

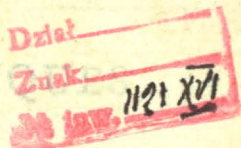
8176 (XVI mow)

11-17

Nr 6605



Dział A
Znak 169
Nr inw. 4557



OE U V R E S
PHILOSOPHIQUES,
HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES
D E
D'ALEMBERT,

Membre de toutes les Académies savantes
de l'Europe.

TOME SEIZIÈME.

Bibliothecae Scholae Bial.
N. 4 Markis — 180



OE U V R E S

PHILOSOPHIQUES, +

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

DE

D'ALEMBERT.

TOME SEIZIÈME.



Dist. A
Znak 169.
Inw. 2557

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

AN XIII. (1805.)



OE U V R E S

PHILOSOPHIQUES,

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

Cet ouvrage se vend

A l'Imprimerie, rue Hautefeuille, n°. 30;

Et chez ARTHUR-BERTRAND, libraire, quai
des Augustins, n°. 29.

Imprimerie de Louis les Augustins, n°. 29.

TOME SEIZIÈME.

Библиотека Бельской гимназии



CE U V R E S
PHILOSOPHIQUES
HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

D'ALEMBERT

TOME SEIZIÈME



A PARIS

DE JEAN-FRANÇOIS BASTIEN

(1805)

CORRESPONDANCE
DE D'ALEMBERT
AVEC VOLTAIRE.

1767 — 1778.



Receit A
Znak 169
No inw 2557

169
Znak 169
No inw 2557

CORRESPONDANCE

DE D'ALEMBERT

AVEC VOLTAIRE

LETTRE DE VOLTAIRE.

18 janvier 1767.

Je ne peux jamais vous écrire que par ricochet, mon cher philosophe; nous avons une guerre cruelle avec les Genevois. Notre armée s'est déjà emparée de plus de douze bouteilles de vin et de six pintes de lait qui passaient aux ennemis. Tout le poids de la guerre est tombé sur nous. Nous n'avons pas, à la lettre, de quoi faire du bouillon.

Voici des vers à la louange de Vernet, qu'on m'a confiés. On parle d'un poème sur la guerre de Genève, qui ne sera pas si long que la *Secchia rapita*, mais qui doit être plus comique.

Je fais d'avance mille tendres complimens à M. Thomas. Fourrez-moi beaucoup de ces gens-là dans l'Académie, quand vous en trouverez.

J'adresse à l'abbé d'Olivet une petite réponse à sa prosodie; il doit vous la remettre: il y est beaucoup question de votre correspondant du Brandebourg. Quand votre cor-

respondant du mont Jura pourra-t-il vous embrasser ?

DE D'ALEMBERT.

26 janvier 1767.

J'AI d'abord, mon cher et illustre maître, mille remerciemens à vous faire du nouveau présent que j'ai reçu de votre part, de vos excellentes notes sur le triumvirat, que j'ai lues avec transport, et qui sont bien dignes de vous, et comme citoyen, et comme philosophe, et comme écrivain. Nous avons lu hier en pleine Académie votre lettre à l'abbé d'Olivet, qui nous a fait très-grand plaisir; elle contient d'excellentes leçons. Vous avez bien raison, mon cher maître; *on veut toujours dire, mieux qu'on ne doit dire*; c'est le défaut de presque tous nos écrivains. Mon Dieu, que je hais le style affecté et recherché! et que je sais bon gré à M. de Laharpe de connoître le prix du style naturel! Vous avez bien fait de donner un coup de griffe à Drogène Rousseau. On a publié ici, pour sa défense, quatre brochures, toutes plus mauvaises les unes que les autres: c'est un homme noyé, ou peu s'en faut; et tout son *pathos*, pour l'ordinaire si bien placé, ne le sauvera pas de l'odieux et du ridicule.

J'avois déjà lu l'*Hypocrisie* (*); il y a des vers qui resteront, et Vernet vous doit un remerciement. Vous aurez vu ce que je dis de ce maraud à la fin de mon cinquième volume:

(*) Dans le volume des contes et satires.

je crois qu'on ne sera pas fâché non plus des deux passages de Rousseau, qui disent le blanc et le noir, et que je me suis contenté de mettre à la suite l'un de l'autre.

M. de Laharpe m'a déjà parlé du poëme sur la *Guerre de Genève*; ce qu'il m'en dit me donne grande envie de le lire; je ne consentirai pourtant à trouver cette guerre plaisante qu'à condition qu'elle ne vous fera pas mourir de faim. Il ne manqueroit plus à cette belle expédition que de mettre la famine dans le pays de Gex et dans le Bugey, pour n'avoir pas remercié M. de Beauteville de son digne et éloquent discours.

Vous croyez donc qu'on ne vend que cent exemplaires d'un discours de l'Académie? détrompez-vous: ces sortes d'ouvrages sont plus achetés que vous ne pensez; tous les prédicateurs, avocats, et autres gens de la ville et de la province, qui font métier de paroles, se jettent à corps perdu sur cette marchandise.

A propos d'avocats et de paroles, avez-vous lu un très-bon discours sur l'administration de la justice criminelle, prononcé au parlement de Grenoble par un jeune avocat-général, nommé M. Servan? vous en serez, je crois, très-content: je voudrois seulement que le style, en certains endroits, fût un peu moins recherché; mais le fond est excellent, et ce jeune magistrat est une bonne acquisition pour la philosophie.

J'imagine que l'ouvrage sur les courbes, qu'on imprime actuellement à Genève, sera bientôt fini. Dites, je vous prie, à l'imprim-

meur de n'en envoyer d'exemplaires à personne ; avant que l'auteur n'en ait au moins un ; car il est désagréable que des ouvrages de science courent le monde avant que l'auteur sache au moins s'ils sont correctement imprimés.

Croyez-vous que les *gloire-eu*, *victoire-eu*, &c., qui sont si choquantes dans notre musique, soient absolument la faute de notre langue ? je crois que c'est, au moins pour les trois-quarts, celle de nos musiciens ; et qu'on pourroit éviter cette désinence désagréable en mettant la note sensible (madame Denis me servira d'interprète), non comme ils le font sur la pénultième, mais sur l'antépénultième ; la tonique ou finale appuyeroit sur la pénultième, et la dernière seroit presque muette : dites, pour éviter cet inconvénient, de ne terminer jamais le chant que sur des rimes masculines.

Adieu, mon cher et illustre maître ; voilà bien du bavardage. On m'a dit que Marmontel vous avoit écrit le détail de la réception de Thomas ; elle a été fort brillante. Je crois, comme vous, que nous avons fait une très-excellente acquisition *Iterum vale*.

DE VOLTAIRE.

Ferney, 2 janvier 1767.

Mon cher philosophe, je vous ai déjà mandé qu'il y a cent lieues entre Ferney et Genève ; rien ne peut passer en France, pas même un problème de géométrie. J'éprouve la guerre

et la famine. Les maux causés par la rigueur de la saison me tiennent lieu de peste ; il ne me manque plus rien. On dit que vous avez été comparé à Socrate ; mais Socrate n'écrivit rien, et vous écrivez des choses charmantes. Vous n'avez point eu d'Alcibiade, et vous ne boirez point de ciguë. Je vous comparerois plutôt à Pascal vivant dans le monde.

Il y a deux mois que je n'ai vu Cramer ; l'esprit malin s'est emparé de notre petit pays ; c'est la discorde en Laponie.

Est-il vrai que le secrétaire est en Italie ? je me flatte que notre nouveau confrère va bien vous seconder dans votre dessein de rendre la littérature libre et respectacle.

Je suis bien content de votre correspondant berlinois ; s'il persévère, il faut tout oublier.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 6 avril 1767.

JE vous remercie, mon cher maître, de l'ouvrage de mathématiques que vous m'avez envoyé ; il auroit grand besoin d'un *errata*, étant rempli de fautes dont quelques-unes sont absurdes. Je désirerois fort que vous pussiez faire parvenir à l'auteur une douzaine d'exemplaires pour quelques bons mathématiciens de ses amis. J'imagine que la première partie de l'ouvrage aura été réimprimée en même-temps que le supplément, sur l'exemplaire que vous avez reçu corrigé de la main de l'auteur : il se flatte que les imprimeurs y

auront moins fait de bévues que dans l'impression du manuscrit.

Le cinquième volume de mes *Mélanges* ne paroît point encore ici, grâce à la négligence de l'imprimeur Bruyset de Lyon, qui n'en a point encore envoyé. Les matières que j'y ai traitées, et la manière dont elles le sont, me mettront à l'abri de la criaillerie des fanatiques, qui devient ici plus odieuse et plus importune que jamais. Cette vermine est une vraie plaie d'Egypte, et qui par malheur a l'air de durer long-temps. Ils sont actuellement aux trousses de Marmontel qui, je crois, s'est trop avancé avec eux, et qui aura de la peine à s'en tirer. Ils ont écrit un gros volume de censures pour expliquer, ou plutôt pour embrouiller leur barbare et ridicule doctrine. J'ai lu avec grand plaisir une certaine anecdote sur *Bélisaire*, où cette maudite et plate engeance est traitée comme elle le mérite. J'aurois voulu seulement que l'auteur eût ajouté un petit compliment de condoléance à la sorbonne, sur l'embarras où elle doit être au sujet du sort des païens vertueux ; car, si ces païens sont damnés, Dieu est atroce ; et s'ils ne le sont pas, on peut donc à toute force être sauvé sans être chrétien. Damnés ou sauvés, Dieu nous garde d'être en l'autre monde dans la compagnie des docteurs !

Votre ami Jean-George de Pompignan, par la permission divine évêque du Puy, et frère de Simon le Franc, a refusé de faire l'oraison de madame la dauphine, pour laquelle l'archevêque de Reims l'avoit fait nommer, par quelques raisons d'intrigue qu'on ignore.

Jean-George a senti qu'il n'y feroit pas bon pour lui, que ceux qu'il a appelés mauvais chrétiens pourroient bien lui prouver qu'il est encore plus mauvais orateur. Le parlement vient d'ordonner aux évêques de s'en retourner chacun chez eux, parce qu'ils tenoient, dit-on, des assemblées secrètes. On ne sait ce qu'il en arrivera ; mais, pendant qu'on se battra, la raison aura peut-être quelques momens pour respirer. Adieu, mon cher maître ; on m'a assuré que les *Scythes* avoient bien réussi aux deux dernières représentations : recevez-en mes complimens. *Vale et me ama.*

DE VOLTAIRE.

3 mai 1767.

M. Necker qui part dans l'instant, mon cher et véritable philosophe, vous rendra une *Lettre au conseiller*. Messieurs de la poste en ont butiné deux, selon leur louable coutume. Ces messieurs de la poste aux lettres deviendront des gens très-lettrés ; ils se forment une belle bibliothèque de tous les livres qu'ils saisissent. Chaque pays, comme vous voyez, a son inquisition ; vous n'êtes pas plutôt délivré des renards, que vous tombez dans la main des loups.

Votre *Lettre au conseiller* devoit exciter le monde à faire une battue. Ne voudriez-vous point ajouter à l'histoire de la *Destruction* quelque chose concernant l'Espagne, en retranchant les derniers chapitres touchant le

serment que devoient prêter les jésuites ; chapitre devenu inutile par les précautions que l'on a prises en France contre ces pauvres diables , dignes aujourd'hui de pitié ?

L'imbécille et ignorant libraire qui s'est chargé de votre seconde édition , ne l'aura pas achevée sitôt. Je n'ai de lui aucune nouvelle ; toute communication est interrompue entre Genève et la France. On s'est imaginé assez ridiculement que je suis en France , et je m'aperçois en effet que j'y suis , parce que je manque de tout. Je ne sais comment on fera pour faire passer dans votre monarchie françoise *la Lettre au conseiller*. Il n'est plus permis de lire , et il n'y a que les auteurs du *Journal chrétien* et Fréron qui aient la liberté d'écrire.

Vous verrez par les deux petites pièces jointes qu'on ne rogne pas les ongles de si près dans les pays étrangers. L'exemple que donne l'impératrice de Russie est unique dans ce monde. Elle a envoyé quarante mille Russes prêcher la tolérance , la baïonnette au bout du fusil. Vous m'avouerez qu'il étoit bien plaisant que les évêques polonois accordassent des privilèges à trois cents synagogues , et ne voulussent plus souffrir l'église grecque.

Bonsoir mon cher philosophe ; souvenez-vous , je vous en prie , que je n'ai aucune part aux anecdotes sur *Bélisaire*. On m'accuse de tout : voyez la malice !

DE D'ALEMBERT.

Paris , 4 mai 1767

*Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat acquor ,
Ilium in Italiam portans victosque penates.*

VOILA , mon cher et illustre philosophe , ce que disoit l'autre jour des jésuites d'Espagne un abbé italien qui , comme vous voyez , les aime tendrement , attendu qu'ils ont empêché son oncle d'être cardinal. Et vous , mon cher maître , que dites-vous de cette singulière aventure ? ne pensez-vous pas que la Société se précipite vers sa ruine ? ne pensez-vous pas qu'elle travaille depuis longtemps à mériter ce qui lui arrive aujourd'hui , et qu'elle recueille ce qu'elle a semé ? mais croyez-vous tout ce qu'on dit à ce sujet ? croyez-vous à la lettre de M. d'Ossun , lue en plein conseil , et qui marque que les jésuites avoient formé le complot d'assassiner , le jeudi-saint , bon jour bonne œuvre , le roi d'Espagne et toute la famille royale ? ne croyez-vous pas comme moi qu'ils sont bien assez méchans , mais non pas assez fous pour cela ? et ne désirez-vous pas que cette nouvelle soit tirée au clair ? mais que dites-vous de l'édit du roi d'Espagne qui les chasse si brusquement ? persuadé comme moi qu'il a eu pour cela de très-bonnes raisons , ne pensez-vous pas qu'il auroit bien fait de les dire et de ne les pas renfermer dans son cœur royal ? ne pensez-vous pas qu'on de-

vroit permettre aux jésuites de se justifier ; surtout quand on doit être sûr qu'ils ne le peuvent pas ? ne pensez-vous point encore qu'il seroit très-injuste de les faire tous mourir de faim , si un seul frère coupe-chou s'avise d'écrire bien ou mal en leur faveur ? que dites-vous aussi des complimens que fait le roi d'Espagne à tous les autres moines , prêtres , curés , vicaires et sacristains de ses états , qui ne sont , à ce que je crois , moins dangereux que les jésuites , que parce qu'ils sont plus plats et plus vils ? enfin ne vous semble-t-il pas qu'on pouvoit faire avec plus de raison une chose si raisonnable ? *Le cœur royal* me fait souvenir de la surprise impériale d'un certain rescrit de l'empereur de la Chine. Ma surprise de tout ce qui arrive , et de la manière dont il arrive , n'est ni royale ni impériale , mais n'en est ni moins grande ni moins fondée. Après tout , il faut attendre la fin.

Soyez sûr que c'est à M. Hume , et point à d'autres , que Rousseau est redevable de sa pension. Soyez sûr qu'il s'en doute bien lui-même ; mais il ne veut pas paroître le savoir , et son cœur reconnoissant en sera plus à son aise. La sorbonne vient de faire imprimer trente-sept propositions extraites du livre de Marmontel , et qu'elle se propose de qualifier dans un gros volume qu'elle donnera quand il plaira à Dieu. Cet extrait va d'avance la couvrir d'opprobre. Voici une des propositions par où vous pourrez juger des autres : *La vérité brille de sa propre lumière , et on n'éclaire pas les esprits avec la flamme des*

bûchers. Que dites-vous de cet imprudent et odieux extrait ? On dit que vous allez demeurer à Lyon ; permettez-moi de vous demander , par le tendre intérêt que je prends à vous , si vous y avez bien pensé. N'est-ce pas vous mettre à la merci d'ennemis plus puissans que les jésuites , et plus déterminés , peut-être , à vous nuire ? pourquoi quittez-vous le ressort du parlement de Bourgogne dont vous avez lieu d'être content ? Adieu , mon cher maître , le papier m'oblige de finir , je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. M. le chevalier de Rochefort , que je viens de voir , et qui , par parenthèse , vous aime à la folie , est inquiet de deux paquets qu'il vous a envoyés contre-signés vice-chancelier , et dont vous ne lui avez point accusé la réception. Il me charge de vous faire mille complimens. M. de Chabanon part mercredi pour vous aller voir ; je lui envie bien le plaisir qu'il aura. Je me flatte au moins qu'il vous dira combien je vous aime , et combien j'ai de plaisir à lui parler de vous. Il vous apporte une tragédie dont je crois que vous serez content , supposé pourtant que je n'aye point été séduit par la lecture que je lui en ai entendu faire , car il est impossible de mieux lire. Je viens d'apprendre que l'arrêt du parlement , qui renvoie les évêques chez eux , vient d'être cassé par un arrêt du conseil. Les jansénistes , qui , comme vous savez , sont fort plaisans , ne manqueront pas de dire que le roi vient d'ordonner aux évêques de ne point résider. Cette aventure fera sans doute dire et faire bien des sottises aux imbécilles et aux fana-

tiques des deux partis. Vous ne voulez donc pas m'envoyer cette petite figure que je vous demande depuis tant de temps avec tant d'instance. Est-ce que l'original ne m'en croit pas digne, ou bien est-ce qu'il ne m'aime plus ? J'aurois bien envie de le quereller aussi sur ce que je ne reçois jamais de lui rien de ce qu'il pourroit m'envoyer, ni l'anecdote sur *Bélisaire*, de son ami l'abbé Mauduit, ni les *Honnêtetés littéraires* que je n'ai pas encore lues, ni la *Lettre à Elie de Beaumont*, ni le *Poème sur la belle guerre de Genève*. Dites à l'auteur de toutes ces pièces qu'il a tort d'oublier ainsi ses amis.

DE VOLTAIRE.

9 mars 1767.

Si on vous a appelé Rabsacès, mon cher philosophe, on m'appelle Capanée. Nos savans d'aujourd'hui prodiguent les titres honorifiques. Je vous garderai le secret : dites-moi quel est le nommé Foucher, qui vient, dit-on, de faire un supplément à la *Philosophie de l'histoire* ? n'est-il pas de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ? s'il y a des Académies de politesse et de raison, je ne crois pas qu'il y soit reçu.

Je vous ai mandé que je vous avois envoyé, par M. Necker, un volume de la *Lettre au conseiller* ; mais Dieu sait quand M. Necker arrivera à Paris.

Faites-moi, je vous prie, réponse en droiture sur mon ami Foucher. Je ne sais qu'est

devenu le libraire à qui on a donné la *Destruction jésuitique*. Nous avons quatre mille cinq cents soldats autour de Genève ; c'est la seule nouvelle que j'aye. Quand il y aura des guerres ou des bruits de guerre, fuyez aux montagnes. *Interim vale et me ama.*

DE D'ALEMBERT.

Paris, 12 mai 1767.

Je crois, mon cher maître, vous avoir parlé, dans ma dernière lettre, d'une liste de propositions que la sorbonne a extraites de *Bélisaire*, pour les condamner ; liste qui est le comble de l'atrocité et de la bêtise. Ces hommes éclairés mouroient de peur que cette liste ne se répandit avant la censure : en conséquence les amis de Marmontel l'ont fait imprimer, et frère Damilaville vous l'enverra : vous ne pourrez pas en croire vos yeux, tant ces animaux-là sont absurdes. Je me flatte que le cri public va les faire rentrer dans la boue, et qu'ils n'oseront pas publier leur censure, tant la seule liste des propositions les rendra d'avance odieux et ridicules.

Chabanon m'étonne et m'afflige beaucoup en m'apprenant que vous n'êtes pas content de sapiece. Je vous avoue qu'elle m'a fait beaucoup de plaisir, et me paroissoit bien meilleure que dans le premier état ; mais vous vous y connoissez mieux que moi. La seule chose que je vous demande, mon cher maître, et que mon amitié pour Chabanon exige de la vôtre pour moi, c'est de vouloir bien donner à son

ouvrage, pour le fond et pour les détails, toute l'attention possible; Chabanon le mérite en vérité, et par lui-même, et par les sentimens qu'il a pour vous. L'intérêt que vous lui marquerez en cette occasion sera une nouvelle obligation que je vous aurai; car on ne sauroit lui être plus attaché que je ne le suis.

Voilà donc les jésuites chassés d'Espagne et puis de France, grâce à l'abbé de Chauvelin, et vraisemblablement bientôt de Naples et de Parme. On dit pourtant que Naples sera difficile, parce qu'ils y ont à leurs ordres cent cinquante mille coquins. L'autre jour je déplo-rois leur sort; car au fond je suis bon homme; quelqu'un me dit: Vous êtes bien bon de vous lamenter pour des hommes qui vous verroient brûler en riant. J'avoue que j'essuyai un peu mes larmes; ils me font pitié pourtant. *O! qu'il est doux de plaindre!* &c. Adieu, mon cher et illustre confrère; je vous embrasse de tout mon cœur.

Du même.

Paris, 23 mai 1767.

J'AI reçu, mon cher et illustre maître, le paquet que vous avez bien voulu m'envoyer par M. Necker: je vous prie de vouloir bien remercier de ma part l'abbé Mauduit de la seconde anecdote sur *Bélisaire*, qui m'a fort amusé; la lettre sur les panégyriques m'a fait encore plus de plaisir; elle est pleine de vérités utiles, dont il faut espérer qu'à la fin l'es-pèce *écrivante* fera son profit.

Il

Il y a bien à l'Académie des belles-lettres un abbé Foucher, assez plat janséniste, qui même a écrit autrefois contre la préface de l'*Encyclopédie*; mais plusieurs de ses confrères, à qui j'en ai parlé, ne croient pas qu'il soit l'auteur du *Supplément à la Philosophie de l'histoire*; ils ne connoissent pas même ce beau supplément qui, en effet, est ici fort ignoré et ne produit pas la moindre sensation: y répondre, ce seroit le tirer de l'obscurité, comme on en a tiré Nonotte.

Avez-vous lu les trente-sept propositions que la sorbonne doit condamner? votre ami l'abbé Mauduit ne nous donnera-t-il pas ses réflexions sur ce prodige d'atrocité et de bêtise? ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que l'inquisition est ici à son comble; on permet à toute la canaille du quartier de la sorbonne d'imprimer tous les jours des libelles contre *Bélisaire*, et on ne permet pas à l'auteur de se défendre.

Notre jeune mathématicien a fait une petite suite pour l'ouvrage de mathématiques que vous connoissez, où il traite de l'état de la géographie en Espagne; vous la recevrez incessamment, quelque mécontent qu'il soit de la négligence du libraire.

Adieu, mon cher maître, je vous embrasse mille fois.

DE VOLTAIRE.

4 juin 1767.

MON cher philosophe, j'ai envoyé vos gants d'Espagne sur-le-champ à leur destination; ils ont une odeur qui m'a réjoui le nez. Vous savez que je n'ai point de troupes, et que je ne peux forcer le cordon de dragons qui coupe toute communication entre Genève et mes déserts. Celui qui s'est chargé de donner des soufflets aux jésuites et aux jansénistes n'a jamais pu venir chez moi; je ne le connois point, et j'ai craint même de lui écrire. Gabriel Cramer, qui est le seul à qui je puisse me fier, a fait agir cet homme qui est un sot et un pauvre diable, lequel fait agir encore en sous-ordre un autre sot pauvre diable. Ces sots pauvres diables n'ont aucun débouché, nulle correspondance en France, et tout va comme il plaît à Dieu. Les Genevois touchent au moment de la crise de leurs affaires; pour moi, je m'occupe à cultiver mon jardin et à me moquer d'eux.

Dieu maintienne votre sorbonne dans la fange où elle barbotte! elle a rendu un service bien essentiel à la philosophie. On commence à ouvrir les yeux d'un bout de l'Europe à l'autre. Le fanatisme qui sent son avilissement, et qui implore le bras de l'autorité, fait malgré lui l'aveu de sa défaite. Les jésuites chassés par tout, les évêques de Pologne forcés d'être tolérans, les ouvrages de Bolingbroke, de Fréret et de Boulanger répan-

nus par tout, sont autant de triomphe de la raison. Bénissons cette heureuse révolution qui s'est faite dans l'esprit de tous les honnêtes gens depuis quinze ou vingt années; elle a passé mes espérances. A l'égard de la canaille, je ne m'en mêle pas; elle restera toujours canaille. Je cultive mon jardin; mais il faut bien qu'il y ait des crapauds; ils n'empêchent pas mes rossignols de chanter.

Adieu, aigle; donnez cent coups de bec aux chouettes qui sont encore dans Paris.

Du même.

19 juin 1767.

MON cher et grand philosophe, un brave officier, nommé M. le comte de Wargemont, vient à notre secours; car nous avons des prosélytes dans tous les états. Il vous fait parvenir trois exemplaires d'une très-jolie *Lettre à un conseiller au parlement*. J'en ai eu six; madame Denis, M. de Chabanon et M. de Laharpe ont pris chacun la leur; en voilà trois pour vous. Cela vient bien tard; le mérite de l'à-propos est perdu, mais le mérite du fond subsistera toujours. C'est bien dommage que l'auteur n'écrive pas plus souvent, et ne conseille pas tous les conseillers du roi. L'inquisition redouble; il est beaucoup plus aisé de faire parvenir une brochure à Moscou qu'à Paris. La lumière s'étend par tout, et on l'éteint en France où elle venoit de naître. Il semble que la vérité soit comme ces héros de l'antiquité que des marâtres vouloient étouffer dans leur berceau, et qui

alloient écraser des monstres loin de leur patrie.

La sixième édition du *Dictionnaire philosophique* paroît en Hollande, tête levée. Les dissidens de Pologne ont fait imprimer le *Petit panégyrique de Catherine*, ou plutôt de la *Tolérance*; c'est une édition magnifique. La superstition fanatique est bafouée de tous côtés. Le roi de Prusse dit qu'on la traite comme une vieille qu'on adoroit quand elle étoit jeune, et qu'on méprise dans sa vieillesse.

Voici quelques échantillons qui vous prouveront que le roi de Prusse n'a pas tort.

Je reçois dans le moment les *Trente-sept vérités* opposées aux *Trente-sept impiétés de Bélisaire*, par un bachelier ubiquiste; cela me paroît salé.

J'espère qu'il viendra un temps où on sèmera du sel sur les ruines du tripot où s'assemble la sacrée faculté.

Je sais bien que les gens du monde ne liront point le *Supplément à la Philosophie de l'histoire*; mais il y a beaucoup d'érudition dans ce petit livre, et les savans le liront. L'auteur se joint à l'évêque hérétique Warburton contre l'abbé Bazin. Son neveu est obligé en conscience de prendre la défense de son oncle; c'est un nommé Larcher qui a composé cette savante rapsodie sous les yeux du syndic de la sorbonne, Ribalier, principal du collège Mazarin. Je connois le neveu de l'abbé Bazin; il est goguenard comme son oncle, il prend le sieur Larcher pour son prétexte, et il fait des excursions par tout. Il

n'est pas assez sot pour se défendre, il sait qu'il faut toujours établir le siège de la guerre dans le pays ennemi.

Ne vous ai-je pas mandé que le roi de Prusse avoit donné une enseigne au camarade du chevalier de la Barre, condamné par *messieurs*, dans le dix-huitième siècle, à être brûlé vif pour avoir chanté deux chansons de corps de garde, et pour n'avoir pas salué des capucins?

Est-il vrai que Diderot a fait un roman intitulé : *l'Homme sauvage*?

Si cet homme sauvage est sot, pédant et barbare, nous connoissons l'original.

Tout ce qui est chez nous vous fait les plus tendres complimens; nous ne sommes, en vérité, ni sauvages ni barbares.

Du même.

juillet 1767.

PENDANT que la sorbonne, entraînée par un zèle louable, mais très-peu éclairé, et qui fait peu d'honneur à la nation, veut censurer *Bélisaire*, il est traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. L'impératrice de Russie mande de Casan, en Asie, qu'on y imprime actuellement la traduction russe. M. d'Alembert est prié de faire passer ce petit billet à M. Marmontel, en quelque lieu qu'il puisse être.

« Dans le long voyage que sa majesté l'impératrice de Russie vient de faire dans l'intérieur de ses états, elle a daigné s'amuser,

» dans ses loisirs, à traduire *Bélisaire* en
 » langue russe. Les seigneurs de sa suite ont
 » eu chacun leur chapitre. Le neuvième, sur
 » *les vrais intérêts d'un souverain*, est tombé
 » en partage à sa majesté. Il ne pouvoit être
 » en de meilleures mains, aussi dit-on qu'il
 » est traduit dans la plus grande perfection.
 » Sa majesté a pris la peine de rédiger elle-
 » même tout l'ouvrage. Elle le fait imprimer
 » actuellement ; et comme il a été commencé
 » dans la ville de Tvere, c'est à l'archevêque
 » de Tvere que l'impératrice l'a dédié ».

DE D'ALEMBERT.

Paris, 14 juillet 1767.

JE n'ai pas besoin de vous dire ou plutôt de vous répéter, mon cher et illustre maître, avec quel plaisir j'ai lu ou plutôt relu ce que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous connaissez mon avidité pour tout ce qui vient de vous, et il ne tiendrait qu'à vous de la satisfaire encore mieux que vous ne faites. Je suis presque fâché quand j'apprends, par le public, que vous avez donné, sans m'en rien dire, quelque nouveau camouflet au fanatisme et à la tyrannie, sans préjudice des gourmades à poing fermé que vous leur appliquez si bien d'ailleurs. Il n'appartient qu'à vous de rendre ces deux fléaux du genre humain odieux et ridicules. Les honnêtes gens vous en ont d'autant plus d'obligation, qu'on ne peut plus attaquer ces deux monstres que de loin ; ils sont trop redoutables sur

leurs foyers, et trop en garde contre les coups qu'on pourroit leur porter de trop près.

Les nouveaux soufflets que votre ami s'est essayé à donner aux jésuites et aux jansénistes, ont bien de la peine à leur parvenir ; ce seront vraisemblablement des coups perdus : il n'y a pas grand mal à cela, pourvu que les vérités qui accompagnent ces soufflets ne soient pas tout-à-fait inutiles.

Dites-moi, je vous prie, à propos de cela, où en est la nouvelle édition de la *Destruction des jésuites* ? pourriez-vous, si elle est enfin achevée, m'en faire parvenir quelques exemplaires ?

J'ai donné à mes petits gants d'Espagne une nouvelle façon qui leur procurera un peu plus d'odeur : je vous enverrai cela au premier jour, par frère Damilaville. Que dites-vous, en attendant, de ces pauvres diables-là qui courent la mer sans pouvoir trouver d'asile ? on seroit presque tenté d'en avoir pitié, si on n'étoit pas bien sûr qu'en pareil cas ils n'auroient pitié ni d'un janséniste ni d'un philosophe. J'écrivois ces jours passés à votre ancien disciple que j'étois persuadé que s'il chassoit les jésuites de Silésie, il ne tiendrait pas renfermés dans son cœur royal les raisons de leur expulsion. Je lui ai fait, par la même occasion, mes remerciemens au nom de la raison et de l'humanité, de ce qu'on peut espérer des grâces de sa part, quoiqu'on ait passé le chapeau sur la tête devant une procession de capucins, et qu'on ait chanté devant son perruquier et son laquais des chansons de b....

J'ignore qui est ce Larcher qui a écrit sous les yeux du syndic Ribalier contre la *Philosophie de l'histoire* ; mais je recommande très-instamment ce syndic Ribalier au neveu de l'abbé Bazin. Je lui donne ce syndic pour le plus grand fourbe et le plus grand maraud qui existe ; Marmontel pourra lui en dire des nouvelles. Croiriez-vous bien qu'il n'a pas été permis à ce dernier de se défendre, à visage découvert, contre ce coquin qui l'a attaqué sous le masque, et de lui donner cent coups de bâton pour les coups d'épingles qu'il en a reçus par les mains d'un autre faquin nommé Cogé, dit *Cogé pecus*, régent de rhétorique au collège Mazarin, dont Ribaudier est principal ? il faut que le neveu de l'abbé Bazin applique à ces deux drôles des soufflets qui les rendent ridicules à leurs écoliers même.

On dit que la censure de la sorbonne va enfin paroître ; ce sera, sans doute, une pièce rare. En attendant, les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés les ont convertis de ridicule et d'opprobre. On dit qu'ils désavoueront dans leur censure, les trente-sept propositions condamnées ; mais à qui en imposeront-ils ? il est certain que cette liste a été imprimée chez Simon, et qu'elle étoit signée du syndic qui, à la vérité, a essuyé sur ce sujet quelques mortifications en sorbonne, quoiqu'il n'eût rien fait que de concert avec les députés commissaires de la sacrée faculté.

Voulez-vous bien remettre ce billet à M. de Laharpe ? Nous avons, pour l'éloge de

Charles V, un concours nombreux ; mais le jugement ne sera pas aussi long que je le croyois d'abord. Comme je sais l'intérêt que vous y prenez, je ne manquerai pas de vous en mander le résultat, dès que le prix sera donné, ce qui ne tardera pas : nous avons une pièce excellente, contre laquelle je doute que les autres puissent tenir. Ne trouvez-vous pas bien ridicule cette approbation que nous exigeons de deux docteurs en théologie ? j'ai fait l'impossible pour qu'on abolît ce plat usage ; croiriez-vous que j'ai été contredit sur ce point par des gens même qui auroient bien dû me seconder ? l'esprit de corps porte malheur aux meilleurs esprits. Si nous proposons, l'année prochaine, l'éloge de Molière, comme cela pourroit être, je suis persuadé que le public nous rira au nez, quand nous annoncerons devant lui qu'il faut que cet éloge soit approuvé par deux prêtres de paroisse.

Je ne sais quand Marmontel reviendra des eaux : on dit que la femme avec qui il y est allé, et qui comptoit mourir en chemin pour éviter les prêtres, se porte beaucoup mieux, et reviendra peut-être se remettre en leurs saintes mains cet hiver.

Du même.

Paris, 21 juillet 1767.

IL est juste, mon cher confrère, de vous laisser une seconde fois la satisfaction d'annoncer vous-même à M. de Laharpe qu'il a remporté le prix d'éloquence d'une voix unanime ; ce jugement a été porté dans notre assemblée d'hier. Il y avoit vingt-neuf concurrents, parmi lesquels on dit qu'il y en avoit de redoutables ; mais aucun n'a tenu devant lui, et son discours est infiniment supérieur à tous les autres. Je le regarde comme un des meilleurs que l'Académie ait encore couronnés, et je ne doute point que le public n'en porte le même jugement.

Faites-lui, je vous prie, mon compliment sur ce nouveau succès qui, vraisemblablement, ne sera pas le dernier, à en juger par le vol qu'il prend dans la littérature, et que je vois avec le plaisir que me donne l'intérêt que je prends à lui. Je me flatte qu'il en est bien persuadé. Il faut qu'il écrive à notre secrétaire, qui lui fera tenir, à son choix, ou la médaille, ou l'argent de la médaille. Il seroit bien juste que notre libraire lui donnât encore, pour ce beau et bon discours, un honoraire convenable ; mais une loi que je trouve très-injuste, rend notre libraire propriétaire des discours qui ont remporté le prix ; il ne tiendra pas à moi qu'elle ne soit réformée par la suite, ainsi que la loi absurde de l'approbation des docteurs. A propos de

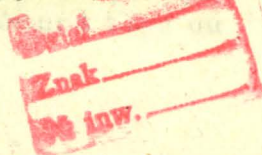
docteurs, j'ai remarqué dans le discours de M. de Laharpe, quelques lignes rayées qui me paroissent être de leur besogne ; il me semble qu'en cela ils ont passé leurs pouvoirs, les endroits rayés ne regardant ni la religion ni les mœurs ; j'en conférerai avec quelques-uns de nos amis, et je verrai si ces endroits-là ne peuvent pas se rétablir à l'impression. Au reste, le fourrage qu'ils ont fait est peu de chose, et le discours n'y perdra rien ou presque rien. Il n'y a pas en tout la valeur de six lignes effacées.

Je vous prie de dire au neveu de l'abbé Bazin que j'ai lu, avec grand plaisir, la *Défense* de feu son oncle ; mais qu'il auroit bien dû me l'envoyer, ainsi que tout ce qu'il fait d'ailleurs. On parle d'un roman intitulé *l'Ingénu*, que j'ai grande envie de lire. L'abbé Bazin, dont j'étois l'ami intime, m'a recommandé en mourant à ce neveu, qui doit respecter les volontés de son oncle et avoir quelque égard pour ses plus zélés admirateurs. Je prie aussi ce neveu de me dire où en est la deuxième édition de la *Destruction*, et si je pourrai en avoir un exemplaire. Adieu, mon cher maître, je vous embrasse de tout mon cœur.

DE VOLTAIRE.

3 août 1767.

IL faut que je vous dise ingénument, mon cher philosophe, qu'il n'y a point d'*Ingénu*, que c'est un être de raison ; je l'ai fait cher-



cher à Genève et en Hollande ; ce sera peut-être quelque ouvrage comme le *Compère Mathieu*. L'ami Cogé *pecus* fait apparemment courir ces bruits-là, qui ne rendront pas sa cause meilleure. Vous voyez l'acharnement de ces honnêtes gens : leur ressource ordinaire est d'imputer aux gens des *Ingénus* pour les rendre suspects d'hérésie, et malheureusement le public les seconde ; car s'il paroît quelque brochure avec deux ou trois grains de sel, même du gros sel, tout le monde dit : C'est lui, je le reconnois, voilà son style ; il mourra dans sa peau comme il a vécu. Quoiqu'il en soit, il n'y a point d'*Ingénu*, je n'ai point fait l'*Ingénu*, je ne l'aurai jamais fait ; j'ai l'innocence de la colombe, et je veux avoir la prudence du serpent.

En vérité, je pense que vous et moi nous avons été les seuls qui aient prévu que la destruction des jésuites rendroit les jansénistes trop puissans. Je dis d'abord, et même en petits vers, qu'on nous avoit délivrés des renards pour nous abandonner aux loups. Vous savez que la chasse aux loups est beaucoup plus difficile que la chasse aux renards, il y faut du gros plomb ; pour moi, qui ne suis qu'un vieux mouton, j'achève mes jours dans ma bergerie, en vous priant d'armer les pasteurs et de les exciter à défendre le troupeau.

J'attends, avec impatience, votre réponse sur Cogé *pecus*. Ce ne sont pas ces cuistres-là qui sont les plus dangereux. Les trompettes ne sont pas à craindre, mais les généraux le sont. Les honnêtes gens ne peuvent combattre qu'en se cachant derrière les haies. Il y a des

choses qui affligent ; cependant il faut vivre gaiement, c'est ce que je vous souhaite au nom du père, &c., en vous embrassant de tout mon cœur.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 4 août 1767.

TRANQUILLISEZ-VOUS, mon cher maître, Aussitôt votre billet reçu, j'ai volé chez Caperonnier, qui est un galant homme ; il m'a dit vous avoir déjà fait une réponse qui a dû calmer vos inquiétudes ; il est aussi indigné que vous et moi de l'insolence du maraud qui s'est avisé de le mettre en jeu. Je sais que le président Hénault pense de même, et je ne doute pas que M. le Beau, tout janséniste et dévot qu'il est, ne vous donne la même satisfaction au sujet de la liberté que Cogé *pecus* a prise de le citer. Au fond, cette tracasserie vous tourmente plus qu'elle ne vaut, et je ne puis surtout approuver la peine que vous avez prise d'écrire à ce cuistre de collège une lettre (correspondance générale, tome XII), dont il se glorifiera, et qui lui fera croire que vous le craignez. Je suis toujours étonné que vous ne sentiez pas votre force, et que vous ne traitiez pas tous les polissons qui vous attaquent comme vous avez fait Aliboron. A votre place, je me serois contenté d'avoir le désaveu du président Hénault qui, par parenthèse, doit se plaindre à M. de Sartine de Caperonnier et de le Beau, et j'aurois ensuite donné publiquement à Cogé un

démenti bien formel, supposé que la chose en vaille la peine : car, répondre à cette canaille, c'est lui donner l'existence qu'elle cherche. Caperonnier ignoroit, sans votre lettre, que Cogé eût écrit, et qu'il y eût une critique de *Bélisaire* où il est cité.

J'ai reçu et lu, avec grand plaisir, *la Défense de mon oncle*, et je vous prie d'en faire mes remerciemens à son neveu qui demeure, à ce qu'on dit, dans vos quartiers. Je ne sais qui est *Larcher des gueux* auquel le jeune abbé Bazin répond : les coups de gaule qu'il lui donne me divertissent fort ; cependant, j'aimerois encore mieux qu'il s'en dispensât, et il me semble voir César qui étrille des porte-faix ; il ne doit se battre que contre Pompée.

La réponse à Warburton, dans la petite feuille, est juste, mais je la voudrois moins amère ; il faut pincer bien fort, même jusqu'au sang, mais ne jamais écorcher ; ou du moins il faut écorcher avec gaieté, et donner le knout, en riant, à ceux qui le méritent. J'en dis autant du ministre ou ex-ministre la Beaumelle que de l'évêque Warburton. Le premier est un va-nu-pieds, le second est un pédant : mais ni l'un, ni l'autre ne sont dignes de votre colère. Vous êtes si persuadé, mon cher philosophe, qu'il faut rire de tout, et vous savez si bien rire quand vous voulez, que ne riez vous donc toujours, puisque Dieu vous a fait la grâce de le pouvoir ! pour moi, dans ce moment, je n'en ai guère envie ; on ne nous paye point nos pensions ; et à la longue, cela ne peut produire tout au plus

que le rire *sardonique*, qui est la grimace de ceux qui meurent de faim.

J'ai envoyé à Marmontel votre petit billet qui sûrement lui fera plaisir. La censure de la sorbonne se fait toujours attendre ; ce sera sans doute un bel ouvrage. A propos, je trouve que le neveu de l'abbé Bazin ne l'a pas suffisamment vengé ; il dit presque autant de mal du capitaine Bélisaire que des censeurs du roman. Je lui recommande encore une fois les Cogé, Ribalier et compagnie ; et je le prie de leur donner si bien les étrivières, qu'il n'y ait plus à y revenir : cette canaille a grand besoin qu'on lui rogne les ongles. Je voudrois que vous vissiez les deux ou trois phrases qu'ils ont retranchées dans le discours de M. de Laharpe. Par exemple, en parlant de l'autorité du clergé, qu'il faut, dit l'auteur, *renfermer dans de justes bornes*, ils ont mis *dans ses justes bornes*. Au lieu du mot *juger* le clergé, ils ont mis *réprimer les excès* ; ils ont retranché *principes cruels* ; et la phrase suivante, *porterez-vous encore long-temps le fardeau des vieilles erreurs* ? Je voulois rétablir ces phrases à l'impression, mais la plupart de nos confrères ont cru *plus prudent* de n'en rien faire, pour ne pas compromettre l'Académie. Avec cette *prudence-là*, on recevrait, sans mot dire, cent coups de bâton. Adieu, mon cher maître ; portez-vous bien, et surtout riez.

DE VOLTAIRE.

10 août 1767.

MON cher philosophe saura que le maudit libraire n'a point voulu se charger de la seconde édition de la *Destruction* des prêtres de Baal. Il dit qu'on lui saisit une partie de la première à Lyon, qu'il ne veut pas en risquer une seconde; que personne ne s'intéresse plus à l'humiliation des prêtres de Baal; et il n'a point encore rendu l'exemplaire corrigé qu'on lui avoit remis: l'interruption du commerce désespère tout le monde.

Riballier, Larcher et Cogé sont trois têtes du collège Mazarin dans un bonnet d'âne. Ce sont les troupes légères de la sorbonne; il faut crier: *point de Mazarin*.

Warburton est un fort insolent évêque hérétique, auquel on ne peut répondre que par des injures catholiques. Les Anglois n'entendent pas la plaisanterie fine; la musique douce n'est pas faite pour eux; il leur faut des trompettes et des tambours.

Je fais la guerre à droite, à gauche. Je charge mon fusil de sel avec les uns, et de grosses balles avec les autres. Je me bats surtout en désespéré quand on pousse l'impudence jusqu'à m'accuser de n'être pas bon chrétien; et après m'être bien battu, je finis par rire; mais je ne ris point quand on me dit qu'on ne paye point vos pensions; cela me fait trembler pour une petite démarche que j'ai faite auprès de monsieur le contrôleur-général,

ral, en faveur de M. de Laharpe: je vois bien que s'il fait une petite fortune, il ne la devra jamais qu'à lui-même. Ses talens le tireront de l'extrême indigence, c'est tout ce qu'il peut attendre:

Atque inopi lingua desertas invocat artes.

A propos, je ne trouve point ma lettre à Cogé *pecus* si douce; il me semble que je lui dis, d'un ton fort paternel, qu'il est un coquin. *Interim vale et me ama.*

DE D'ALEMBERT.

Paris, 14 août 1767.

LES philosophes, mon cher et illustre confrère, doivent être comme les petits enfans; quand ceux-ci ont fait quelque malice, ce n'est jamais eux, c'est le *chat* qui a tout fait. Je crois très-ingénument que l'*Ingénu* n'existe pas; je ne le croirai que le plus tard que je pourrai; mais enfin, si on me le montre et que je trouve cet *Ingénu* tant soit peu malicieux, je dirai que c'est le neveu ou le chat de l'abbé Bazin qui en est l'auteur.

A propos d'*Ingénu*, avez-vous lu un livre qui a pour titre *Théologie portative*, et dans lequel on dit *ingénument* aux prêtres de toutes les sectes leurs vérités? c'est une espèce de dictionnaire dont les articles sont courts, mais où il y en a un grand nombre de très-plaisans et de très-salés; c'est encore quelque *chat* qui a fait cette malice.

Voilà une lettre que Marmontel m'envoie pour vous la faire parvenir. On dit que la belle censure de la sorbonne va enfin paroître, et qui plus est, le mandement du révérendissime père en Dieu Christhope de Beaumont. On ajoute que la censure de la sorbonne contenait douze à quinze pages contre la tolérance; mais que ces pédans les ont supprimées, pour laisser toute la gloire de ce beau sujet à l'archevêque de Paris, dont on dit que le mandement roulera principalement sur cet article. Il faudra pour réponse, faire imprimer les lettres de la czarine à la suite du mandement.

Vous ne voulez donc pas me dire si la seconde édition de l'ouvrage de mathématiques est imprimée, et si je pourrai en avoir au moins un exemplaire. Il n'est plus possible de rien imprimer qu'en pays étranger, lorsqu'on effleure la canaille jansénienne: je crois pourtant que, quoique ces loups soient à craindre, la philosophie, avec un peu d'adresse, viendra à bout de leur arracher les dents. Vous avez bien raison, mon cher maître, les honnêtes gens ne peuvent plus combattre qu'en se cachant derrière les haies; mais ils peuvent appliquer de là de bons coups de fusils contre les bêtes féroces qui infestent le pays.

L'essentiel, comme vous le dites, est de vivre gaiement, et de rire quand on a eu l'adresse de les coucher par terre. Adieu, mon cher et illustre philosophe; mille respects à madame Denis, et mille complimens à MM. de Chabanon et de Laharpe. Les amis de ce dernier ont fait annoncer son prix dans

la gazette; ils se sont trop pressés et ils sont cause qu'à dorénavant l'Académie ne déclarera son jugement que le jour même de l'assemblée. *Vale et me ama.* Je vous embrasse de tout mon cœur.

N. B. J'oubliois de vous dire que le collègue Mazarin, où président les deux cuistres Ribadier et Cogé *pecus*, le premier comme principal, le second comme régent de rhétorique, est un des plus mauvais collèges de l'université, et reconnu pour tel; cela peut servir en temps et lieu. On peut exhorter ces deux pédans à ne pas tant parler de philosophie, et à mieux instruire la jeunesse qui leur est confiée.

Je me recommande à vous pour me procurer, s'il est possible, tout ce que le neveu et le chat de l'abbé Bazin pourront donner de coups de griffe. Je n'ai plus d'autre plaisir que celui-là.

DE VOLTAIRE.

4 septembre 1767.

MON cher philosophe, voici une occasion d'exercer votre philosophie. Vous connoissez très-bien les théologiens de Genève, pédans, sots, de mauvaise foi, et dieu merci, sans crédit; mais vous ne connoissez pas les libraires. L'ami Cramer avoit donné à un nommé Chirol le livre de mathématiques à imprimer avec les planches corrigées. Ce Chirol est le même qui avoit fait la première édition, et qui a refusé de faire la seconde. Je lui de-

mande, depuis près de quinze jours, qu'il rende au moins l'exemplaire qu'on lui a confié en dernier lieu. Il dit qu'il ne l'a point reçu. Cramer dit qu'il le lui a donné, et je n'ai pas encore pu juger qui des deux se trompe ou me trompe. Il y a mille lieues de chez moi à Genève et davantage, puisque toute communication est interrompue. Chirol est un pauvre diable qui n'a pas même encore pu payer le prix de la première édition, mais qui le paiera.

Gabriel Cramer donne de grands soupers dans le petit castel de Tourney que je lui ai abandonné. C'est un homme d'ailleurs fort galant, qui ne me paroît pas faire une extrême attention aux livres qu'on lui confie : voilà l'état des choses. Je suivrai cette affaire, car je suis exact, et il s'agit de mathématiques. On dit qu'on vous prêche Louis IX et non pas Saint-Louis, qu'on s'est fort moqué des croisades et du pape : le prédicateur ne sera pas archevêque de Paris, mais il doit être de l'Académie. On parle d'une drôle de *Théologie portative* ; je ne l'ai point encore. J'espère que bientôt tous ces maraudeurs de théologiens seront si ridicules qu'ils ne pourront nuire. Notre impératrice russe les mène grand train. Leur dernier jour approche en Pologne : il est tout arrivé en Prusse et dans l'Allemagne septentrionale. La maison d'Autriche et de Bavière sont les seules qui soutiennent encore ces pédans ; cependant on commence à s'éclairer à Vienne même. Pardieu, le temps de la raison est venu. O nature, grâces immortelles vous soient rendues !

Mon cher philosophe, rendez tous ces

pédans-là aussi énormément ridicules que vous le pouvez, dans vos conversations avec les honnêtes gens ; car cela est impossible à Paris par la voie de la typographie ; mais un bon mot vaut bien un beau livre.

Répandez sur eux le sel dont il a plu à Dieu de favoriser votre conversation. Faites qu'on les montre au doigt quand il passeront dans la rue. Il paroît un ouvrage de feu milord Bolingbroke, qui est curieux. Julien l'apostat n'y fit œuvre. Bonsoir, vous dis-je ; je vous aime, je vous estime et je vous révere autant que je hais les pédans dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 22 septembre 1767.

AVOUEZ, mon cher et illustre maître, que les pauvres mathématiciens à double courbure ont bien raison de se louer de vos libraires huguenots ; ces gens-là traitent les ouvrages de géométrie comme ils feroient le *Catéchisme* du docteur Vernet, ou le *Journal chrétien* ; ils en font des papillotes, et en sont quittes après pour dire qu'ils les ont perdus. Je ne trouve pas mauvais qu'ils se frisent, quoique leur patriarche Calvin l'ait défendu ; mais j'aimerois autant que ce fût avec la *Religion vengée* du P. Hayer, récollet, qu'avec mes œuvres. Je vous prie pourtant de les engager à parler encore à leurs perruquiers, et à voir si les débris de mes calculs ne pourroient pas se retrouver dans les ordures. Vous

aimez les mathématiques, et je vous recommande instamment mes intérêts en cette occasion.

Il est vrai que c'est l'oraison funèbre de Louis IX, et non pas le panégyrique de Saint-Louis qui a été prêché à l'Académie; mais l'ouvrage n'en étoit que meilleur. Les d'Olivet et compagnie avoient déjà murmuré dès le matin; mais le murmure a augmenté le soir à Saint-Roch, où l'orateur a prêché le même panégyrique. Il n'y a point d'horreurs et de faussetés que la canaille des prêtres habitués n'ait dites à cette occasion: il est pourtant vrai que deux curés de Paris, qui avoient assisté au sermon du matin, ont dit qu'ils étoient prêts à signer tout ce que le prédicateur avoit avancé contre les croisades et contre le pape.

Il nous pleut ici d'Hollande des ouvrages sans nombre contre le fanatisme, c'est la *Théologie portative*, *l'Esprit du clergé*, *les Prêtres démasqués*, *le Militaire philosophe*, *le Tableau de l'esprit humain*, &c. &c. &c. Il semble qu'on ait résolu de faire le siège de l'infame dans les formes, tant on jette de boulets rouges dans la place. Il est vrai qu'elle ne sera pas sitôt prise, car c'est le feld-maréchal Ribalier qui y commande, et qui a sous lui le capitaine d'artilleurs Jean-Gilles Larcher, et le colonel de hussards Cogé *pecus*. Avec ces grands généraux-là, une ville assiégée doit tenir long-temps.

Priez Dieu qu'il tire la sorbonne et l'archevêque d'embarras au sujet de *Bélisaire*; ils ne savent plus comment s'y prendre pour

faire paroître leur censure. Ils y avoient mis un grand article contre la tolérance; la cour, qui est sur cela dans des principes un peu différens de ces messieurs, et même, dit-on, le parlement, tout intolérant qu'il est, leur ont fait dire qu'ils vouloient voir cet endroit de la censure avant qu'elle parût: on dit qu'ils sont actuellement occupés à bourrer leur censure de cartons. Figurez-vous le ridicule dont ils vont se couvrir. On dira que ces pédans-là ne sont pas même décidés sur le genre de sottises qu'ils ont à dire. D'autres prétendent que l'article de la tolérance sera supprimé, c'est ce qu'ils pourroient faire de mieux; mais ils ne veulent pas qu'on dise qu'ils ont cédé ce quartier de la place. D'autres disent que la censure ne paroîtra point du tout; il feroient encore mieux; il est vrai qu'on se moquera d'eux tant soit peu, mais un peu de honte est bientôt passé. Je sais, de science certaine, que plusieurs docteurs sont de cet avis, et pensent que la sorbonne a déjà eu dans cette affaire sa dose d'opprobre assez complète pour ne pas grossir davantage la pacotille.

Adieu, mon cher et illustre maître; je vous recommande l'ouvrage de mathématiques, abandonné si vilainement aux barbiers de Calvin. Voulez-vous bien remettre cette lettre à M. de Laharpe? j'écris par le même courrier à Chabanon, qui me paroît bien pénétré de reconnoissance et d'attachement pour vous. Les expressions de son cœur, à votre sujet, m'ont d'autant plus attendri, que j'y retrouve les sentimens du mien. Vous ne sauriez croire

combien il est sensible à l'intérêt que vous prenez à son ouvrage, et combien il sent le prix de vos conseils. Je le recommande à votre amitié pour lui, et à celle que vous avez pour moi. Vous pouvez être bien sûr que vous obligez en lui l'ame la plus honnête et la plus reconnoissante. Il me mande, ainsi que M. de Laharpe, dont je ne vous parle point, parce que je sais combien vous l'aimez, et combien il en est digne, que vous avez été malade, et que pendant ce temps vous avez fait une comédie; vos maladies font honte à la santé des autres. A propos, vraiment j'oublie de vous dire, car j'oublie tout, que je suis enchanté de l'*Ingénu*, quoique ce ne soit pas le neveu de l'abbé Bazin qui l'ait fait, comme il est évident dès la première page : on dit que c'est un petit-fils de l'abbé Gordon, qui me paroît avoir très-bien élevé cet enfant-là. Les ennemis du P. Quesnel, qui n'aiment pas qu'on les voye *ingénuement* tels qu'ils sont, ont si bien fait, que l'ouvrage vient d'être défendu. Il est vrai qu'il n'y en avoit eu que trois mille cinq cents de vendus en quatre ou cinq jours, au moyen de quoi personne n'en aura. Ce petit-fils de l'abbé Gordon est un fin courtisan; il a appris à ses semblables qu'avec un petit mot d'éloge on fait passer bien de la contrebande. La recette est bonne, sans doute, mais un peu difficile à avaler. *Iterum vale*, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur.

DE VOLTAIRE.

30 septembre 1767.

MON cher philosophe, Gabriel Cramer dit qu'il n'a point retrouvé votre livre de géométrie. Je ne lui donne point de relâche, mais il s'en moque; il donne de bons soupers dans mon château de Tournay que je lui ai prêté. Il renoncera bientôt au métier d'imprimeur comme moi à celui d'auteur. Il est d'ailleurs si dégoûté par l'interruption totale du commerce, qu'il ne songe qu'à se réjouir. Pour moi, j'ai un régiment entier à Ferney. Les grenadiers ni les capitaines ne se soucient que fort peu de géométrie, et quand je leur dis que la sorbonne veut écrire contre *Bélisaire*, ils me demandent si *Bélisaire* est dans l'infanterie ou la cavalerie. Cependant la raison perce jusque dans ces têtes peu pen-
santes, et occupées de demi-tours à gauche. Genève surtout commence une seconde révolution plus raisonnable que celle de Calvin. Les livres dont vous me parlez sont entre les mains de tous les artisans. On ne peut voir passer un prêtre dans les rues, sans rire; c'est bien pis dans le nord : l'affaire des dissidens achève de rendre Rome ridicule et odieuse, et dans dix ans la Pologne aura entièrement secoué le joug. On a fait en Angleterre une seconde édition de l'*Examen de milord Bolingbroke*; elle est beaucoup plus ample et beaucoup plus forte que la première. Les femmes, les enfans lisent cet

ouvrage qui se vend à très-bon marché. Voilà plus de trente écrits, depuis deux ans, qui se répandent dans toute l'Europe. Il est impossible qu'à la longue cela n'opère pas quelque changement utile dans l'administration publique. Celui qui dit le premier que les hommes ne pourroient être heureux que sous des rois philosophes, avoit sans doute grande raison. Je suis trop vieux pour voir un si beau changement, mais vous en verrez du moins les commencemens. Je reconnois déjà le doigt de Dieu dans la bêtise de la sorbonne. On craignoit qu'elle n'élevât le trône du fanatisme sur le colosse renversé des Lessius et des Escobar : elle est devenue plus ridicule que les jesuites même, et beaucoup moins puissante. Ces ignorans sont l'opprobre de la France; et le capitaine Bélisaire reviendra d'Aix-la-Chapelle leur tirer leurs longues oreilles. Ils ont fait souvent des démarches plus scandaleuses et plus atroces, mais ils n'en ont jamais fait de plus impertinentes.

Gardez-vous bien de recevoir jamais dans l'Académie un seul homme de l'université. Vous reverrez probablement, vers la fin de l'automne, M. de Chabanon et M. de Laharpe. Il faut qu'ils soient un jour vos confrères; mais il faut que M. de Laharpe ait du pain, et nous n'avons point de Colbert qui encourage le génie. Il commence une carrière bien épineuse. Le théâtre de Paris n'existe plus. Nous sommes dans la fange des siècles pour tout ce qui regarde le bon goût. Par quelle fatalité est-il arrivé que le siècle où l'on pense soit celui où l'on ne sait

plus écrire? Vous qui savez l'un et l'autre, aimez-moi toujours un peu.

Du même.

4 novembre 1767.

Mon cher philosophe, car il faut toujours vous appeler de ce nom respectable que la cour ne respecte guère, le philosophe M. de Chabanon aura donc le bonheur de vous embrasser! vous lèverez donc les épaules ensemble sur l'avilissement où l'on veut jeter les lettres, sur la conspiration contre la raison et contre la liberté, sur les sottises dont vous êtes environné, sur la barbarie où l'on va nous replonger, si vous n'y mettez ordre!

M. de Chabanon a un beau plan de tragédie, et a fait un premier acte qui annonce le succès des quatre autres; mais pour qui travaille-t-il? quels comédiens et quels spectateurs! le temps des beaux-arts est passé, et la philosophie, qui faisoit l'honneur de ce siècle, est persécutée. La sorbonne est dans la boue, mais les gens de lettres sont *sub gladio*. L'approbateur de *Bélisaire* est toujours destitué. Rien ne marque plus le dessein formé d'empêcher la nation de penser; c'étoit tout ce qui lui restoit. Battue par le prince de Brunswick et par le margrave de Brandebourg, par les Anglois et par le roi de Maroc, sans argent, sans commerce et sans crédit; si elle ne se met pas à penser, que deviendra-t-elle? Votre cour de parlement fait conduire en place de Grève un

lieutenant-général avec un bâillon en bouche, sans daigner alléguer le moindre délit ; on coupe la main, la langue et la tête à un jeune gentilhomme à Abbeville, et on jette tout cela dans un grand feu, pour n'avoir pas salué des capucins, et pour avoir chanté deux vieilles chansons ; et les gens coupables de ces assassinats judiciaires ne sont pas déshonorés ! vraiment, après cela, il faut boucher les yeux, les oreilles et l'entendement d'une nation ; mais on n'y parviendra pas. Les hommes s'éclaireront malgré les tigres et les singes. Vous ne voulez pas être martyr, mais soyez confesseur : vos paroles feront plus d'effet qu'un bâcher. Mon cher philosophe, criez toujours comme un diable. Je vous aime autant que je hais ces monstres.

Du même.

26 décembre 1767.

SUR une lettre que frère Damilaville m'a écrite, j'ai envoyé, mon cher frère, chercher dans tout Genève les lettres qui pouvoient vous être adressées, on n'a trouvé que l'incuse. Vous savez que je ne vais jamais dans la ville sainte où Jésus-Christ ne passe pas plus pour dieu, que Ribalier et Cogé ne passent à Paris pour être des gens d'esprit. Je ne sais quel démon a soufflé depuis quinze ans sur les trois-quarts de l'Europe, mais la foi est anéantie. Mon cœur en est aussi navré que le vôtre. Les jansénistes sont aussi méprisés que les jésuites sont abhorrés. La totale inter-

ruption du commerce entre Genève et la France, a empêché vos sages *Lettres sur les jansénistes* d'entrer dans le royaume. La douane des pensées les a saisies à Lyon. L'imprimeur jette les hauts cris et s'en prend à moi. Consolons-nous, un temps viendra où il sera permis de penser en honnête homme.

J'ai écrit, il y a long-temps, à M. le duc de Choiseul, en faveur du frère Damilaville ; point de réponse. Un Cromelin, agent de Genève, qui va tous les mardis dîner à Versailles avec deux laquais à cannes derrière son fiacre, a persuadé aux premiers commis que je prenois le parti des représentans ; c'est comme si on disoit que vous favorisez les capucins contre les cordeliers. Il y a deux ans que je ne bouge de ma chambre, et trois mois que je suis dans mon lit ; mais, nous autres pauvres diables de gens de lettres, nous sommes faits pour être calomniés.

Ne voilà-t-il pas encore qu'on m'impute une épigramme contre la maîtresse et les vers de M. Dorat ? cela est très-impertinent : je ne connois ni sa maîtresse, ni les vers qu'il a faits pour elle. Ce qui me fâche le plus, c'est que les cuistres, les fanatiques, les fripons sont unis, et que les gens de bien sont dispersés, isolés, tièdes, indifférens, ne pensant qu'à leur petit bien-être ; et comme dit l'autre, ils laissent égorger leurs camarades, et lèchent leur sang. Cela n'empêchera pas M. Chardon de rapporter l'affaire des Sirven. C'est un nouveau coup de massue porté au fanatisme, qui lève encore la tête dans la fange où il est plongé. Hercule, amenez des

Hercules. Encore une fois, c'est l'opinion qui gouverne le monde, et c'est à vous de gouverner l'opinion.

Qui vous aime et qui vous regrette plus que moi ? personne.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 28 janvier 1768.

J'AI reçu, mon cher et illustre maître, la lettre de Genève, que vous avez bien voulu m'envoyer, et que j'aurois laissée à la poste de Genève, si j'avois pu deviner le peu d'importance du sujet. J'ai reçu aussi certaines *Lettres de Rabelais*, qui me paroissent de son arrière-petit-fils, à qui le ciel a donné le précieux avantage de se moquer de tout, comme son bisaïeul, mais de s'en moquer avec plus de finesse et de goût. Ces lettres me rappellent un certain dîner du comte de Boulainvilliers, auquel j'assistai il y a quelques jours, et dont j'aurois bien voulu que vous eussiez été un des convives ; on y traita fort gaiement des matières très-sérieuses, entre la poire et le fromage. Jean-Jacques n'est pas aussi gai ; il veut à présent retourner en Angleterre : il mande à M. Davenport (c'est le bon M. Hume qui me l'écrit) qu'il est le plus malheureux de tous les hommes, et qu'il désire de retourner avec lui ; M. Davenport y a consenti : ainsi l'Angleterre aura le bonheur de le posséder encore une fois, à condition que ce ne sera pas pour longtemps. M. Hume me mande, dans la même

lettre, que ce pauvre fou travaille actuellement à ses *Mémoires*, dont le premier volume a été fait en Angleterre, et qui doivent en avoir treize ou quatorze (il ne me dit pas si c'est *in-folio* ou *in-24*) ; l'*Histoire romaine* n'en a pas tant. Il est vrai que ce qui regarde ce grand philosophe est absolument la nature entière pour lui, et je lui conseillerois d'intituler son bel ouvrage *Histoire universelle*, ou *Mémoires de Jean-Jacques Rousseau*. M. Hume, dans la même lettre où il me parle de cet homme, me charge de le rappeler dans votre souvenir, et de vous assurer de tous ses sentimens et de son admiration pour vous.

Adieu, mon cher et illustre confrère. M. de Laharpe, avec qui j'ai le plaisir de parler souvent de vous, pourra vous dire combien je vous suis attaché, et combien je suis *vôtre* à la vie et à la mort. *Vale et me ama*. L'affaire du pauvre Damilaville ne finit point ; cela n'est-il pas odieux ? vous devriez bien écrire à M. d'Ormesson, intendant des finances ; le succès de cette affaire dépend de lui. *Iterum vale*.

Du même.

Paris, 18 février 1768.

MARMONTEL vient de me dire, mon cher et illustre maître, que vous vous plaignez de mon silence, et ce reproche m'afflige d'autant plus, que je ne crois pas l'avoir mérité. Il faut que vous n'ayez pas reçu une lettre

que je vous ai écrite huit ou dix jours avant le départ de M. de Laharpe, c'est-à-dire il y a environ trois semaines, et depuis laquelle je n'en ai reçu aucune de vous; ainsi vous voyez que, si je paroissais négligent, c'est la faute de la poste et non la mienne. Je vous parlois, dans cette lettre, d'un certain dîner auquel on assure qu'une personne de votre connoissance a assisté. Comme je sais positivement le contraire, je soutiens, j'ai soutenu et je soutiendrai à tout le monde que rien n'est plus faux, et que le convive qui a assisté à ce dîner, et qui vient de nous en donner les *actes*, est, comme le savent tous les gens instruits, le sieur Saint-Hiacynthe, fils ou bâtard de Bossuet, que son père auroit fait mettre à Saint-Lazare, s'il avoit pu prévoir qu'il dînât en si dangereuse compagnie.

Vous savez sans doute la grande nouvelle de l'excommunication de l'infant duc de Parme par notre saint-père le pape, pour avoir attaqué l'immunité des biens ecclésiastiques. Il me semble que notre mère sainte église travaille d'un côté à jeter elle-même la maison à bas, tandis que les philosophes y mettent le feu de l'autre. Oh! que le saint-siège entend bien ses affaires! les mécréans seroient tentés de dire à Clément XIII ce que disoit Timon le misanthrope à Alcibiade: *Que je suis content de te voir à la tête du gouvernement! tu me feras raison de toute la canaille athénienne.*

On a affiché, non pas à la porte de l'Académie françoise précisément, mais à la porte du Louvre la plus proche, le beau et long mandement

mandement du révérendissime père en Dieu Christophe de Beaumont contre *Bélisaire*. Quelqu'un, assez mauvais plaisant, s'est avisé d'écrire au bas: *Défense de faire ici ses ordures*. Vous saurez au reste que dans ce beau mandement, l'intolérance est prêchée avec la plus grande fureur. Voilà donc les pauvres *Sirven* déboutés de leur demande. O temps! ô mœurs! Adieu, mon cher ami; il faut pleurer sur le sort de Jérusalem; j'essuierai pourtant mes larmes, si vous m'assurez que vous m'aimez toujours, et si vous êtes bien persuadé de mon tendre et sincère dévouement.

M. de Laharpe peut vous avoir dit combien je suis *tuus ex animo*. Dites-lui, je vous prie, que je n'oublierai point son affaire, et que M. de Boulogne me promet toujours, mais n'a encore rien fini, à mon très-grand regret. *Vale, vale.*

Du même.

Paris, 5 avril 1768.

Mon cher et ancien ami, j'ai une grâce à vous demander, que je souhaite fort que vous ne me refusiez pas, mais sur laquelle pourtant je serois fâché de vous contraindre. Il y a ici un jeune Espagnol de grande naissance et du plus grand mérite, fils de l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France, et gendre du comte d'Aranda, qui a chassé les jésuites d'Espagne. Vous voyez déjà que ce jeune seigneur est bien apparenté, mais c'est là son moindre mérite; j'ai peu vu d'étrangers de son âge qui aient l'esprit plus juste, plus net, plus cultivé et plus

éclairé: soyez sûr que tout jeune, tout grand seigneur et tout Espagnol qu'il est, je n'exagère nullement. Il est près de retourner en Espagne, et il est tout simple que, pensant comme il fait, il désire de vous voir et de causer avec vous. Il sait que vous êtes seul à Ferney et que vous voulez y être seul; aussi ne veut-il point vous incommoder. Il se propose de demeurer à Genève quelques jours, et d'aller de là converser avec vous aux heures qui vous gêneront le moins. Ce qu'il vous dira de l'Espagne vous fera certainement plaisir; il est destiné à y occuper un jour de grandes places, et il peut y faire un grand bien. Je dois ajouter qu'il aura avec lui un autre jeune seigneur espagnol, nommé le duc de Villa-Hermosa, que je ne connois point, mais qui doit avoir du mérite puisqu'il est ami de M. le marquis de Mora; c'est le nom de celui qui désire de vous voir. Il vous verra avec son ami, si cela ne vous gêne pas trop; sinon M. le marquis de Mora vous ira voir tout seul. Je puis vous répondre que quand vous l'aurez vu, vous me remercierez de vous l'avoir fait connoître. Faites-moi, je vous prie, un mot de réponse ostensible, soit pour accepter ce que je vous propose, soit pour le refuser honnêtement; ce qui m'affligeroit, je vous l'avoue, sans cependant que je vous en susse mauvais gré ni M. de Mora non plus. Il compte partir le 20 de ce mois; ainsi je vous prie de m'écrire un mot avant ce temps-là. Oh! qu'un jeune étranger comme celui-là fait de honte à nos freluquets velches! Adieu, mon cher maître, portez-vous bien et aimez-moi toujours.

Du même.

Paris, 23 avril 1768.

MON cher et illustre confrère, M. le marquis de Mora que je vous ai déjà tant annoncé, et que je ne vous ai pas annoncé autant qu'il le mérite, veut bien se charger de vous remettre cette lettre dont il n'aura pas besoin, quand vous aurez causé un quart d'heure avec lui. Vous trouverez en lui un esprit et un cœur selon le vôtre, juste, net, sensible, éclairé et cultivé, sans pédanterie et sans sécheresse. M. le duc Villa-Hermosa, qui voyage avec M. le marquis de Mora, désire et mérite de partager avec lui la satisfaction de vous voir. Je vous l'ai dit, mon cher maître, vous me remercierez d'avoir connu ces deux étrangers. Vous féliciterez l'Espagne de les posséder, et vous nous souhaiterez des grands seigneurs semblables à ceux-là, au lieu de nos fanatiques imbécilles et barbares, de nos danseuses et de notre opéra comique. Sur ce, mon cher et ancien ami, je vous demande votre bénédiction, et je vous renouvelle les assurances de mon dévouement et de ma sensibilité pour tout ce qui peut vous intéresser.

DE VOLTAIRE.

27 avril 1768.

MON cher ami, mon cher philosophe, je suis tenté de croire que l'abbé de la Bletterie

est en effet janséniste, tant il est orgueilleux. Son amour-propre, dévot ou non, a été extrêmement blessé d'un avis fort honnête qu'on lui avoit donné dans un petit livre dont on disoit mal-à-propos que j'étois l'auteur. Voici une petite épigramme, ou soi-disant telle, qu'on m'envoie de Lyon sur son compte.

A M. l'abbé de la Bletterie, auteur d'une vie de Julien, et de la traduction de Tacite.

Apostat comme ton héros,

Janséniste signant la bulle,

Tu tiens de fort mauvais propos,

Que de bon cœur je dissimule.

Je t'excuse et ne me plains pas;

Mais que t'a fait Tacite, hélas!

Pour le tourner en ridicule?

On me consulte pour savoir s'il ne faudroit pas traduire en ridicule; mais il y a si longtemps que je n'ai assisté aux assemblées de l'Académie, que je ne saurois décider.

D'ailleurs, ma dévotion ne me permet guère d'examiner avec complaisance les épigrammes bonnes ou mauvaises contre mon prochain. Je sais qu'il y a des gens qui s'avisent de dire du mal de mes pâques; c'est une pénitence qu'il faut que j'accepte pour racheter mes péchés. Le monde se plaira toujours à dénigrer les gens de bien et à empoisonner leurs meilleurs actions. Oui, j'ai fait mes pâques, et qui plus est, j'ai rendu le pain bénit en personne; il y avoit une très-bonne brioche pour le curé. J'aime à remplir tous mes devoirs; je

n'admets plus aucun plaisir profane: j'ai purifié les habits sacerdotaux qui avoient servi à *Sémiramis*, en les donnant à la sacristie de ma chapelle; je pourrois bien même faire du théâtre une école pour les petits garçons, école dans laquelle je leur ferai apprendre l'agriculture. Après cela, je défierai hardiment les jansénistes et les molinistes; et si on continue à me calomnier, je mettrai ces nouvelles épreuves aux pieds de mon crucifix. Je prétends, quand je mourrai, vous charger de ma canonisation. En attendant, soyez sûr qu'il n'y a point de pénitent au monde qui vous aime autant que moi. Ma santé est bien foible, je ne sais comment je pourrai faire les honneurs de ma retraite à ces deux aimables seigneurs espagnols que vous m'annoncez. Demandez-leur, je vous prie, la plus grande indulgence; qu'ils songent qu'ils viennent voir don Quichotte faisant pénitence sur la montagne noire.

Du même.

1^{er} mai 1768.

Mon cher ami, mon cher philosophe, que l'Être des êtres répande ses éternelles bénédictions sur son favori d'Aranda, sur son très-cher Mora et sur son bien-aimé Villa-Hermosa!

Un nouveau siècle se forme chez les Ibériens. La douane des pensées ne ferme plus l'allée à la vérité, ainsi que chez les Velches. On a coupé les griffes au monstre de l'inquisition, tandis que chez vous le *bœuf-tigre* frappe de ses cornes et dévore de ses dents.

L'abominable jansénisme triomphe dans notre ridicule nation, et on ne détruit des rats que pour nourrir des crocodiles. A votre avis, que doivent faire les sages, quand ils sont environnés d'insensés barbares ? il y a des temps où il faut imiter leurs contorsions et parler leur langage. *Mutemur clypeos*. Au reste, ce que j'ai fait cette année, je l'ai déjà fait plusieurs fois, et s'il plaît à Dieu, je le ferai encore. Il y a des gens qui craignent de manier des araignées, il y en a d'autres qui les avalent.

Je me recommande à votre amitié et à celle des frères. Puissent-ils être tous assez sages pour ne jamais imputer à leurs frères ce qu'ils n'ont dit ni écrit ! Les mystères de Mitra ne doivent point être divulgués, quoique ce soient ceux de la lumière ; il n'importe de quelle main la vérité vienne, pourvu qu'elle vienne. C'est lui, dit-on, c'est son style, c'est sa manière, ne le reconnoissez-vous pas ? Ah, mes frères, quels discours funestes ! Vous devriez au contraire crier dans les carrefours : Ce n'est pas lui. Il faut qu'il y ait cent mains invisibles qui percent le monstre, et qu'il tombe enfin sous mille coups redoublés. *Amen*.

Je vous embrasse avec toute la tendresse de l'amitié et toute l'horreur du fanatisme.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 13 mai 1768.

DIEU m'est témoin, mon cher maître, combien j'ai été édifié du spectacle que vous avez donné, le 3 d'avril dernier, bon jour bonne œuvre, en rendant vous-même le pain bénit, à la grande satisfaction de la Jérusalem céleste, et principalement des trônes, des dominations et des puissances qui, à ce que je me suis laissé dire, en sont fort contents, d'autant plus qu'on leur a assuré que le beurre en étoit bon. Il faut que le tigre aux yeux de veau aime la brioche, et vous devriez bien lui en envoyer, la première fois que vous réitérerez cette belle cérémonie ; car je sais qu'il cherche à se disculper des mauvais propos qu'on lui attribue. Ne vous y fiez pas trop pourtant ; car *timeo Danaos et verba ferentes*. Surtout engagez, si vous le pouvez, le nommé Chirol, ou le nommé Grasset, et leur compère Marc-Michel Rey, à ne pas imprimer tant de sottises qu'on a la platitûde de mettre sur votre compte. S'il étoit permis de plaisanter sur un sujet aussi grave que le pain bénit, j'aurois répondu comme Pourceaugnac à toutes les sottises que j'ai entendu dire à ce sujet : *Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau ?*

Si vous êtes enchanté de M. le marquis de Mora, il l'est bien davantage de vous ; et je vous manderois ce qu'il m'écrit à ce sujet, si je ne songeais que vous êtes en état de

grâce, et que le chanoine de Saint-Bruno a été damné par un mouvement de vanité.

A propos d'Espagne, j'ai reçu, il y a quelque temps, une lettre excellente de votre ancien disciple sur l'affaire de Parme; il me mande *que le grand lama du Vatican ressemble à un vieux danseur de corde, qui, dans un âge d'infirmité, veut répéter ses tours de force, tombe et se casse le cou.* Cette comparaison vaut mieux que toutes les écritures de Madrid et de nosseigneurs du parlement de Paris sur ce beau sujet.

L'épigramme contre le janséniste la Bletterie est bien douce pour un orgueil aussi coriace que le sien; ces gens-là sont comme les Russes qui ne sentent pas les croquignoles, et à qui il faut appliquer le knout. Au reste, sa traduction est la meilleure épigramme qu'on puisse faire contre lui; ce seroit le sujet d'une assez plaisante brochure que le relevé de toutes les expressions ridicules qui s'y trouvent, sans compter les contre-sens.

M. le duc de Villa-Hermosa, aussi enchanté de vous que son compagnon de voyage, m'a remis votre lettre, et m'a chargé de vous faire parvenir celle-ci. Adieu, mon cher maître; continuez, pour l'édification des anges, des vicaires, des bedeaux, des paysans et des laquais, à rendre le pain bénit, mais avec sobriété pourtant; car, je l'ai ouï dire à un fameux médecin, les indigestions de pain bénit ne valent pas le diable.

Du même.

Paris, 26 mai 1768.

J'AI reçu, mon cher et illustre maître, le poème et la relation que M. de la Borde m'a envoyés de la part du jeune Franc-Comtois qui me paroît avoir son franc-parler sur les sottises de la taupinière de Calvin et les atrocités du tigre aux yeux de veau. Ce Franc-Comtois peut, en toute sûreté, tomber sur le janséniste apostat, sans avoir à redouter les protecteurs dont il se vante, et qui sont un peu honteux d'avoir si mal choisi. On donne l'aumône à un gueux, et on trouve très-bon qu'un autre lui donne les écrivains quand il est insolent. M. le comte de Rochefort n'est point à Paris; il est actuellement dans les terres de madame sa mère, avec sa femme; je crois qu'ils ne tarderont pas à revenir. Votre ancien disciple vient encore de m'écrire une assez bonne lettre sur l'excommunication du duc de Parme. Il me mande que si l'excommunication s'étend jusqu'ici, les philosophes en profiteront; que je deviendrai premier aumônier; que Diderot confessera le duc de Choiseul, et Marmontel le dauphin; que j'aurai la feuille des bénéfices, et que je vous ferai archevêque de Paris ou de Lyon, comme il vous plaira: ainsi soit-il! Que dites-vous de l'expédition de Corse? n'avez-vous point peur qu'il n'en résulte une guerre dont l'Europe n'a pas besoin, et nous moins que personne?

que dites-vous aussi du train que fait Wilkes en Angleterre ? il me semble que le despotisme n'a pas plus beau jeu dans ce pays-là que la superstition. Adieu, mon cher et illustre maître ; le ciel vous tienne en joie et en santé ! je vous embrasse comme je vous aime, c'est-à-dire *ex toto corde et animo*.

Du même.

Paris, 31 mai 1766.

JE profite, mon cher et illustre maître, d'une occasion qui se présente pour vous écrire autrement que par la poste, et pour vous parler à cœur ouvert. Je sais que vous vous plaignez de vos amis et des discours qu'ils ont tenus, dites-vous, ou du moins laissé tenir sur la cérémonie que vous avez cru devoir faire le jour de Pâques dernier. Je ne sais pas s'il en est quelqu'un parmi eux qui l'ait blâmée hautement ; il est au moins bien certain que je ne suis pas de ce nombre, mais il ne l'est pas moins que je ne saurois l'approuver dans la situation où vous êtes. Peut-être ai-je tort ; car enfin vous savez mieux que moi les raisons qui vous ont déterminé : mais je ne puis m'empêcher de vous demander si vous avez bien réfléchi à cette démarche. Vous savez la rage que les dévots ont contre vous ; vous savez qu'ils vous attribuent, sans preuve, à la vérité, mais avec affirmation, toutes les brochures qui paroissent contre leur idole. Ils sont bien persuadés que vous en avez juré la ruine, et

craignent même que vous ne réussissiez. Vous pouvez juger s'ils vous haïssent, et s'ils sont disposés à chercher les occasions de vous nuire. Avez-vous cru leur faire prendre le change, par le parti que vous avez pris ? la plupart font leur pâques sans y croire ; ils ne vous croient point certainement plus imbécille qu'eux, et ne regardent les vôtres que comme un scandale de plus : c'est ainsi qu'ils s'en expliquent. Ils sont fâchés que le roi ne fasse pas les siennes ; mais c'est parce qu'ils espèrent qu'il les fera un jour de bonne foi : et que lui diront-ils alors de l'espèce de profanation qu'ils vous attribuent ? J'ai donc bien peur, mon cher ami, que vous n'ayez rien gagné à cette comédie peut-être dangereuse pour vous. On dit que l'évêque d'Anenecy vous a écrit à ce sujet une lettre insolente et fanatique ; si cet évêque n'étoit pas un polisson de savoyard, il vous auroit peut-être fait beaucoup de mal. Quoiqu'il en soit, croyez, mon cher maître, encore une fois, que l'amitié seule m'engage à vous dire ce que je pense sur cet article, que je n'en ai parlé aussi franchement qu'à vous seul, et que je ne tiens point le même discours aux indifférens. Quand vous feriez vos pâques tous les jours, je ne vous en serois pas moins attaché comme au soutien de la philosophie et à l'honneur des lettres. Sur ce, je vous demande votre bénédiction, et surtout votre amitié, en vous embrassant de tout mon cœur.

Du même.

15 juin 1768.

MON cher maître, mon cher confrère, mon cher ami, avez-vous lu une brochure qui a pour titre : *Examen de l'histoire d'Henri IV*, par M. de Bury ? Cet homme semble avoir pris pour devise : *Tros Rutulus-ve fuat* ; je ne parle point de Bury, qui n'en vaut pas la peine, mais de son critique. Il ne vous a pas même épargné ; il prétend que vous avez écrit *l'histoire en poète*, et que nous n'avons pas un seul historien. A ces deux sottises près, il me semble que cet ouvrage contient des vérités utiles, mais un peu dangereuses pour celui qui les a dites. Ce qui me console, c'est qu'on ne vous attribuera pas ce livre-là, puisque l'auteur ne vous épargne pas plus que les autres. Avez-vous lu *la Profession de foi des théistes*, adressée au roi de Prusse ? cet ouvrage m'a fait plaisir. Si on s'avise de dire qu'il est de vous, il faudra répondre à cette sottise comme on a fait à tant d'autres, et comme le capucin Valérien répondoit aux jésuites, *mentiris impudentissimè*. A propos de cet ouvrage et des autres de la même espèce, il me semble qu'on n'a pas fait assez d'attention au chapitre neuvième d'*Esther*, qui contient une négociation curieuse de cette princesse avec son imbécille mari, pour exterminer les sujets dudit prince imbécille. Je crois que ce chapitre pourroit tenir assez bien sa place dans quelqu'une des

brochures que Marc-Michel Rey imprime tous les mois.

On dit, mais je ne saurois le croire, que M. de Choiseul est fort irrité des brocards qu'on lance sur l'apostat la Bletterie. Vous devriez bien lui en dire un mot, et lui faire sentir combien il seroit indigne de lui de protéger de pareils hommes. J'avoue que Dieu fait briller son soleil sur les décrotteurs comme sur les rois, mais il n'empêche pas qu'on ne jette de la boue aux décrotteurs insolens.

Nota bene, que c'est un honnête docteur de sorbonne qui m'a indiqué le neuvième chapitre d'*Esther* comme un des endroits les plus édifiants de l'histoire charmante du peuple juif.

Adieu, mon cher ami ; je vous écris au chevet du lit de votre ami Damilaville qui souffre comme un diable d'une sciatique. Je ne sais pourquoi ce meilleur des mondes possibles est infecté de tant de sciatiques, de tant de v . . . , et surtout de tant de sottises. *Vale et me ama*. Je vous embrasse de tout mon cœur.

DE VOLTAIRE.

2 septembre 1768.

COMMENT donc ! il y avoit de très-beaux vers dans la pièce de Laharpe ; le sujet même en étoit très-intéressant pour les philosophes ; longue et monotone, d'accord ; mais celle du couronné est-elle polytone ? en un mot, il nous faut des philosophes ; tâchez donc que ce M. de Langeac le soit.

Je suis, mon cher ami, aussi malingre que Damilaville, et j'ai d'ailleurs trente ans plus que lui. Il est vrai que j'ai voulu tromper mes douleurs par un travail un peu forcé, et je n'en suis pas mieux. Est-il vrai que notre doyen d'Olivet a essuyé une apoplexie ? je m'y intéresse. L'abbé d'Olivet est un bon homme, et je l'ai toujours aimé ; d'ailleurs, il a été mon préfet dans le temps qu'il y avoit des jésuites. Savez-vous que j'ai vu passer le P. le Tellier et le P. Bourdaloue, moi qui vous parle ?

Vous me demandez de ces rogatons imprimés à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, et débités à Genève, chez Chirol ; mais comment, s'il vous plaît, voulez-vous que je les envoie, par quelle adresse sûre, sous quelle enveloppe privilégiée ? qui veut la fin donne les moyens, et vous n'avez aucun moyen. Je me servois quelquefois de M. Damilaville, et encore falloit-il bien des détours ; mais il n'a plus son bureau ; le commerce philosophique est interrompu. Si vous voulez être servi, dites-moi donc comment il faut que je vous serve ?

J'écrivis, il y a quelques jours, une lettre à Damilaville, qui étoit autant pour vous que pour lui. J'exprimois ma juste douleur de voir que le traducteur de *Lucrèce* adopte encore la prétendue création d'anguilles avec du blé ergoté et du jus de mouton. Il est bien plaisant que cette chimère d'un jésuite irlandais, nommé Nédham, puisse encore séduire quelques physiciens. Notre nation est trop ridicule. Buffon s'est décrédité à jamais avec

ses molécules organiques, fondées sur la prétendue expérience d'un malheureux jésuite. Je ne vois par tout que des extravagances, des systèmes de Cyrano de Bergerac, dans un style obscur ou ampoulé. En vérité, il n'y a que vous qui ayez le sens commun. Je relisois hier *la Destruction des jésuites* ; je suis toujours de mon avis ; je ne connois point d'ouvrage où il y ait plus d'esprit et de raison.

A propos, quand je vous dis que j'ai écrit à frère Damilaville, j'ignore s'il a reçu ma lettre, car elle étoit sous l'enveloppe du bureau où il ne travaille plus : informez-vous-en, je vous prie ; dites-lui combien je l'aime, et combien je souffre de ses maux. Il doit être content, et vous aussi, du mépris où l'*inf...* est tombée chez tous les honnêtes gens de l'Europe ; c'étoit tout ce qu'on vouloit, et tout ce qui étoit nécessaire. On n'a jamais prétendu éclairer les cordonniers et les servantes, c'est le partage des apôtres. Il est vrai qu'il y a des gens qui ont risqué le martyre comme eux, mais Dieu en a eu pitié. Aimez-moi, car je vous aime, mon très-cher philosophe, et je vous rends assurément toute la justice qui vous est due.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 14 septembre 1768.

JE crois, mon cher maître, que la pièce qui a remporté le prix est plus *polyplate* que *polytone* ; mais je doute que celle de Laharpe,

quoique meilleure et mieux écrite, eût fait un grand effet. Le meilleur parti à prendre étoit celui que j'avois proposé, de ne point donner de prix. Nos sages maîtres en ont jugé autrement; je leur ai prédit qu'ils s'en repentiroient, et c'est ce qui leur arrive.

Quand il y aura dans vos quartiers quelque nouveauté intéressante, vous pourriez en adresser deux exemplaires à l'abbé Morellet par la voie dont vous vous êtes déjà servi; il m'en remettra un. J'ai lu ces jours-ci *les Réflexions* d'un capucin et d'un carme sur les colimaçons; je ne m'étonne pas qu'ils en parlent si bien, on doit connoître son semblable.

A l'égard des expériences de Nèedham, répétées et crues par Buffon, je n'en dirai rien, ne les ayant pas vues; mais il ne me paroît pas plus évident que *rien ne puisse venir de corruption*, ou plutôt *de transformation*, qu'il ne me paroît démontré que du blé ergoté et du jus de mouton forment des anguilles. *Que sais-je?* est en physique ma devise générale et continuelle.

Notre ami Damilaville est toujours dans un état fâcheux, ayant de cruelles nuits et des jours qui ne valent guère mieux. Il vous a écrit, et nous parlons souvent de vous. Que dites-vous du grand turc qui arme contre les Russes pour *soutenir la religion catholique*? car il ne peut pas avoir un autre objet. Notre saint-père le pape ne se seroit pas attendu à cet allié-là: il ne nous manque plus que l'alliance des loups avec les moutons, pour faire absolument

absolument revivre l'âge d'or; sans cela nous croirions toujours être à l'âge de fer.

Que pensez-vous de l'expédition de Corse? Je ne sais si nous combattons pour notre compte ou pour celui des Génois, mais j'ai bien peur que ce ne soit ici la fable de la grenouille et du rat emportés par le milan. Adieu, mon cher maître; votre ancien préfet, l'abbé d'Olivet, est mourant, et ne vit peut-être plus au moment où je vous écris; il a tout-à-la-fois apoplexie, paralysie, hydrocèle et gangrène. C'étoit un assez bon académicien, mais un assez mauvais confrère. Au reste, il meurt avec beaucoup de tranquillité, et presque en philosophe, quoiqu'il ait fait très-décemment les cérémonies ordinaires. Suivez-le fort tard, mon cher ami, pour vous, pour moi et pour la raison qui a grand besoin de vous:

*Serus in cælum redeas, diuque
Laetus intersis populo Quirini!*

Ce souhait vous est mieux appliqué qu'à ce tyran cruel et poltron qu'Horace et Virgile flattoient. *Vale iterum et me ama.*

DE VOLTAIRE.

15 octobre 1768.

JE ne sais plus où j'en suis, mon très-cher et très-aimable philosophe. J'écrivis, il y a quinze jours, à l'ami Damilaville que des gens qui revenoient de Barège, prétendoient ces eaux souveraines pour les dérangemens que

les loupes et les autres excroissances peuvent causer dans la machine ; je le mandai sur-le-champ à notre ami. Je lui offris d'aller le prendre à Lyon, et de faire le voyage ensemble. J'adressai ma lettre à son ancien bureau du vingtième, adresse qu'il m'avoit donnée ; je n'ai eu de lui aucune nouvelle. Ce silence me fait trembler : il faut qu'il ne soit pas plus en état d'écrire que de voyager. Je vous demande en grâce de me dire en quel état il est. Et vous, mon cher philosophe, comment vous portez-vous ? que faites-vous ? La pluie des livres contre la prêtraille continue toujours à verse. Avez-vous lu *la Riforma d'Italia*, dans laquelle le terme de canaille est le seul dont on se serve pour caractériser les moines ? *Per genus proprium et differentiam proximam*.

Vous connoissez le petit abrégé des usurpations papales, sous le nom des *Droits des hommes*. Les philosophes finiront un jour par faire rendre aux princes tout ce que les prêtres leur ont volé ; mais les princes n'en mettront pas moins les philosophes à la Bastille, comme nous tuons les bœufs qui ont labouré nos terres.

Il paroît des *Lettres philosophiques* où l'on croit démontrer que le mouvement est essentiel à la matière. Tout ce qui est pourroit bien être essentiel ; car autrement pourquoi seroit-il ? Pour moi, je cesserai bientôt d'être, car j'ai soixante et quinze ans, et je ne suis pas de la pâte de Moncrif. Quel cicéronien donnez-vous pour successeur à mon ancien préfet d'Olivet, et qui me donnerez-vous à

moi ? Je me recommande à vous, et je vous embrasse de tout mon cœur.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 22 octobre 1768.

Vous devez, mon cher maître, avoir reçu une lettre de notre ami Damilaville ; il m'a assuré vous avoir écrit. Son état est toujours bien fâcheux ; depuis quelques jours cependant il a de meilleures nuits ; mais son estomac se dérange de plus en plus, et ses glandes ne se dégonflent guère. Il lui est impossible de se soutenir sur ses jambes, et à peine peut-il se traîner de son lit à son fauteuil avec le secours de son domestique. Quant à moi, mon ami, ma santé est assez bonne ; mais j'ai le cœur navré des sottises de toute espèce dont je suis témoin. Avez-vous su que la chambre des vacations, à laquelle préside le janséniste de S. F. et le dévot politique P., a condamné au carcan et aux galères un pauvre diable (qui est mort de désespoir le lendemain de l'exécution), pour avoir prié un libraire de le défaire de quelques volumes qu'il ne connoissoit pas, et qu'on lui avoit donnés en paiement ?

Vous noterez que parmi ces volumes on nomme dans l'arrêt l'*Homme aux quarante écus*, et une tragédie de *la Vestale* (imprimée avec permission tacite), comme impies et contraires aux bonnes mœurs. Cette atrocité absurde fait à-la-fois horreur et pitié ;

mais quel remède y apporter, quand on est forcé de vivre à Paris?

Ce sera l'abbé de Condillac qui succédera à l'abbé d'Olivet; je crois que nous n'aurons pas à nous plaindre de l'échange. A propos de l'abbé d'Olivet, pourriez-vous m'envoyer quelques anecdotes à son sujet, si vous en savez d'intéressantes? l'abbé Batteux, notre directeur, qui se trouve chargé de son éloge, m'a prié de vous les demander, et de vous dire qu'il se seroit adressé directement à vous-même, s'il avoit l'honneur d'en être connu. Adieu, mon cher maître; on dit que vous travaillez nuit et jour; tant mieux pour le public, mais que ce ne soit pas tant pis pour votre santé, qui est, comme disoit Newton, du repos, *res prorsus substantialis. Vale et me ama.*

DE VOLTAIRE.

7 novembre 1768.

MON cher et illustre philosophe, je ne sais d'autre anecdote sur M. l'abbé d'Olivet, sinon que, quand il étoit notre préfet aux jésuites, il nous donnoit des claques sur les fesses par amusement. Si M. l'abbé de Condillac veut placer cela dans son éloge, il faudra qu'il fasse une petite dissertation sur l'amour platonique.

Depuis ce temps-là, il fut éditeur, commentateur, traducteur de Cicéron, et a vécu vingt ans plus que lui. C'étoit, sans doute, le plus grand cicéronien de tous les Franc-

Comtois, sans même en excepter l'abbé Bergier, malgré sa catilinaire contre Fréret.

M. l'abbé Caille m'a chargé de vous envoyer *Trois empereurs*. Ce jeune abbé Caille promet quelque chose; il pourra aller loin en théologie. L'abbé Mords-les doit en avoir fourni un exemplaire à notre confrère Marmontel, qui est fort bien dans la cour de ces trois empereurs damnés. Ces secrets ne sont que pour les adeptes. Il doit y avoir à présent pour vous un *Siècle de Louis XIV et de Louis XV* à la chambre syndicale: il y a huit jours qu'il est parti par la diligence.

Mon Dieu que les articles de physique de M. O sont bien faits! on me lit l'*Encyclopédie* tous les soirs. Si tout étoit dans le goût de M. O, quel excellent livre! et voilà ce qu'on a persécuté! ah, infâmes Velches! et le quinzième chapitre de *Bélisaire* aussi persécuté! ah, les monstres! L'abbé Caille grince des dents; toutefois il vous prie instamment, mon cher philosophe, d'engager les adeptes à ne point prodiguer ces *Trois empereurs*,

Hic est panis angelorum.

Non mittendus canibus.

Ayons seulement la consolation de voir, avec l'excès de l'horreur et du mépris, de méprisables et d'horribles coquins. Je ne sais si je m'explique, je vous aime autant que je les abhorre.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 12 novembre 1768.

J'AI reçu, mon cher maître, il y a déjà quelques jours, le *Siècle de Louis XIV*, augmenté du *Siècle de Louis XV*, et les *Trois Empereurs* de M. l'abbé Caille. Je vous prie de recevoir tous mes remerciemens du premier, et de faire à M. l'abbé Caille tous mes remerciemens du second. Ce jeune abbé me paroît en effet, comme à vous, promettre beaucoup par cet échantillon qui pourtant a bien l'air de n'en être pas un; car je gagerois bien que ce n'est pas là un coup d'essai, et qu'il a déjà fait d'excellens vers. Je ne manquerai pas de faire ses complimens à Ribalier ou Ribaudier, qui, par parenthèse, vient de donner à une brochure sur l'inoculation, une approbation qu'on diroit presque d'un philosophe.

Quid domini facient, audent cum talia fures?

A l'égard du *Siècle de Louis XIV*, il me paroît augmenté de plusieurs morceaux bien intéressans; et je ne m'étonne pas de ce que le roi de Danemarck a eu le courage de dire à Fontainebleau, que l'auteur *lui avoit appris à penser*. On écrase ici ce jeune prince de fêtes et de plaisirs qui l'ennuient. Il voudroit, à ce qu'on assure, voir les gens de lettres à son aise, et converser avec eux; mais le conseil supérieur a décidé, dit-on, qu'il falloit qu'il ne les vît pas. De toutes les Académies, il n'a encore vu que celle de peinture. On

lui est, je crois, bien obligé de venir faire diversion à l'affaire de Corse, où vous savez nos succès qui viennent d'être couronnés par de nouveaux. Si Paoli venoit ici, je ne connois de rois que le roi de Prusse qui attirât autant de curiosité.

Notre pauvre Damilaville est toujours dans un bien misérable état, souffrant de tous ses membres, sans appétit, ne pouvant se remuer et digérer sans douleur le peu qu'il mange pour se soutenir. Il me paroît à bout de patience, et je suis pénétré de sa triste situation. Je ne manquerai pas de donner à l'abbé de Condillac l'anecdote que vous m'envoyez sur l'abbé d'Olivet, dont les mânes vous doivent bien de la reconnaissance de l'avoir placé dans votre ouvrage. C'étoit un passable académicien, mais un bien mauvais confrère, qui haïssoit tout le monde, et qui, entre nous, ne vous aimoit pas plus qu'un autre. Je sais qu'il envoyoit à Fréron toutes les brochures contre vous qui lui tomboient entre les mains, mais

Seigneur, Laïus est mort, laissons en paix sa cendre.

Adieu, mon cher et illustre confrère, portez-vous bien, et continuez à vous moquer de toutes nos sottises.

Du même.

Paris, 6 décembre 1769.

Vous ne m'écrivez plus que de petits billets, mon cher et ancien ami; je vous sais fort occupé, et je respecte votre temps. Je crois vous



avoir remercié du *Siècle de Louis XIV.* Vous en avez envoyé un exemplaire à notre secrétaire M. Duclos, qui, étant malade d'une fluxion de poitrine, m'a chargé de vous en remercier pour lui. Quant à notre pauvre Damilaville, il est dans un état affreux, ne pouvant ni vivre, ni mourir, et n'ayant de connoissance que pour sentir toute l'horreur de sa situation. Il reçut l'extrême-onction, il y a quelques jours, sans savoir ce qu'on lui faisoit. Je vais le voir tous les jours, et j'ai besoin de tout mon attachement pour lui pour soutenir ce spectacle. J'ai bien peur que son agonie ne soit longue et affreuse. Que le sort de la condition humaine est déplorable !

Le roi de Danemarck a été samedi dernier aux Académies. Il donnera son portrait à l'Académie françoise, comme la reine Christine. Je lui ai fait de mon mieux les honneurs de celle des sciences, par un discours dont mes confrères m'ont fort remercié, et où j'ai tâché de faire parler la philosophie avec la dignité qui lui convient. J'avois vu, il y a quinze jours, ce prince chez lui avec plusieurs autres de vos amis. Il me parla beaucoup de vous, des *services* que vos ouvrages avoient rendus, des *préjugés* que vous avez détruits, des *ennemis* que votre liberté de penser vous avoit fait ; vous vous doutez bien de mes réponses.

Adieu, mon cher et illustre maître, je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

DE VOLTAIRE.

12 décembre 1768.

Mon cher philosophe, mon cher ami, je suis étonné et affligé de ne point recevoir de vos nouvelles dans le tombeau où le cher la Bletterie m'a condamné.

Je vous demande en grâce de me faire savoir dans quel état est Damilaville. J'ai besoin d'être rassuré ; ayez pitié de mon inquiétude. M. de Rochefort, votre ami, a été assez bon pour venir passer trois jours dans ma solitude avec madame sa femme, dont le joli visage n'a, à la vérité, que dix-huit ans, mais dont l'esprit est très-majeur. Je doute qu'aucun des capitaines des gardes du corps de quelque roi que ce puisse être, soit plus instruit que ce chef de brigade. Il n'y a point, à mon gré, de place qui ne soit au-dessous de son mérite.

Je ne sais si vous avez connoissance de toutes les manœuvres qu'a faites votre hypocrite la Bletterie, pour armer le gouvernement contre tous ceux qui ont trouvé sa traduction de Tacite ridicule. Vous devez en ce cas être puni plus sévèrement que personne. Au reste, s'il veut absolument qu'on m'enterre, je vous demande en grâce de ne lui point donner ma place à l'Académie. J'ai lu, dans une gazette suisse, que vous avez été présenté au roi danois avec une volée de philosophes, tels que les Saurin, les Diderot, les Helvétius, les Duclos, les Marmontel, et que les Ribaudier n'en étoient pas.

Dites, je vous en prie, au premier secrétaire de *Bélisaire*, que son ouvrage est traduit en russe, et qu'une partie du quinzième chapitre est de la façon de l'impératrice. On a prêché devant elle un sermon sur la tolérance, qui mérite d'être connu, quand ce ne seroit que pour le sujet. Dieu bénisse les Velches ! ils viennent les derniers en tout.

On dit que vous avez enfin une salle de Wauxhall, mais que vous n'avez point encore de salle de *Magna charta*.

Ayez la bonté, je vous en prie, de mettre Marie de Médicis au lieu de Catherine de Médicis, à la page 285 du premier volume du *Siècle de Louis XIV.*

Ce beau siècle a eu ses sottises comme les autres, mais du moins il y avoit de grands talens.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher ami, vous qui empêchez que ce siècle ne soit la chiasse du genre humain.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 17 décembre 1768.

JE suis dans mon lit avec un rhume, mon cher et illustre maître, et je me sers d'un secrétaire pour vous répondre sur-le-champ. Je suis étonné que vous n'avez point reçu une lettre que je vous ai écrite il y a quinze jours, et dans laquelle je vous mandois le triste état de notre pauvre Damilaville, qui a cessé de vivre, ou plutôt de souffrir, le 13 de ce mois. Il y avoit plus de trois semaines qu'il existoit

avec douleur et presque sans connoissance, et sa mort n'est qu'un malheur pour ses amis. Il a été confessé sans rien entendre, et a reçu l'extrême-onction sans s'en apercevoir.

Je vous disois aussi, dans la même lettre, que notre secrétaire Duclos étant malade d'une fluxion de poitrine, m'avoit chargé de vous remercier pour lui de l'exemplaire de votre ouvrage que vous lui avez envoyé. Il est mieux à présent, mais encore bien foible ; et il m'a chargé de vous réitérer ses remerciemens, et de vous dire que l'Académie recevroit, avec grand plaisir, l'exemplaire que vous lui destinez.

Je vous félicite d'avoir eu M. de Rochefort dans votre solitude, pendant quelques jours ; c'est un très-galant homme, fort instruit et ami zélé de la philosophie et des lettres.

Le roi de Danemarck ne m'a presque parlé que de vous dans la conversation de deux minutes que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui : je vous assure qu'il auroit mieux aimé vous voir à Paris que toutes les fêtes dont on l'a accablé. J'ai fait à l'Académie des sciences, le jour qu'il est venu, un discours dont tous mes confrères et le public m'ont paru fort contents ; j'y ai parlé de la philosophie et des lettres avec la dignité convenable ; le roi m'en a remercié ; mais les ennemis de la philosophie et des lettres ont fait la mine ; je vous laisse à penser si je m'en soucie.

J'ignore les intrigues de la Bletterie, et je les méprise autant que sa traduction et sa personne. Je ne vous mande rien de toutes les sottises qui se font et qui se disent ; vous les

savez sans doute par d'autres, et sûrement vous en pensez comme moi. J'ai lu, il y a quelques jours, une brochure intitulée l'*A, B, C*; j'ai été charmé surtout de ce qu'on y dit sur la guerre et sur la liberté naturelle. Adieu, mon cher et ancien ami; pensez quelquefois, dans votre retraite, à un confrère qui vous aime de tout son cœur, et qui vous embrasse de même.

DE VOLTAIRE.

23 décembre 1768.

Nos lettres s'étoient croisées, mon très-cher philosophe. Je regretterai Damilaville toute la vie. J'aimois l'intrépidité de son ame; j'espérois qu'à la fin ils viendrait partager ma retraite. Je ne savois pas qu'il fût marié et cocu. J'apprends, avec étonnement, qu'il étoit séparé de sa femme depuis douze ans. Il ne lui aura pas assurément laissé un gros douaire.

Povera e nuda vai, philosophia.

Si vous pouviez me faire lire votre discours prononcé devant le roi danois, vous me feriez un grand plaisir; vous pourriez me le faire parvenir par Marin.

On dit qu'il y a un premier gentilhomme de la chambre non danoise qui a tenu un étrange discours. Je ne veux pas le croire, pour l'honneur de votre pays.

Croiriez-vous bien que le traducteur de Tacite m'a fait écrire par un homme très-

considérable, pour me reprocher de n'être pas encore enterré, et de trouver son style pincé et ridicule? le croquant veut être de l'Académie; je vous le recommande.

Mais, qu'est-ce qu'un Linguet? pourquoi a-t-il fait une si longue réponse aux *docteurs modernes*? pourquoi n'a-t-il pas été aussi plaisant qu'il pouvoit l'être? il avoit beau jeu, mais il n'a pas joué assez adroitement sa partie; il a de l'esprit pourtant, et a quelquefois la serre assez forte; mais il n'entend pas comme il faut le secret de rendre les gens parfaitement ridicules: c'est un don de la nature qu'il faut soigneusement cultiver; d'ailleurs, rien n'est meilleur pour la santé. Si vous êtes encore enrhumé, servez-vous de cette recette, et vous vous en trouverez à merveille.

On dit que vous faites un grand diable d'ouvrage de géométrie: cela ne nuira point à votre gaieté. Vous possédez tous les tons.

Que dites-vous de la collection des ouvrages de Leibnitz? ne trouvez-vous pas que cet homme étoit un charlatan et le gascon de l'Allemagne? mais Descartes étoit bien un autre charlatan. Adieu, vous qui n'êtes point un charlatan; je vous embrasse aussi tendrement qu'on peut embrasser un philosophe.

Du même.

31 décembre 1768.

Mon cher philosophe, le démon de la discorde et de la calomnie souffle terriblement sur la littérature. Voyez ce qu'on a imprimé dans plusieurs journaux du mois de no-

vembre : il est nécessaire que vous en soyez instruit ; je ne crois pas que ces journaux soient fort connus à Paris , mais ils le sont dans l'Europe.

Croiriez-vous que M. le duc et madame la duchesse de Choiseul ont daigné m'écrire pour disculper la Bletterie ? mais comment se justifiera-t-il , non seulement d'avoir traduit Tacite en style pincé , mais de n'avoir fait des notes que pour insulter tous les gens de lettres ? je ne parle pas de Linguet qui s'est défendu un peu trop longuement : mais pourquoi désigner Marmontel dans le temps de la persécution qu'il essuyoit ? n'a-t-il pas désigné , de la manière la plus outrageante , le président Hénault , par ces paroles que vous trouverez , page 235 du second tome ? *Fixer l'époque des plus petits faits avec la plus grande exactitude , c'est le sublime de nos prétendus historiens modernes ; cela leur tient lieu de génie et des talens historiques.*

Quoi , cet homme attaque tout le monde , et il trouve la plus forte protection et les plus grands encouragemens ! est-ce pour l'éducation des enfans de France qu'il a publié son Tacite ? je sais certainement qu'il veut être de l'Académie , et probablement il en sera.

Je crois connoître enfin le beau marquis qui a peint le président Hénault et le petit-fils de Sha-Abbas d'un pinceau si rembruni et si dur ; mais par quelle rage m'imputer cet ouvrage , dans lequel je suis moi-même maltraité ? il faut donc combattre jusqu'au dernier jour de sa vie ; eh bien ! combattons.

Avez-vous jamais lu *le Catéchumène*, par M. de Bordes, une *Ode contre tous les rois*, dans la dernière guerre, une *Lettre au docteur Pansope* ? tout cela est de la même main. On a cru y reconnoître mon style. L'auteur n'a jamais eu l'honnêteté de détourner ces injustes soupçons ; et moi , qui le connois parfaitement , aussi bien que Marin , j'ai eu la discrétion de ne le jamais nommer. Je sais très-bien quel est l'auteur du livre de Fréret , et je lui garde une fidélité inviolable. Je sais qui a fait le *Christianisme dévoilé*, le *Despotisme oriental*, *Enoc et Elie*, &c., et je ne l'ai jamais dit. Par quelle fureur veut-on m'attribuer l'*A*, *B*, *C* ? C'est un livre fait pour remettre le feu et le fer aux mains des assassins du chevalier de la Barre.

Je compte sur votre amitié , mon cher philosophe : qu'elle soit mon bouclier contre la calomnie , et la consolation de mes derniers jours.

Je vous embrasse très-tendrement.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 2 janvier 1769.

JE ne suis plus enrhumé , mon cher maître , mais je me sers d'un scribe pour ménager mes yeux qui sont très-foibles aux lumières. Je vous envoie mon discours , puisque vous lui faites l'honneur de vouloir le lire. Je vous l'ai fait attendre quelques jours , et beaucoup plus long-temps qu'il ne mérite , parce qu'il étoit à courir le monde , et que je n'ai pu le ravoïr

qu'aujourd'hui ; voulez-vous bien me le renvoyer sous l'enveloppe de Marin ? Il n'est que trop vrai qu'un certain gentilhomme a tenu au roi de Danemarck le ridicule propos qu'on vous a dit. Vous verrez dans mon discours un petit mot de correction fraternelle pour ce gentilhomme qui étoit présent, et qui, à ce que je crois, l'aura sentie ; car je ne gâte pas ces messieurs. Vous voyez, mon cher ami, ce qu'en arrive quand on les flatte ; ils trouvent mauvais qu'on se moque des plats auteurs qu'ils protègent ; on s'expose à de tels reproches quand on caresse ceux qui les font. La critique de Lingnet auroit pu être meilleure et de meilleur goût ; cependant, comme il a raison presque en tout, elle a beaucoup chagriné son maussade adversaire ; la liste des phrases tirées de la traduction est bien ridicule, et peut-être auroit suffi.

Vous devez des regrets au pauvre Damilaville ; il vous étoit bien attaché. Je savois qu'il étoit marié, mais non par lui, car il ne me disoit rien de ses affaires. J'ai vu sa femme une seule fois, et d'après cette vue, je doute fort qu'il ait été cocu ; mais ce qui me fâche le plus, c'est que cette vilaine mégère (car c'en étoit une), emporte tout le peu qu'il laisse, et qu'il ne restera pas même de quoi payer un bon domestique qu'il avoit.

Je n'ai point lu la collection des ouvrages de Leibnitz ; je crois que c'est un fatras où il y a bien peu de choses à apprendre.

Il est vrai que j'ai donné cet année deux gros volumes in-4°. de géométrie ; ce seront vraisemblablement les derniers.

Notre

Notre secrétaire, toujours convalescent et assez foible, vous fait mille complimens. Quant à l'*A, B, C*, personne n'ignore qu'il est en effet traduit de l'anglois par un avocat. *Vale et me ama.*

DE VOLTAIRE.

13 janvier 1769.

JE vous renvoie, mon cher philosophe, votre chien danois ; il est beau, bien fait, hardi, vigoureux, et vaut mieux que tous les petits chiens de manchon qui lèchent et qui jappent à Paris.

Votre discours est excellent ; vous êtes presque le seul qui n'alliez jamais ni en-deçà ni en-delà de votre pensée. Je vous avertis que j'en ai tiré copie.

Le *Mercur* devient bon ; il y a des extraits de livres fort bien faits. Pourquoi n'y pas insérer ce discours dont le public a besoin ? La Bletterie a juré à son protecteur et à sa protectrice qu'il ne m'avoit point eu en vue, et qu'il me permettoit de ne me pas faire enterrer. Il dit aussi qu'il n'a point songé à Marmontel, quand il a parlé de *Bélisaire*, ni au président Hénault, quand il dit que *la précision des dates est le sublime des historiens sans talens*. J'ai tourné le tout en plaisanterie.

A propos du président Hénault, le marquis de Bélestat m'a écrit enfin qu'il étoit très-fâché que j'eusse douté un moment que le

portrait de Sha-Abbas et du président fussent de lui, qu'ils fussent très-ressemblans, que tout le monde est de son avis, et qu'il n'en démordra pas. J'ai envoyé sa lettre à notre ami Marin. On a fait trois éditions de ce petit ouvrage en province, car la province pense depuis quelques années. Il s'est fait un prodigieux changement, par exemple, dans le parlement de Toulouse; la moitié est devenue philosophe, et les vieilles têtes rongées de la teigne de la barbarie mourront bientôt.

Oui, sans doute, j'ai regretté Damilaville; il avoit l'enthousiasme de Saint-Paul, et n'en avoit ni l'extravagance, ni la fourberie; c'étoit un homme nécessaire.

Oui, oui, l'*A, B, C* est d'un membre du parlement d'Angleterre, nommé Huet, parent de l'évêque d'Avranches, et connu par de pareils ouvrages. Le traducteur est un avocat nommé la Bastide; ils sont trois de ce nom-là: il est difficile qu'ils soient égorgés tous les trois par les assassins du chevalier de la Barre.

Vous n'avez point les bons livres à Paris, *le Militaire philosophe, les Doutes, l'Imposture sacerdotale, le Polissonisme dévoilé*. Il paroît tous les huit jours un livre dans ce goût en Hollande. *La Riforma d'Italia*, qui n'est pourtant qu'une déclamation, a fait un prodigieux effet en Italie. Nous aurons bientôt de nouveaux cieus et une nouvelle terre, j'entends pour les honnêtes gens; car, pour la canaille, le plus sot ciel et la plus sotte terre est ce qu'il lui faut.

Je prends le ciel et la terre à témoin que je vous aime de tout mon cœur.

Pardieu, vous êtes bien injuste de me reprocher des ménagemens pour gens puissans, que je n'ai connus jadis que pour gens aimables, à qui j'ai les dernières obligations, et qui même m'ont défendu contre les monstres. En quoi puis-je me plaindre d'eux? est-ce parce qu'ils m'écrivent pour me jurer que la Bletterie jure qu'il n'a pas pensé à moi? faudroit-il que je me brûlasse toujours les pattes pour tirer les marrons du feu? ce sont les assassins que je ne ménage pas. Voyez comme ils sont fêtés, tome I et tome IV *du Siècle*.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 19 janvier 1769.

Vous aimez la raison et la liberté, mon cher et illustre confrère, et on ne peut guère aimer l'une sans l'autre. Eh bien, voilà un digne philosophe républicain que je vous présente, et qui parlera avec vous philosophie et liberté; c'est M. Jennings, chambellan du roi de Suède, homme du plus grand mérite et de la plus grande réputation dans sa patrie. Il est digne de vous connoître, et par lui-même et par le cas qu'il fait de vos ouvrages, qui ont tant contribué à répandre ces deux sentimens parmi ceux qui sont dignes de les éprouver. Il a d'ailleurs des complimens à vous faire de la part de la reine de Suède et du prince royal, qui protègent dans le nord

la philosophie si mal accueillie par les princes du midi. M. Jennings vous dira combien la raison fait de progrès en Suède, sous ces heureux auspices. Les prêtres n'ont garde d'y faire comme le roi, et d'offrir aux peuples leur démission; ils craindraient d'être pris au mot. Adieu, mon cher et illustre confrère; continuez à combattre, comme vous faites, *pro aris et focis*. Pour moi, qui ai les mains liées par le despotisme ministériel et sacerdotal, je ne puis que faire comme Moïse, les lever au ciel pendant que vous combattez. Je vous embrasse de tout mon cœur.

DE VOLTAIRE.

15 mars 1769.

J'AI vu votre Suédois, mon cher ami; et quoique je ne reçoive plus personne, je l'ai accueilli comme un homme annoncé par vous méritoit de l'être; c'est un de vos bons disciples. Que le bon Dieu nous en donne beaucoup de cette espèce! La vigne du Seigneur est cultivée par tout, mais nous n'avons encore à Paris que du vin de Surène.

Vous devez vous consoler actuellement avec M. Turgot que je crois à Paris; c'est un homme d'un rare mérite. Quelle différence de lui à certains conseillers de grand'chambre! Il semble qu'il y ait des gens faits pour perpétuer la barbarie, et pour combattre le sens commun. Le parlement confisqua sous Louis XI les premiers livres imprimés qu'on apporta d'Allemagne, en prenant les impri-

meurs pour des sorciers; il a gravement condamné l'*Encyclopédie* et l'inoculation. Un jeune homme, qui seroit devenu un excellent officier, a été martyrisé pour n'avoir pas ôté son chapeau, en temps de pluie, devant une procession de capucins. On doit m'envoyer son portrait, je le mettrai au chevet de mon lit, à côté de celui des Calas. Comment les peuples se laissent-ils gouverner par de tels hommes? du moins je suis loin de la ville qui a vu la Saint-Barthelemi, et qui court au *Singe de Nicolet*, et au *Siège de Calais*.

Je suis devenu bien vieux et bien infirme; mais sachez que mes derniers jours seroient persécutés sans la personne à qui je ne puis reprocher autre chose, sinon de m'avoir assuré que la Bletterie n'avoit pas pensé à moi. J'envoie mon testament à Marin pour vous le donner; il est dédié à Boileau. Je n'ai pas besoin d'un codicille pour vous dire que je vous aime autant que je vous estime et que je vous révère.

Du même.

24 mai 1769.

IL y a long-temps que le vieux solitaire n'a écrit à son grand et très-cher philosophe. On lui a mandé que vous vous chargiez d'embellir une nouvelle édition de l'*Encyclopédie*: voilà un travail de trois ou quatre ans. *Carpent ea poma nepotes.*

Il est bon, mon aimable sage, que vous

sachiez qu'un M. de la Bastide, l'un des enfans perdus de la philosophie, a fait à Genève le petit livre ci-joint, dans lequel il y a une lettre à vous adressée, lettre qui n'est pas peut-être un chef-d'œuvre d'éloquence, mais qui est un monument de liberté. On débite hardiment ce livre dans Genève, et les prêtres de Baal n'osent parler. Il n'en est pas ainsi des prêtres savoyards. Le petit-fils de mon maçon, devenu évêque d'Annecy, n'a pas, comme vous savez, le mortier liant : il joint aux fureurs du fanatisme une mauvaise foi consommée, avec l'imbécillité d'un théologien né pour faire des cheminées ou pour les ramoner. Il a été porte-dieu à Paris, décrété de prise-de-corps, ensuite vicaire, puis évêque. Ce saint évêque a mis dans sa tête de faire de moi un martyr. Vous savez qu'il écrivit contre moi au roi, l'année passée ; mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il écrivit aussi à Pantalon-Rezzonico, et qu'il employa en même-temps la plume d'un ex-jésuite nommé Nonotte. Il y eut un bref du pape dans lequel je suis très-clairement désigné, de sorte que je fus à-la-fois exposé à une lettre de cachet et à une excommunication majeure ; mais que peut la calomnie contre l'innocence ? la faire brûler quelquefois, me direz-vous ; oui, il y en a des exemples dans notre sainte religion ; mais n'ayant pas la vocation du martyr, j'ai pris le parti de m'en tenir au rôle de confesseur, après avoir été fort singulièrement confessé.

Or, voyez, je vous prie, ce que c'est que les fraudes pieuses. Je reçois dans mon lit le

saint viatique que m'apporte mon curé devant tous les coqs de ma paroisse ; je déclare, ayant Dieu dans ma bouche, que l'évêque d'Annecy est un calomniateur, et j'en passe acte par-devant notaire : voilà mon maçon d'Annecy furieux, désespéré comme un damné, menaçant mon bon curé, mon pieux confesseur et mon notaire. Que font-ils ? ils s'assemblent secrètement au bout de quinze jours, et ils dressent un acte dans lequel ils assurent par serment qu'ils m'ont entendu faire une profession de foi, non pas celle du *vicaire savoyard*, mais celle de tous les curés de Savoie, elle est en effet du style d'un ramoneur. Ils envoient cet acte au maçon sans m'en rien dire, et viennent ensuite me conjurer de ne les point désavouer. Ils conviennent qu'ils ont fait un faux serment pour tirer leur épingle du jeu. Je leur remontre qu'ils se damnent, je leur donne pour boire, et ils sont contents.

Cependant ce polisson de Biord, à qui je n'ai pas donné pour boire, jure toujours comme un diable qu'il me fera brûler dans ce monde-ci et dans l'autre. Je mets tout cela aux pieds de mon crucifix ; et, pour n'être point brûlé, je fais provision d'eau bénite. Il prétend m'accuser juridiquement d'avoir écrit deux livres brûlables, l'un qui est publiquement reconnu en Angleterre pour être de milord Bolingbroke, l'autre la *Théologie portative* que vous connoissez, ouvrage, à mon gré, très-plaisant, auquel je n'ai assurément nulle part, ouvrage que je serois

très-fâché d'avoir fait, et que je voudrois bien avoir été capable de faire.

Quoique cet énergumène soit Savoyard et moi François, cependant il peut me nuire beaucoup, et je ne puis que le rendre odieux et ridicule: ce n'est pas jouer à jeu égal. Toutefois j'espère que je ne perdrai pas la partie; car heureusement nous sommes au dix-huitième siècle, et le maroufle croit être au quatorzième. Vous avez encore à Paris des gens de ce temps-là; c'est sur quoi nous gémissons. Il est dur d'être borné aux gémissemens; mais il faut au moins qu'ils se fassent entendre, et que le bœuf-tigre frémissse. On ne peut élever trop haut sa voix en faveur de l'innocence opprimée.

On dit que nous aurons bientôt des choses très-curieuses qui pourront faire beaucoup de bien, et auxquelles il faudra que tous les gens de lettres s'intéressent; j'entends les gens de lettres qui méritent ce nom. Vous qui êtes à leur tête, mon cher ami, priez Dieu que le diable soit écrasé, et mettez, autant que la prudence le permet, votre puissante main à ce très-saint œuvre. Je vous embrasse bien tendrement, et je ne me console point de finir ma vie sans vous revoir.

Du même.

4 juin 1769.

MON très-cher philosophe, je crois connoître beaucoup M. de Schomberg, quoique

je ne l'aye jamais vu; je sais que c'est un homme de tous les pays, qui aime la vérité et qui la dit hardiment. S'il passe dans mes déserts, il faut qu'il regarde ma maison comme la sienne, il en sera le maître; j'aurai l'honneur de le voir dans les momens de liberté que mes souffrances continuelles pourront me donner. C'est ainsi qu'en usaient avec moi les philosophes espagnols duc de Villa-Hermosa et comte de Mora. Un être véritablement pensant me console de ma vieillesse, de mes maladies, des fripons et des sots. Vous n'avez pu recevoir encore, par M. de Rochefort, un paquet que je lui donnai pour vous, il y a environ trois semaines; il contient un petit livre d'un jeune homme nommé la Bastide, et dans ce livre étrange il y a une plus étrange lettre que vous adresse un citoyen de Genève. L'auteur vous y prie de vouloir bien établir le déisme sur les ruines de la superstition. Il s' imagine qu'un citoyen de Paris, quand il est supérieur par son esprit à sa nation, peut changer sa nation. Il ne sait pas qu'un capucin prêchant à Saint-Roch a plus de crédit sur le peuple que tous ces gens de bon sens n'en auront jamais. Il ne sait pas que les philosophes ne sont faits que pour être persécutés par les cuistres et par les sous-tyrans.

Le marquis d'Argence de Dirac, et non pas le prétendu marquis d'Argence Boyer, n'a pas trop bien fait d'imprimer la lettre à M. le comte de Périgord; mais il faut que vous sachiez que Patouillet est l'archevêque d'Auch. Son archevêché vaut cinquante mille écus de

rente, et par conséquent lui donne un très-grand crédit dans la province, tout imbécille qu'il est. Il avoit donné un mandement scandaleux quand son voisin le marquis d'Argence écrivit cette lettre. Ce fut Patouillet qui aida à faire contre moi ce mandement qui fut brûlé par le parlement de Bordeaux et par celui de Toulouse, ainsi qu'une lettre du grand Pompignan, évêque du Puy. Vous ne savez pas, vous autres Parisiens, combien de mitres, de robes, de bonnets carrés, se sont ligüés dans les provinces contre le sens commun. Ce Nonotte, dont le nom seul est un ridicule, est un prédicateur fanatique et capable de tout. Il écrivit lettre sur lettre au pape Rezzonico contre moi, et en obtint un bref que j'ai entre les mains. L'évêque d'Annecy, soi-disant prince de Genève, a voulu non-seulement me damner dans l'autre monde, mais me perdre dans celui-ci. Il m'a calomnié auprès du roi; il a conjuré sa majesté très-chrétienne de me chasser de la terre que je défriche; il a employé contre moi sa truelle, sa croix, sa crosse, sa plume et tout l'excès de son absurde méchanceté. C'est le calomniateur le plus bête qui soit dans l'église de Dieu. Je n'ai pu le chasser d'Annecy comme les Genevois ont chassé ses prédécesseurs de Genève, parce que je n'ai pas douze mille hommes à mon service. Je n'ai pu combattre l'excès de son insolence et de sa bêtise qu'avec les armes défensives dont je me suis servi. Je n'ai fait que ce qui m'a été conseillé par deux avocats et par un magistrat très-accrédité du parlement de Dijon,

dans le ressort duquel je suis. En un mot, on ne me traitera pas comme le chevalier de la Barre. J'ai agi en citoyen, en sujet du roi, qui doit être de la religion de son prince, et je braverai les scélérats persécuteurs jusqu'à mon dernier moment.

Je vous ai demandé, mon cher ami, mon cher philosophe, si vous travaillez en effet à la nouvelle *Encyclopédie*. Les éditeurs de Paris ont paru craindre un rival dans un apostat italien nommé Félice. C'est un polisson plus imposteur encore qu'apostat, qui demeure dans un cloaque du pays de Vaud. Ce fripon, qui a été prêtre autrefois, et qui en étoit digne, qui ne sait ni le françois ni l'italien, prétend qu'il a quatre mille souscriptions, et il n'en a pas une seule; il veut tromper Panckoucke. J'ai peur que la librairie ne soit devenue un brigandage; pour la philosophie, elle n'est qu'une esclave. Vous êtes né avec le génie le plus mâle et le plus ferme; mais vous n'êtes libre qu'avec vos amis, quand les portes sont fermées.

Je vous renvoie à la lettre que M. de Rochefort doit vous rendre, pour que vous soyez instruit des petites friponneries ecclésiastiques qui sont en usage depuis plus de dix-sept cents ans.

Adieu, mon cher philosophe; je secoue la fange dont je suis entouré, et me lave dans les eaux d'Hippocrène, pour vous embrasser avec des mains pures.

Du même.

9 juillet 1769.

MON cher philosophe, je vous envoie la copie d'une lettre que je suis obligé d'écrire à l'auteur du *Mercur*. Je vois que cette *Histoire du parlement* qu'on m'impute, est la suite de ce petit écrit qui parut, il y a dix-huit mois, sous le nom du marquis de Bélestat, et qui fit tant de peine au président Hénault. C'est le même style ; mais je ne dois accuser personne, je dois me borner à me justifier. Il me paroît absurde de m'attribuer un ouvrage dans lequel il y a deux ou trois morceaux qui ne peuvent être tirés que d'un greffe poudreux, où je n'ai assurément pas mis le pied ; mais la calomnie n'y regarde pas de si près.

Je vous demande en grâce d'employer toute votre éloquence et tous vos amis, pour détruire un bruit encore plus dangereux que ridicule. Ma pauvre santé n'avoit pas besoin de cette secousse. Je me recommande à votre amitié.

J'attends M. de Schomberg. Il voyage comme Ulysse qui va voir des ombres. Mon ombre vous embrasse de tout son cœur.

Du même.

23 juillet 1769.

LA Providence fait toujours du bien à ses serviteurs, mon cher philosophe. J'ai beaucoup souffert pour la bonne cause ; j'ai été

confesseur, confessé et presque martyr ; mais le Dieu de miséricorde m'a envoyé un ange consolateur. Quoique cet envoyé soit du métier des exterminateurs, c'est un des plus aimables hommes du monde : vous me l'aviez bien dit, il y en a peu dans la milice céleste qui lui soit comparables.

Je voudrois qu'il m'eût pris par le peu de cheveux qui me restent, comme Habacuc, et qu'il m'eût transporté vers vous. Comme j'irai bientôt dans l'autre séjour de la gloire, je serois très-fâché d'en aller prendre possession sans vous avoir embrassé ; mais je vous promets mes prières et mes bénédictions.

Il faut que je vous dise un mot de cette *Histoire du parlement* qu'on m'attribue : voici ce que j'en sais très-certainement. Des recherches sur l'*Histoire de France* ayant été volées, à bonne intention, on les a fait imprimer avec des erreurs et des sottises. C'est une chose très-désagréable, et sur laquelle il n'y a d'autre parti à prendre que celui de souffrir et se taire.

L'ombre du chevalier de la Barre apparut ces jours passés à un homme de votre connoissance ; il lui dit :

Heu, fuge crudeles terras, fuge littus iniquum.

Notre ami lui répondit :

. Sed contra audentior ibo.

Il faudroit avoir établi une ville de philosophes, comme Ticho-Brahé fonda Uranibourg. Par quelle fatalité est-il plus aisé

de rassembler des laboureurs et des vigneron
que des gens qui pensent ! quoiqu'il en soit,
je m'unis de loin à vous dans votre charité
philosophique, dans le saint amour de la
vérité, et dans l'horreur des cagots.

O mes philosophes ! il faudroit marcher
serrés comme la phalange macédonnienne ;
elle ne fut vaincue que parce qu'elle com-
battit dispersée. Ma consolation est que vous
m'aimiez un peu ; moi je vous aime beaucoup
et de toutes mes forces.

DE D'ALEMBERT.

13 auguste 1769.

MON cher et illustre confrère, quelque
scrupule que je me fasse de troubler votre
solitude, je ne puis me dispenser de recom-
mander à vos bontés M. Mathy qui vous re-
mettra cette lettre ; c'est le fils d'un homme
de mérite, que vous connoissez sûrement au
moins de réputation, et qui a long-temps
travaillé à un très-bon ouvrage périodique,
intitulé : *Journal britannique*. Le fils est digne
de son père, et digne d'être connu et bien
reçu de vous. Il a l'esprit très-cultivé, et ce
qui vaut encore mieux, très-droit et très-
juste, et surtout une franchise et une philo-
sophie qui vous plairont. Je ne lui compte
pas pour un mérite le désir qu'il a de vous
connoître, car c'est un mérite trop banal.
M. de Schomberg est revenu de chez vous,
pénétré de la réception que vous lui avez
faite, et enchanté de votre personne. Je ne

doute pas que M. Mathy n'en revienne avec
les mêmes sentimens.

On ne parle plus, ce me semble, de l'*His-
toire du parlement*, et il me semble que la
fureur de vous l'attribuer est calmée ; ainsi
je crois que vous devez être tranquille à cet
égard. On se plaint de plusieurs inexactitudes
qui vraisemblablement sont des fautes d'im-
pression. Par exemple, à la page 182, on dit
que Coligni avoit été assassiné avant la Saint-
Barthelemi, par Montrevel ; c'est Maurevert,
comme le disent le président Hénault et beau-
coup d'autres. Je ne vous parle point des
autres critiques qui, au fond, ne vous in-
téressent guère, et sont d'ailleurs très-peu
de chose.

Adieu, mon cher et ancien ami ; je voudrois
bien avoir une santé qui me permît d'aller
vous embrasser ; je vis pourtant toujours
dans cette espérance.

En attendant, je vous embrasse de tout
mon cœur, en esprit et en Lucrèce. *Vale et
me ama.*

DE VOLTAIRE.

15 auguste 1769.

DE cent brochures qu'on m'a envoyées,
mon très-cher philosophe, voici la seule qui
m'a paru mériter vos regards. Personne n'ima-
ginoit que Saul-Paul et Nicolas Mallebranche
approchassent du spinosisme ; c'est à vous
d'en juger. Il faut que Benoît Spinoza ait
été un esprit bien conciliant ; car je vois que

tout le monde retombe malgré soi dans les idées de ce mauvais juif. Dites-moi, je vous en prie, votre avis sur cette petite brochure.

J'ai aussi à vous consulter sur un point de jurisprudence. Un gros cultivateur, nommé Martin, d'un village du Barrois, ressortissant au parlement de Paris, est accusé d'avoir assassiné un de ses voisins. Le juge confronte les souliers de Martin, avec les traces des pas auprès de la maison du mort. On trouve en effet que les vestiges des pas conviennent à-peu-près aux souliers; sur cette admirable preuve, Martin est condamné à la roue; il est roué, et le lendemain le véritable meurtrier est découvert. Je raconterai cette aventure au chevalier de la Barre, dès que j'aurai l'honneur de le voir, ce qui arrivera dans peu.

A propos, le cuistre d'Annecy vouloit m'intenter un procès criminel: il y a encore de belles ames dans le monde.

Dites beaucoup de bien *des Guèbres*, je vous en prie; criez bien fort: il faut qu'on les joue, cela est important pour la bonne cause. Je vous embrasse tendrement. Adieu; mes respects au diable, car c'est lui qui gouverne le monde.

Du même.

4 septembre 1769.

MARTIN étoit un cultivateur établi à Bleurville, village du Barrois, bailliage de la Marche, chargé d'une nombreuse famille. On assassina, il y a deux ans et huit mois, un homme

homme sur le grand chemin auprès du village de Bleurville. Un praticien ayant remarqué sur le même chemin, entre la maison de Martin et le lieu où s'étoit commis le meurtre, une empreinte de souliers, on saisit Martin sur cet indice; on lui confronta ses souliers qui cadroient assez avec les traces, et on lui donna la question. Après ce préliminaire, il parut un témoin qui avoit vu le meurtrier s'enfuir; le témoin dépose: on lui amène Martin, il dit qu'il ne reconnoît pas Martin pour le meurtrier; Martin s'écrie: *Dieu soit béni! en voilà un qui ne m'a pas reconnu.*

Le juge, fort mauvais logicien, interprète ainsi ces paroles: *Dieu soit béni! j'ai commis l'assassinat, et je n'ai pas été reconnu par le témoin.*

Le juge, assisté de quelques gradués du village, condamne Martin à la roue, sur une amphibologie. Le procès est envoyé à la tournelle de Paris; le jugement est confirmé; Martin est exécuté dans son village. Quand on l'étendit sur la croix de Saint-André, il demanda permission au bailli et au bourreau de lever les bras au ciel, pour l'attester de son innocence, ne pouvant se faire entendre de la multitude. On lui fit cette grâce, après quoi on lui brisa les bras, les cuisses et les jambes, et on le laissa expirer sur la roue.

Le 26 de juillet de cette année, un scélérat ayant été exécuté dans le voisinage, déclara juridiquement, avant de mourir, que c'étoit lui qui avoit commis l'assassinat pour lequel Martin avoit été roué. Cependant le petit bien de ce père de famille innocent est confisqué

et détruit ; la famille est dispersée depuis trois ans, et ne sait peut-être pas que l'on a reconnu enfin l'innocence de son père.

Voilà ce qu'on mande de Neufchâteau en Lorraine ; deux lettres consécutives confirment cet événement.

Que voulez-vous que je fasse, mon cher philosophe ? *Villars ne peut pas être partout.* Je ne peux que lever les yeux au ciel comme Martin, et prendre Dieu à témoin de toutes les horreurs qui se passent dans son œuvre de la création. Je suis embarrassé avec la famille Sirven. Les filles sont encore dans mon voisinage. J'ai envoyé le père à Toulouse ; son innocence est démontrée comme une proposition d'Euclide. La crasse ignorance d'un médecin de village, et l'ignorance encore plus crasse d'un juge subalterne, jointe à la crasse du fanatisme, ont fait condamner la famille entière, errante depuis six ans, ruinée et vivant d'aumônes.

Enfin j'espère que le parlement de Toulouse se fera un honneur et un devoir de montrer à l'Europe qu'il n'est pas toujours séduit par les apparences, et qu'il est digne du ministère dont il est chargé. Cette affaire me donne plus de soins et d'inquiétudes que n'en peut supporter un vieux malade ; mais je ne lâcherai prise que quand je serai mort, car je suis têtue.

Heureusement on a fait, depuis environ dix ans, dans ce parlement, des recrues de jeunes gens qui ont beaucoup d'esprit, qui ont bien lu et qui pensent comme vous.

Je ne suis pas étonné que votre projet sur

les progrès de la raison ait échoué. Croyez-vous que les rivaux du maréchal de Saxe eussent trouvé bon qu'il eût fait soutenir une thèse en leur présence sur les progrès de son art militaire ?

J'ai vu le fils du docteur Mathy ; *dignus, dignus est intrare in nostro philosophico corpore.* Je viens de retrouver dans mes papiers, une lettre de la main de Locke, écrite la veille de sa mort à miladi Péterboroug ; elle est d'un philosophe aimable.

Les affaires des Turcs vont mal. Je voudrois bien que ces marauds-là fussent chassés du pays de Périclès et de Platon : il est vrai qu'ils ne sont pas persécuteurs, mais ils sont abrutis.

Tandis que je suis en train de faire des souhaits, je demande la permission au R. P. Hayer de faire des vœux pour qu'il n'y ait plus de récollets au capitole. Les Scipion et les Cicéron y figureroient un peu mieux à mon avis. Tantôt je pleure, tantôt je ris sur le genre humain. Pour vous, mon cher ami, vous riez toujours, par conséquent vous êtes plus sage que moi.

A propos, savez-vous que l'aventure du chevalier de la Barre a été jugée abominable par les cent-quarante députés de la Russie pour la confection des lois ? je crois qu'on en parlera dans le code comme d'un monument de la plus horrible barbarie, et qu'elle sera long-temps citée dans toute l'Europe, à la honte éternelle de notre nation.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 15 octobre 1769.

J'AI reçu, mon cher et illustre confrère, en arrivant de la campagne, les tristes éclaircissemens que vous m'avez envoyés sur l'aventure abominable du pauvre Martin. J'en ai déjà parlé à quelques-uns de *messieurs* qui sont actuellement de la chambre des vacations; ils prétendent qu'ils ne savent ce que c'est, car ils n'enragent point pour mentir. Ils viennent de condamner un assassin de Montrouge à être roué dans *la place la plus convenable* du village. Cela rappelle le bourreau d'armée qui étoit de Beauvais, et qui faisoit des excuses à un maraudeur pendu, son compatriote, de ce qu'il n'auroit pas *autant de commodités*, étant pendu à un arbre, qu'à une potence. Cette place *la plus convenable* pour rouer un homme doit être mise à côté *des coups de bâton* donnés à un crucifix, dont il étoit parlé dans le bel arrêt du malheureux chevalier de la Barre. Je suis content que tout cela soit traité comme il le mérite dans le code de lois de la Russie, et que les Tartares apprennent aux Velches à être humains.

Je ne sais pas si le parlement de Toulouse rendra justice au pauvre Sirven; je le souhaite pour son honneur, j'entends pour celui du parlement. A propos de Sirven, Damilaville avoit un pauvre domestique qui l'a logé pendant long-temps, et à qui son maître avoit

promis de lui procurer pour cette bonne œuvre quelque gratification dont il a besoin, étant chargé de famille. Madame Denis m'a promis de vous en parler. Elle vous dira d'ailleurs que nous continuons, comme de raison, à la cour et à la ville, à dire et faire beaucoup de sottises; mais elle ne vous dira sûrement pas assez combien je vous aime et vous regrette, et combien j'aurois de désir de vous embrasser encore une fois. En attendant, je vous embrasse en esprit et en ame, de toutes mes forces et de tout mon cœur.

Faisons notre devoir, et laissons faire aux Dieux.

DE VOLTAIRE.

28 octobre 1769.

MADAME Denis, mon très-cher et très-grand philosophe, m'apporte votre lettre du 15. J'aurois encore mieux aimé causer avec vous à Paris; mais le triste état où je suis ne m'a pas permis de voyager, et je crois, entre nous, que ni *messieurs* ni les révérends pères n'auront plus désormais de querelle avec moi.

Soyez très-sûr que l'histoire de Martin est dans la plus exacte vérité. Martin fut condamné, il y a environ trois ans, à Paris, comme je vous l'ai mandé. Les annales du pays ne m'ont point encore annoncé la date de sa mort, mais je vous ai mandé celle de la déclaration que fit le coupable de l'innocence de Martin. On a rassemblé la pauvre

famille dispersée. On fait un mémoire actuellement en sa faveur. Je suis bien sûr que vous ne me citerez pas, mais il est bien étrange qu'on craigne d'être cité quand il s'agit de secourir une malheureuse famille qui demande justice de la mort abominable de son père.

Vous savez peut-être que Panckoucke m'a proposé de travailler à la partie littéraire du supplément de l'*Encyclopédie*. Je m'en chargerai avec grand plaisir, si la nature m'en donne le temps et la force; j'ai même des matériaux assez curieux. Il se vante que vous travaillez à tout ce qui regarde les mathématiques et la physique. Comment ferez-vous quand il faudra combattre les molécules organiques, les générations sans germe, et les anguilles de blé ergoté? laissera-t-on subsister, dans l'*Encyclopédie*, les exclamations, *ô mon cher Rousseau!* déshonorera-t-on un livre utile par de pareilles pauvretés? laissera-t-on subsister cent articles qui ne sont que des déclamations insipides? et n'êtes-vous pas honteux de voir tant de fange à côté de votre or pur?

Je vous demanderois aussi de retrancher un petit mot à la fin d'un article concernant Maupertuis. Il n'est pas bien sûr qu'il eût raison, mais il est très-sûr qu'il a été fou et persécuteur. Madame Denis m'a bien étonné en m'apprenant le déplorable état où se sont trouvées les affaires de Damilaville à sa mort. Je plains beaucoup son pauvre domestique. Permettez que je vous adresse ce petit billet qui me coûte beaucoup plus de peine à écrire

qu'il ne coûte d'argent; car à peine puis-je à présent me servir de ma main.

Si je puis travailler à la partie littéraire, il faudra toujours que je dicte.

Vous m'avez fait un vrai plaisir en réduisant dans plus d'un article l'infini à sa juste valeur.

Voici une chose plus intéressante. Grimm assure que l'empereur est des nôtres; cela est heureux, car la duchesse de Parme, sa sœur, est contre nous. *Saepe premente Deo, fert Deus alter opem.*

Fers mihi opem quand vous m'écrivez. Ce n'est pas seulement parce que je vous regarde comme le premier écrivain du siècle, mais parce que je vous aime de tout mon cœur.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 9 novembre 1769.

QUE béni soit l'homme de Dieu, mon très-cher et très-illustre maître, qui travaille à un mémoire pour la famille de ce malheureux! j'espère que ce mémoire ne sera pas déshonoré par la mauvaise rhétorique du palais, comme l'ont été ceux de Calas. J'attends qu'un de mes amis et de mes confrères à l'Académie des sciences, M. Dionis du Séjour, homme vertueux et éclairé, conseiller de la cour, soit de retour de la campagne, pour tirer au clair cette histoire abominable qui doit achever de couvrir de honte ces juges du dixième siècle, si elle est ayérée.

J'ai promis à Panckoucke de lui donner

quelques additions pour les articles de mathématiques, et pour quelques-uns de physique. Les molécules organiques et les anguilles de Nédham ont rapport à l'article *Génération*, qui n'est pas de ma partie. Du reste, je ne crois pas plus à ces sornettes que vous. Quant aux déclamations et autres sottises qui déshonorent l'*Encyclopédie*, on fera bien de les supprimer, mais je ne m'en mêlerai pas, ayant déclaré que je ne voulois pas être éditeur. Je me fais d'avance un grand plaisir de lire vos articles de belles-lettres.

Je ne sais plus ce que j'ai dit de Maupertuis; ce que je sais, c'est qu'il faut que je ne l'aye pas trop flatté, car il étoit mécontent, et nous étions très-froids ensemble quand il est mort.

Je donnerai au domestique de Damilaville, qui doit être à la campagne, le billet que vous m'envoyez pour lui; c'est un œuvre de charité et de justice. Son pauvre maître est mort banqueroutier.

Je ne sais si l'empereur est des nôtres, mais je m'accoutumerai difficilement à ne pas voir la maison d'Autriche avec un vernis de superstition :

Timeo Danaos et dona ferentes.

Adieu, mon cher et illustre confrère; je vous embrasse de tout mon cœur.

Du même.

Paris, 11 décembre 1769.

JE vous dois, mon cher et illustre maître, des remerciemens pour la tragédie des *Guèbres*, que j'ai reçue il y a quelque-temps de votre part. Je souhaiterois fort que cette pièce pût être représentée; elle achèveroit peut-être, sur les esprits des Velches, l'ouvrage que la tragédie de *Mahomet* avoit déjà commencé, celui d'inspirer l'horreur de l'intolérance et du fanatisme; mais trop de gens, mon cher philosophe, sont intéressés à empêcher le progrès de la raison. Toutes les fois qu'on veut aujourd'hui rendre ridicules ou odieux des prêtres de quelque secte que ce soit, les nôtres regardent au-dedans d'eux-mêmes, et se disent, en grinçant les dents : *Mutato nomine, de me fabula narratur.*

Quant à la préface de cete tragédie, je suis depuis long-temps entièrement de votre avis sur *Athalie*. J'ai toujours regardé cette pièce comme un chef-d'œuvre de versification, et comme une très-belle tragédie de collège. Je n'y trouve ni action, ni intérêt; on ne s'y soucie de personne, ni d'*Athalie* qui est une méchante carogne, ni de Joad qui est un prêtre insolent, séditieux et fanatique, ni de Joas même que Racine a eu la mal-adresse de faire entrevoir, en deux endroits, comme un méchant garnement futur. Je suis persuadé que les idées de religion dont nous sommes imbus dès l'enfance, contribuent, sans que nous nous en apercevions, au peu d'intérêt

qui soutient cette pièce ; et que si on changeoit les noms , et que Joad fût un prêtre de Jupiter ou d'Isis , et Athalie une reine de Perse ou d'Egypte , cette pièce seroit bien froide au théâtre. D'ailleurs , à quoi sert toute cette prophétie de Joad , qu'à faire languir l'action qui n'est pas déjà trop animée ? je crois en général , et je vais peut-être dire un blasphème , que c'est plutôt l'art de la versification , que celui du théâtre , qu'il faut apprendre chez Racine. J'en connois à qui je donnerois un plus grand éloge , mais ils n'ont pas l'honneur d'être morts.

On dit que vous êtes malade , mon cher ami , et on ajoute que vous avez du chagrin pour une cause qui me paroît bien juste. Je ne saurois croire que cette cause soit réelle ; si par malheur elle l'étoit , elle me rappelleroit la belle tirade de la péroraison *pro Milone* , qui commence par ces mots : *Hiccinne vir patriæ natus* , &c.

Le contrôleur-général est , dit-on , bien embarrassé pour trouver de l'argent ; Dieu le père n'en trouveroit pas. Hippocrate , Esculape et toute l'école de médecine , ne rétablissent pas un malade qui se donneroit tous les jours , à dîner et à souper , une indigestion. Ce sera le cas de la France , tant qu'on n'y connoîtra pas l'économie. Adieu mon cher maître ; je vous embrasse de tout mon cœur. Mes respects à madame Denis.

DE VOLTAIRE.

12 janvier 1770.

PREMIÈREMENT , mon cher philosophe , il faut que je vous dise que j'ai vu , il y a quelque-temps , une annonce intitulée : *Supplément à l'Encyclopédie* , &c. Ce plan ou programme appelé *prospectus* , comme si nous manquions de mots françois , commence ainsi :

« Des libraires associés avoient projeté de » refondre entièrement l'immense *Diction-* » *naire de l'Encyclopédie* , et d'en faire un » ouvrage nouveau ; mais on leur a repré- » senté , &c.

Il manquoit à cet édit la formule , *car tel est notre plaisir*. Vous avez enrichi les libraires , et vous voyez qu'ils n'en sont pas plus modestes.

Il y a quelqu'un qui fait , dit-on , un petit supplément pour se réjouir ; mais il ne fera aucune représentation à ces messieurs.

J'ai lu un petit avis aux gens de lettres , par M. de Falbaire , auteur de l'*Honnête criminel* ; il ne traite pas ces despotes avec tout le respect possible.

Je ne sais où en est actuellement l'affaire de Luneau de Boisgermain ; j'imagine qu'elle s'en ira en fumée , comme toutes les affaires qui traînent.

Je sais à présent qui vous a récité des vers sur Michon ou Michault ; je sais qui vous a dit qu'ils étoient de moi. Il n'est point du tout honnête qu'Achille ait voulu combattre sous

les ordres de Patrocle. Heureusement il est assez sage pour n'avoir pas lâché son ouvrage dans le monde ; mais je ne dois pas être content du procédé. Je lui pardonne à condition qu'il assommara un bœuf-tigre quand il en rencontrera ; mais je ne lui pardonne qu'à cette condition.

Je m'aperçois que je passe ma vie à pardonner ; mais ce n'est pas à vous , qui êtes mon vrai philosophe et qui remplissez tous les devoirs de la société. Vos théorèmes sur cet article sont aussi bons que sur tout le reste.

Est-il vrai que l'abbé Alary soit encore plus vieux et plus mal que moi ? je l'en défie , car je n'en puis plus.

L'oncle et la nièce vous embrassent de tout leur cœur.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 25 janvier 1770.

MON cher confrère , mon cher maître , mon cher ami , je vous prie d'en croire mon tendre attachement pour vous ; soyez sûr qu'on ne vous a pas dit vrai sur la personne qu'on a accusée auprès de vous. Il est vrai qu'un de vos amis et des miens me dit , il y a environ trois ou quatre mois , avoir entendu quelques morceaux d'un poëme intitulé : *Michault et Michel* ; mais il ne m'en dit pas un seul vers , et n'ajouta absolument rien qui pût me faire connoître ou même me faire soupçonner l'auteur. Il est d'ailleurs trop de vos amis pour qu'il puisse jamais avoir à se reprocher la

moindre imprudence à votre égard , à plus forte raison , l'ombre même de la calomnie. Personne ne vous rend justice avec plus de connoissance , et j'ajoute avec plus de courage ; il vous en a donné des preuves publiques dans cette capitale des Velches , où ceux même qui courent en foule à vos pièces de théâtre n'osent encore vous donner la place que vous méritez , et on peut dire de lui : *Repertus erat qui efferreret quae omnes animo agitabant.*

A cette occasion je veux vous faire part de ce que je pensois il y a quelques jours , en lisant vos vers et en les comparant à ceux de Despréaux et de Racine. Je pensois donc qu'en lisant Despréaux on *conclut* et on *sent* que ces vers lui ont coûté ; qu'en lisant Racine , on le *conclut* sans le *sentir* ; et qu'en vous lisant , on ne le *conclut* ni le *sent* ; et je *concluois* , moi , que j'aimerois mieux être vous que les deux autres.

Je n'ai point lu le *plan* ou *prospectus* des *Supplémens à l'Encyclopédie*. L'impertinence des libraires ne m'étonne pas ; j'en dirai pourtant un mot à Panckoucke ; et je vous invite aussi à lui faire sur ce sujet une petite correction fraternelle ou magistrale.

Je crois que l'affaire de Luneau de Boisgermain s'en ira en fumée. On voudroit bien , je crois , donner gain de cause aux libraires , mais on craint un peu le cri des gens de lettres , et c'est quelque chose que ce cri retienne un peu les gens en place.

Avez-vous lu un ouvrage intitulé : *Dialogue sur le commerce des blés* ? il existe ici une grande fermentation. Cet ouvrage pourroit

être de meilleur goût à certains égards, mais il me paroît plein d'esprit et de philosophie. Je voudrois seulement que l'auteur fût moins favorable au despotisme; car, depuis les premiers commis jusqu'aux libraires, j'ai presque autant d'aversion que vous pour les despotes.

Nous avons bien des confrères qui menacent ruine, l'abbé Alary, le président Hénault, Paradis de Moncrif, qui sera bientôt Moncrif de paradis. Ne vous avisez pas d'être leur compagnon de voyage, vous n'êtes pas fait pour cette compagnie; attendez plutôt que nous partions ensemble: pour peu que vous soyez pressé, je ne vous ferai pas attendre: j'ai des étourdissemens et un affoiblissement de tête qui m'annoncent le détraquement de la machine. Je vais essayer de vivre en bête pendant trois ou quatre mois; car je ne connois de remède que le régime et le repos. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de toute mon ame. Quand je me verrai prêt à mourir, je vous manderai, si je puis, le jour que j'aurai retenu ma place au coche.

DE VOLTAIRE.

31 janvier 1770.

RÉTABLISSEZ votre santé, mon très-cher philosophe; j'en connois tout le prix, quoique je n'en aie jamais eu, *porro unum est necessarium*; et sans ce nécessaire, adieu tout le plaisir qui est plus nécessaire encore.

Je vous avois bien dit que l'aventure de Martin étoit véritable. Le procureur-général

travaille actuellement à réhabiliter sa mémoire; mais comment réhabilitera-t-on les Martins qui l'ont condamné? le pauvre homme a expiré sur la roue, et le tout par une méprise. Qu'on me dise à présent quel est l'homme qui est assuré de n'être pas roué!

Voici l'édit des libraires, tel que je l'ai reçu; c'est à vous à voir si vous l'enregistrez. Pour moi, je déclare d'abord que je ne souffrirai pas que mon nom soit placé avant le vôtre et celui de M. Diderot, dans un ouvrage qui est tout à vous deux. Je déclare ensuite que mon nom feroit plus de tort que de bien à l'ouvrage, et ne manqueroit pas de réveiller des ennemis qui croiroient trouver trop de liberté dans les articles les plus mesurés. Je déclare de plus qu'il faut rayer mon nom, pour l'intérêt même de l'entreprise.

Je déclare enfin que, si mes souffrances continuelles me permettent l'amusement du travail, je travaillerai sur un autre plan qui ne conviendra pas peut-être à la gravité d'un dictionnaire encyclopédique.

Il vaut mieux d'ailleurs que je sois le parnégyriste de cet ouvrage, que si j'en étois le collaborateur.

Enfin ma dernière déclaration est que, si les entrepreneurs veulent glisser dans l'ouvrage quelques uns des articles auxquels je m'amuse, ils en seront les maîtres absolus quand mes fantaisies auront paru. Alors ils pourront corriger, élaguer, retrancher, amplifier, supprimer tout ce que le public aura trouvé mauvais; je les en laisserai les maîtres.

Vous pourrez, mon très-cher philosophe,

faire part de ma résolution à qui vous jugerez à propos ; tout ce que vous ferez sera bien fait : mais surtout portez-vous bien. Madame Denis vous fait ses complimens ; nous vous embrassons tous deux de tout notre cœur.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 22 février 1770.

QUE vous êtes heureux, mon cher et illustre maître, de pouvoir, à votre âge de soixante et seize ans, vous occuper encore plusieurs heures par jour ! pour moi, je suis obligé depuis six semaines de renoncer à toute espèce de travail, grâce à une foiblesse de tête qui me permet à peine de vous écrire : elle me tourne presque autant qu'au nouveau contrôleur-général, dont vous aurez appris les belles opérations ; et aux pauvres libraires de l'*Encyclopédie*, dont vous aurez appris la déconfiture. Je voudrois bien aller partager votre solitude ; mais je ne puis, dans l'état où je suis, m'exposer à changer de place, quoique je ne me trouve pas trop bien à la mienne.

Vous n'êtes que trop bien informé de l'affaire de Martin ; il est très-vrai que le procureur-général travaille à réhabiliter sa mémoire : cela fera grand bien au pauvre roué et à sa malheureuse famille dispersée et sans pain. En vérité, notre jurisprudence criminelle est le chef-d'œuvre de l'atrocité et de la bêtise. A propos, on dit que les Sirven ont été déclarés innocens au parlement de Toulouse ;

louse ; on ajoute que la tragédie *des Guèbres* a été ou doit être représentée sur le théâtre de cette ville. C'est ici le cas des poltrons révoltés, et on pourroit dire :

Quid domini facient, audent cum talia fures ?

Connoissez-vous le nouvel ouvrage de Laharpe, dont le sujet est une autre atrocité arrivée, il y a deux ans, dans un couvent de Paris, grâce encore à l'humanité et à la sagesse de nos lois ecclésiastiques, bien dignes de figurer avec nos lois criminelles ? cet ouvrage me paroît bien supérieur à tout ce qu'il a fait jusqu'à présent, et pourroit bien lui ouvrir incessamment les portes de l'Académie. Que dites-vous de la traduction des *Géorgiques* de l'abbé de Lille ? je doute que celle de Simon le Franc soit meilleure. A propos de vers, je me console dans mon inaction en lisant les vôtres, et je persiste dans ce que je vous disois, il n'y a pas long-temps, que Despréaux me paroît forger très-habilement les siens, ou si vous voulez, les travailler fort bien au tour, Racine les jeter parfaitement en moule, et vous les créer.

Vous ne m'avez rien répondu sur ce que je vous ai mandé pour justifier un de vos plus zélés admirateurs, accusé très-injustement auprès de vous ? aurois-je eu le malheur de ne vous pas détromper ? vous pouvez cependant être bien sûr que je vous ai dit la pure vérité.

Vous faites donc l'*Encyclopédie* à vous tout seul ? vous avez bien raison de dire qu'on a employé trop de manœuvres à cet ouvrage,

et qu'on y a mis trop de déclamation. En vérité, on est bien bon d'en avoir tant de peur, et de ruiner par ce motif de pauvres libraires. C'est un habit d'arlequin où il y a quelques morceaux de bonne étoffe, et trop de haillons. Bonjour, mon cher et illustre maître; aimez-moi et portez-vous bien; mes respects à madame Denis. Le chevalier de la Tremblaye est en peine de savoir si vous avez reçu, il y a quelques mois, les remerciemens qu'il vous a faits au sujet, je crois, de vos œuvres que vous lui avez envoyées.

DE VOLTAIRE.

28 février 1770.

JE suis bien étonné et bien affligé, mon cher philosophe, de ne pas recevoir de vos nouvelles. Vous avez dû voir, par ma dernière lettre, que j'avois besoin des vôtres.

Panckoucke m'écrit son désastre. Il s'imagina qu'on fait une petite *Encyclopédie*; il se trompe, et je vous prie de le lui dire. On fait, par ordre alphabétique, un ouvrage qui n'a rien de commun avec le *Dictionnaire encyclopédique*, et dans lequel on rend à cet ouvrage immense la justice qui lui est due. On y parle de vous comme vous méritez qu'on en parle; ce sont des médailles qu'on frappe à votre honneur.

Voilà de quoi il est question. Vous devriez bien donner signe de vie à ceux qui ne vivent que pour vous témoigner leur zèle.

La ville de Genève n'est plus socinienne,

elle est iroquoise; on s'y égorge, on y assassine des femmes grosses, des vieillards de quatre-vingts ans; huit personnes ont été assassinées, quatre en sont mortes; tout est en combustion, tout est en armes, et ce n'est pourtant pas au nom du Seigneur.

Tout capucin que je suis, j'étends ma miséricorde jusque sur Genève; car vous savez peut-être que non-seulement j'ai reçu mes lettres patentes de frère Amatus de Lamballa, notre général résidant à Rome, mais que je suis père temporel des capucins de mon petit pays. Je vous donne ma malédiction si vous ne m'écrivez pas, et si vous ne me mandez pas ce que vous savez de l'assemblée du clergé.

Avez-vous lu la *Religieuse* de Laharpe?

† Frère V., capucin indigne.

Du même.

3 mars 1770.

JE commence à être dans le cas de notre pauvre Damilaville, mon cher philosophe, malgré mon cordon de Saint-François.

J'ai reçu votre lettre dans le temps même que je venois de me plaindre de vous; elle m'a bien consolé.

Vraiment, je serai très-satisfait, pourvu qu'on ne m'impute pas ce qui n'est pas de moi. Vous savez bien que, dans les circonstances où je suis, une telle accusation me seroit plus mortelle que la grosseur qui me vient à la gorge. Je m'en rapporte à votre

prudence, et je suis persuadé que celui qui vous a confié son ouvrage le tiendra secret. Il ne serviroit qu'à lui attirer la haine de deux cents personnes, toujours très-redoutables quand elles sont réunies : cela pourroit l'empêcher d'être de l'Académie. Je l'aime, je l'estime, je suis son partisan le plus déclaré et le plus invariable ; je compte sur son amitié. Les philosophes doivent se tenir serrés comme la phalange macédonienne.

Sirven va prendre ses premiers juges à partie au parlement de Toulouse ; on l'y protège hautement. Mais ce qui vous surprendra, c'est que l'abbé Audra, parent et ami de l'abbé Morellet, docteur de sorbonne comme lui, professeur d'histoire à Toulouse, enseigne publiquement mon *Histoire générale*. Il a fait plus, il l'a fait imprimer à l'usage des collèges, avec privilège. Un vicaire l'a brûlée devant sa porte ; le premier président l'a envoyé prendre par deux huissiers, et l'a menacé du cachot en pleine audience. Presque tout le parlement court aux leçons de l'abbé Audra. On ne reconnoît plus ce corps ; la philosophie commence à expier le sang des Calas : quel plaisir pour un pauvre capucin comme moi !

Voici la première feuille d'un ouvrage qu'on imprime en Hollande ; elle m'est tombée entre les mains. Je me flatte, mon très-cher et très-véritable philosophe, que vous m'en direz votre avis. Je vous embrasse en Saint-François et en Saint-Cucufin.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 9. mars 1770.

Nos lettres se sont croisées, mon cher et illustre maître. Vous avez dû voir par la mienne que si je ne vous ai pas répondu plutôt, c'est que depuis six semaines j'ai l'honneur d'être imbécille ; plaignez-moi donc et ne me grondez pas. Tous nos amis communs sont témoins de mon tendre attachement pour vous ; aux sentimens de qui rendriez-vous justice, si vous ne la rendiez pas aux miens ?

Je verrai Panckoucke et je le tranquilliserai, si cependant un pauvre diable, qui a cent mille écus en papier sous un hangar à la Bastille, peut être dûment tranquilisé. Je ne comprends pas, je vous l'avoue, pourquoi on veut empêcher de répandre dans le royaume et en Europe quatre mille exemplaires de l'*Encyclopédie*, lorsqu'il y en a déjà quatre mille de distribués.

On s'égorge donc dans Genève, Dieu merci, et ce n'est pas pour la consubstantialité ou consubstantiabilité du verbe. A quoi pense l'orateur Vernet, de ne pas faire comme ce philosophe dont parle Tacite, d'aller se mettre entre les deux armées, *bona pacis et belli mala disserens* ; il y attraperoit quelque coup de fusil ou de broche, et ce seroit grand dommage.

Oui, vraiment, je sais que vous êtes devenu capucin, et je vous fais mon compliment sur cette nouvelle dignité séraphique.

Ne vous avisez pas au moins de vous faire jésuite, surtout en Bretagne, car ils y sont actuellement très-mal menés, et on vient de les en chasser pour prix des troubles qu'ils y excitent depuis trois à quatre ans. Le roi de Prusse me mande qu'il est le meilleur ami du cordelier-pape, et que le successeur de Barjone le regarde, tout hérétique qu'il est, comme le soutien de sa garde prétorienne-ignatienne, que les autres majestés très-chrétiennes et très-catholiques voudroient lui faire chasser. Je ne doute point que le nouveau sujet du frère Amatus de Lamballa ne devienne bientôt aussi le meilleur ami de frère Ganganelli. Si vous allez jamais lui baiser les pieds et servir sa messe, avertissez-moi, je vous prie, car je veux au moins l'aller sonner.

On est bien plus occupé dans ce moment du contrôleur-général et de ses opérations (vraiment chirurgicales) que de l'assemblée du clergé. Je ne doute point que cette assemblée ne se passe comme toutes les autres, à payer, à clabauder et à se faire moquer d'elle. Quand on aura son argent, on lui dira comme Harpagon : *Nous n'avons que faire de vos écritures*; et tout le monde s'en ira content.

Oui, j'ai lu la *Religieuse* de Laharpe, et je trouve qu'il n'a rien fait qui en approche. Ne pensez-vous pas de même? Adieu, mon cher et illustre ami; croyez que je suis et serai toujours *tuus ex animo*.

Que dites-vous des *Géorgiques* de l'abbé de Lille, et du livre de l'abbé Galiani?

Du même.

Paris, 11 mars 1770.

Nos lettres vont toujours se croisant, mon cher et illustre confrère. J'ai reçu le cahier que vous m'avez envoyé. Je suis touché comme je le dois, de votre confiance; et je vous envoie, puisque vous le voulez, mes petites observations.

Page 7. Ce n'est point à la tête du troisième volume de l'*Encyclopédie*, mais à la tête du septième que se trouve l'éloge de du Marsais.

Page 8. Je crois cette digression déplacée pour plusieurs raisons : 1^o parce que les secours dont il s'agit, si je suis bien instruit, ont été très-modiques, et si je ne me trompe, pour une seule personne, et de plus accordés de mauvaise grâce et en déclarant qu'on n'aime point les gens de lettres, ni les philosophes; c'est en effet ce qu'on a prouvé en plus d'une occasion; 2^o parce que je crois qu'un homme en place, qui aide les gens de lettres du *bien de l'état*, pense et agit plus noblement pour elles et pour l'état, que celui qui leur donne des secours de son propre bien, surtout s'ils sont donnés comme je viens de le dire; 3^o parce que je crains que ces éloges, donnés dès le commencement d'un dictionnaire dans un article qui ne les amène pas, et à propos de la voyelle *a*, ne paroissent de l'adulation, et ne préviennent le lecteur contre un ouvrage d'ailleurs excellent.

Page 9. Les remarques sur l'orthographe de

françois sont très-justes ; mais on feroit peut-être bien d'ajouter que *français* ne représente guère mieux la prononciation , et qu'on devroit écrire *francès* comme *procès*. C'est un autre abus de notre écriture que cet emploi d'*ai* pour *e*.

Page 12. Les *hiatus* sont sans doute un défaut en général ; mais , 1° il y a des *hiatus* à chaque moment au milieu des mots , et ces *hiatus* ne choquent point ; croit-on qu'*ilia*, intestins , soit plus choquant qu'*il y a* dans notre langue ? 2° Ne devroit-on pas dire que c'est une puérilité , et souvent un défaut contraire à la simplicité et à la naïveté du style , que le soin minutieux d'éviter les *hiatus* dans la prose , comme le pratique l'abbé de la Bletterie ? Cicéron se moque , dans son *Orator*, de l'historien Théopompe , qui s'étoit trop occupé de ce soin ridicule. Il me semble qu'au mot *hiatus* ou *bdillement*, on pourroit faire à ce sujet un article plein de goût. 3° Notre poésie même me paroît ridicule sur ce point ; on rejette , *j'ai vu mon père immolé à mes yeux*, et on admet , *j'ai vu ma mère immolée à mes yeux*, quoique l'*hiatus* du second vers soit beaucoup plus ridicule. 4° Il *a* Antoine en aversion , n'est point proprement le concours de deux *a* ; parce que *an* est une voyelle nasale très-différente de *a*. 5° Pourquoi est-ce un défaut qu'un verbe ne soit qu'une seule lettre ; qu'importe qu'on y emploie une seule lettre ou plusieurs ? le seul défaut , c'est l'identité de la préposition *à* et du verbe *a*.

Page 13. Vers la fin ne faut-il pas dire : *vous voyez très-rarement dans Virgile une voyelle*

suivie du mot commençant par la même voyelle ; car rien n'est plus commun , ce me semble , dans Virgile et dans tous les poètes qu'une rencontre de *deux voyelles différentes*. D'ailleurs , il y a , ce me semble , dans Virgile , et assez fréquemment , des élisions encore plus rudes que *arma amens* ; comme *multum ille et terris*, &c. , et mille autres semblables. Voilà bien du bavardage dont j'aurois pû me dispenser , en songeant au proverbe *ne sus Minervam*. L'auteur devroit bien consoler mon imbécillité (qui dure toujours), en m'envoyant la suite de l'ouvrage , si elle lui tombe entre les mains. J'embrasse de tout mon cœur mon illustre et respectable confrère , et je lui fais mon compliment sur le succès de *Sirven*, dont l'humanité lui est uniquement redevable. J'ai reçu , il y a quelque temps , par l'abbé Audra lui-même , l'*Histoire générale abrégée*, et je lui en ai écrit une lettre de remerciemens , de félicitation et d'encouragement.

DE VOLTAIRE.

19 mars 1770.

Mon cher philosophe , mon cher ami , vous êtes assurément fort modeste , car vous traitez bien mal vos panégyristes , qui n'ont entrepris cet ouvrage que pour vous rendre hommage.

Si l'imprimeur a mis 3 pour 7 , cela se corrigera aisément.

Vous avez toujours sur le bout du nez un certain homme. Le contrôleur-général vient de me prendre deux cents mille francs, seul bien libre que j'avois et dont je pusse disposer ; de sorte que s'il ne me les rend point, je n'ai pas de quoi récompenser mes domestiques après ma mort. L'autre, au contraire, m'a accordé sur-le-champ toutes les grâces que je lui ai demandées, places, argent, honneurs ; et je ne lui ai jamais rien demandé pour moi. Vous devriez me mépriser si je ne l'aimois pas.

Il me paroît que *français* doit avoir la préférence sur *francès* : 1^o parce que dans plusieurs livres nouveaux on emploie *français* et non pas *francès* ; 2^o parce qu'on doit écrire je *fais*, tu *fais*, il *fait*, et non pas je *fès*, tu *fès*, il *fet* ; 3^o parce que la diphthongue *ai* indique bien plus sûrement la prononciation qu'un accent qu'on peut mettre de travers, qu'on peut oublier et que les provinciaux prononcent toujours mal ; 4^o parce que la diphthongue *ai* a bien plus d'analogie avec tous les mots où elle est employée ; 5^o parce qu'elle montre mieux l'étymologie. Je *fais*, *facio* ; je *plais*, *placeo* ; je *taïs*, *taceo*. Vous voyez qu'il y a toujours un *a* dans le latin.

Je fais une grande différence entre les bâillemens des voyelles au milieu des mots, et les bâillemens entre les mots, parce que les syllabes d'un mot se prononcent tout de suite, et qu'on doit très-souvent, dans le discours soutenu, séparer un peu les mots les uns des autres.

Je fais encore une grande différence entre le concours des voyelles et le heurtement des voyelles. *Il y a* long-temps que je vous aime : cet *il y a* est fort doux ; *il alla à Arles*, est un heurtement affreux.

Nous avons voyelle qui entre et voyelle qui n'entre point. Je dirois hardiment dans une comédie de bas comique : *Il y a plus d'un mois que je ne vous ai vu*.

Je n'aime point un verbe en monosyllabes. Nos barbares de Velches ont fait *il a d'habet*.

L'abbé Audra a à Toulouse, &c.

J'avoue qu'il y a un peu d'arbitraire dans mon euphonie ; chacun a l'oreille faite comme il peut.

Une ne me paroît point choquer un *e*, comme *a* choque un *a*.

Immolée à mon père n'écorche point mon gosier, parce que les deux *e* font une syllabe longue. *Immolé à mon père* m'écorche, parce qu'*e* est bref. Je peux avoir tort en voyelles et en consonnes ; mais je crois que si les vers des *Quatre Saisons* et de *la Religieuse* flattent mon oreille, et si tant d'autres vers la déchirent, c'est que MM. de Saint-Lambert et de Laharpe ont senti comme je sens.

Je vous demande très-humblement pardon de toutes ces pauvretés ; elles sont au-dessous de vous, je le sais bien ; il ne faut pas parler d'*a*, *b*, *c* à Newton. J'espère qu'il y aura quelques articles plus amusans pour votre imbécillité. Vous êtes imbécille, à ce que je vois, comme Archimède et Tacite, quand ils étoient las de travailler.

Ne m'oubliez pas auprès de M. de Saint-

Lambert. Madame Denis et moi, nous vous embrassons de tout notre cœur. V.

Vous me demandez ce que je pense de *la Religieuse*, des *Géorgiques* et de l'*Exportation des blés*.

Je dis anathème à quiconque ne pleurera pas en lisant *la Religieuse*.

A quiconque ne rira pas des facéties de Galiani, lequel pourroit bien avoir raison sous le masque.

Et à quiconque ne sera pas charmé de voir Virgile traduit mot à mot avec élégance.

Puisque je suis en train d'excommunier, et que c'est mon droit en qualité de capucin, j'excommunie aussi les gens sans goût et sans connoissance de la campagne, qui n'aiment pas les *Quatre Saisons* de M. de Saint-Lambert.

Bonsoir, mon cher philosophe; je suis bien malade, mais je prends cela *de la part d'où ça vient*.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 26 octobre 1770.

MON cher et illustre ami, je pourrais vous dire comme Agrippine: *Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste*. Je sais que la personne dont vous me parlez fait profession de haine pour la philosophie et les lettres; je ne sais pas non plus si l'état a plus à s'en louer que la philosophie, mais je lui reconnois des qualités très-louables, et je sais qu'en particulier vous avez à vous en louer beaucoup. Je

trouve seulement que son éloge eût été mieux placé dans cent autres endroits du *Dictionnaire*, qu'il ne l'est à la première page, et à propos de la lettre A. A l'égard du contrôleur-général, que Dieu absolve, il me fait aussi perdre à moi environ cinq à six cents livres, et c'est le denier de la veuve. Jusqu'à présent, nous voyons comment il sait prendre; le temps nous fera voir comment il saura payer. Tout mis en balance, la personne que vous louez me paroît en effet la plus louable de ses semblables; vous en avez loué d'autres qui assurément le méritoient moins, et dont vous n'avez pas eu depuis à vous louer beaucoup.

A l'égard de notre petite controverse poétique et grammaticale, je conviens d'abord que *françois* est absurde, et que *français* est plus raisonnable; mais pourquoi employer deux lettres *ai*, pour marquer un son simple comme celui de l'*e* dans *procès*? La raison de l'étymologie me paroît foible, car il y a mille autres mots où l'orthographe fait faux bond à l'étymologie, et avec raison, parce que la première règle, et la seule raisonnable, est d'écrire comme on prononce: les Italiens nous en donnent l'exemple, et nous devrions le suivre.

Mon oreille est assurément la très-humble servante de la vôtre; mais *immolée à mes yeux* me paroît plus dur qu'*immolé à mes yeux*, par la raison même que vous apportez du contraire, celle de la prolongation de la voyelle. Croyez-vous d'ailleurs que *la haineur, un héros, tout le camp ennemi, dis-*

perse tout son camp à l'aspect de Jéhu, et mille autres heurtemens semblables ne soient pas plus écorchans qu'une simple rencontre de voyelles que nos règles interdisent? ces règles vous paroissent-elles bien conséquentes? Je conviens qu'il *alla à Arles* est affreux; mais je voudrois qu'on ne fît pas plus de grâce aux autres heurtemens que j'ai cités, et qui me paroissent comme ces grands seigneurs qui ne se font respecter qu'à force de morgue.

Vous ne savez donc pas que notre secrétaire Duclos est absent depuis trois semaines? on prétend qu'il est allé négocier avec M. de la Chalotais; on assure même que sa négociation n'a pas réussi: je n'en sais pas plus là-dessus que le public, qui pourroit bien n'en rien savoir.

Priez Dieu pour l'ame de l'archidiacre Trublet, mort à Saint-Malo le 14, après avoir porté l'aumusse pendant quatre ans avec grande édification. Son *Journal chrétien* a dû lui faire ouvrir les deux battans du paradis. J'espère que nous aurons Saint-Lambert à sa place, et qu'il pourra nous consoler de cette perte.

Priez Dieu surtout, mon cher ami, pour ma pauvre tête, car je n'en ai plus; il ne me reste qu'un cœur pour vous aimer, et une plume pour vous le dire.

Du même.

Paris, 12 avril 1770.

M. Duclos est arrivé, il y a dix ou douze jours, mon cher et illustre maître. Vous

n'ignorez pas, sans doute, qu'il étoit allé à Saintes, pour négocier avec M. de la Chalotais qui n'a voulu entendre à rien, et qui ne demande qu'à être jugé et à retourner à ses fonctions. Voilà l'affaire de M. le duc d'Aiguillon entamé; elle pourroit devenir très-sérieuse, mais elle pourroit bien aussi n'aboutir à rien, comme il n'arrive que trop dans ce drôle de pays.

Le libraire Panckoucke, qui voit toujours ses cent mille écus en l'air, par la déconfiture de l'*Encyclopédie*, se propose d'aller incessamment vous rendre ses hommages. C'est un honnête garçon dont je crois que vous serez content, quoiqu'il ait fait, pendant quelque temps, comme vous le lui avez dit, la litière de maître Aliboron, qui même lui doit encore beaucoup d'argent.

Nous attendons de belles fêtes qui seront, à ce qu'on dit, magnifiques; en attendant, nous n'avons pas le sol ou le sou; nous danserons bien, et nous rirons tant bien que mal, mais nous mourrons de faim. Quant à moi, j'ai toujours assez peu d'envie de rire, attendu mon imbécillité qui continue; mais cette imbécillité ne m'empêchera pas de vous chérir et de vous honorer comme je le dois.

DE VOLTAIRE.

Ferney, 27 avril 1770.

IL n'y a pas d'apparence, mon cher philosophe, mon cher ami, que ce soit à Voltaire vivant; ce sera à Voltaire mourant, car je

n'en puis plus ; et depuis quelques jours, je sens que je suis au bont de mon écheveau. Je me regarde dans votre entreprise illustre comme votre prête-nom. On veut dresser un monument contre le fanatisme, contre la persécution ; c'étoit vous, c'étoit Diderot qu'il falloit mettre là ; je me tiens pierre d'attente.

N'allez pas, au reste, y mettre une barbe de capucin ; car, tout capucin que je suis, je n'en porte point la barbe.

Il ne seroit pas mal que Frédéric se mît au rang des souscripteurs ; cela épargneroit de l'argent à des gens de lettres trop généreux qui n'en ont guère. Il me doit cette réparation, et vous êtes le seul qui soyez à portée de lui proposer cette bonne œuvre philosophique. Il vous a envoyé, sans doute, le petit ouvrage qu'il a composé en dernier lieu, dans le goût de *Marc-Aurèle*, pendant qu'il avoit la goutte : cela sent encore plus son Frédéric que son Marc-Aurèle.

Adieu, mon digne et illustre ami ; et si mon mal de poitrine augmente, adieu pour toujours.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 30 mai 1770.

C'EST M. Pigal qui vous remettra lui-même cette lettre, mon cher et illustre maître. Vous savez déjà pourquoi il vient à Ferney, et vous le recevrez comme Virgile auroit reçu Phidias, si Phidias avoit vécu du temps de Virgile,
et

et qu'il eût été envoyé par les Romains pour leur conserver les traits du plus illustre de leurs compatriotes. Avec quel tendre respect la postérité n'auroit-elle pas vu un pareil monument, s'il avoit pu exister ! elle aura, mon cher et illustre maître, le même sentiment pour le vôtre. Vous avez beau dire que vous n'avez plus de visage à offrir à M. Pigal, le génie, tant qu'il respire, a toujours un visage, que le génie son confrère sait bien trouver ; et M. Pigal prendra, dans les deux escarboucles dont la nature vous a fait des yeux, le feu dont il animera ceux de votre statue. Je ne saurois vous dire, mon cher et respectable confrère, combien M. Pigal est flatté du choix qui a été fait de lui pour ériger ce monument à votre gloire, à la sienne et à celle de la nation françoise ; ce sentiment seul le rend aussi digne de votre amitié, qu'il l'est déjà de votre estime. C'est le plus célèbre de nos artistes qui vient, avec enthousiasme, pour transmettre aux siècles futurs la phisionomie et l'ame de l'homme le plus célèbre de notre siècle ; et, ce qui doit encore plus toucher votre cœur, qui vient, de la part de vos admirateurs et de vos amis, pour éterniser sur le marbre leur attachement et leur admiration pour vous. Avec tant de titres pour être bien reçu, M. Pigal n'a pas besoin de recommandation ; cependant il a désiré que je lui donnasse pour vous une lettre dont il est si fort en droit de se passer ; mais ce désir même est une preuve de sa modestie, et par conséquent un nouveau titre pour lui auprès de vous. Adieu, mon cher et illustre

et ancien ami ; renvoyez-nous M. Pigal le plutôt que vous pourrez , car nous sommes pressés de jouir de son ouvrage. Je ne vous dis rien de moi , sinon que je suis toujours imbécille ; mais cet imbécille vous aimera , vous respectera et vous admirera , tant qu'il lui restera quelque faible étincelle de ce bon ou mauvais présent appelé *raison* , que la nature nous a fait. Je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. Un très-grand nombre de gens de lettres a déjà contribué , et un plus grand nombre a promis d'imiter leur exemple. M. le maréchal de Richelieu et plusieurs personnes de la cour ont contribué aussi ; M. le duc de Choiseul et beaucoup d'autres promettent de s'y joindre. Je ne doute pas que plus d'un prince étranger n'en fît autant , si vos compatriotes n'étoient jaloux d'être seuls ; cependant ils feroient volontiers à votre gloire le sacrifice de leur délicatesse. Adieu , adieu.

Du même.

Paris , 8 juin 1770.

MON cher et illustre confrère , cette lettre vous sera remise par M. Panckoucke , que vous connoissez depuis long-temps , et dont vous m'avez souvent parlé , dans vos lettres , avec estime et avec intérêt. J'espère que cet intérêt augmentera encore , s'il est possible , par celui que je prends à M. Panckoucke , et par la connoissance que vous aurez de l'honnêteté de son caractère , et des

sentimens de respect et d'attachement dont il est rempli pour vous. Il va à Genève pour des affaires qui l'intéressent , et je l'ai assuré que vous ne lui refuseriez pas vos bontés et vos conseils. Il vous contera tous les malheurs qu'a essuyé l'infortunée *Encyclopédie* , et le besoin qu'elle a que les honnêtes gens et les philosophes fassent un bataillon carré pour la soutenir. J'espère qu'il apprendra en quel état est l'ouvrage que vous avez entrepris , et qui sera si utile à la perfection du nôtre. Je vous recommande le suisse de Félice et ses coopérateurs , au nombre desquels sont quelques polissons d'écrivailleurs françois , qui prétendent , à ce qu'on dit , élever autel contre autel. A en juger par les programmes ou *prospectus* qu'ils ont publiés , ce sera de la besogne bien faite ; et je ne doute pas que cette *société de gens de lettres* , soi-disant , ne renferme *plusieurs suisses de porte* , nouvellement arrivés de Zug ou d'Underwald. Quoiqu'il en soit , mon cher et illustre maître , je vous demande vos bontés et votre amitié pour M. Panckoucke ; et j'espère que quand vous l'aurez vu , vous l'en trouverez digne , et que ma recommandation lui deviendra tout-à-fait inutile. Je vous embrasse de tout mon cœur.

DE VOLTAIRE.

11 juin 1770.

MON cher ami , mon cher philosophe , êtes-vous toujours bien imbécille à la manière de Locke et de Newton ? prêtez-moi un peu

de votre bêtise, j'en ai grand besoin. On dit que vous nous donnez pour confrère M. l'archevêque de Toulouse, qui passe pour une bête de votre façon, très-bien disciplinée par vous. Savez-vous quand les bêtes d'une autre espèce cesseront d'être assemblées? cela est assez important pour ce pauvre Panckoucke.

Répondez, je vous prie, à une autre question. Le roi de Prusse vous a envoyé, sans doute, son petit écrit contre un livre imprimé cette année, intitulé *Essai sur les préjugés*; ce roi a aussi les siens qu'il faut lui pardonner: on n'est pas roi pour rien. Mais je voudrois savoir quel est l'auteur de cet *Essai* contre lequel sa majesté prussienne s'amuse à écrire un peu durement; seroit-il de Diderot? seroit-il de Damilaville? seroit-il d'Helvétius? peut-être ne le connoissez-vous point; je le crois imprimé en Hollande. L'auteur, quelqu'il soit, me paroît ressembler à le Clerc de Montmerci; il a de la force, mais il fait trop de prose, comme l'autre fait trop de vers.

Il faut que je vous dise un mot de la plaisanterie de l'effigie. Le vieux magot que Pigal veut sculpter sous vos auspices, a perdu toutes ses dents, et perd ses yeux; il n'est point du tout sculptable; il est dans un état à faire pitié. Conseillez, je vous en prie, à votre Phidias de s'en tenir à la petite figure de porcelaine faite à Sève, qui lui serviroit de modèle. J'aimerois bien mieux avoir votre buste que tout autre.

Bonsoir, mon très-cher philosophe; badinez avec la vie, elle n'est bonne qu'à cela.

Du même.

21 juin 1770.

Vous qui, chez la belle Hippatie (*),
Tous les vendredis raisonnez
De vertu, de philosophie,
Et tant d'exemples en donnez,

Vous saurez que, dans ma retraite,
Aujourd'hui Phidias-Pigal
A dessiné l'original
De mon vieux et maigre squelette.

Chacun rit vers le mont Jura,
En voyant cet honneur insigne;
Mais la France entière dira
Combien vous en étiez plus digne.

C'est un beau soufflet, mon cher et vrai philosophe, que vous donnez au fanatisme et aux lâches valets de ce monstre. Vous employez l'art du plus habile sculpteur de l'Europe pour laisser un témoignage d'amitié à votre vieil enfant perdu, à l'ennemi des tyrans, des Pompignans, des Frérons, &c. Vous écrasez, sous ce marbre, la superstition qui levoit encore la tête.

M. le duc de Choiseul se joint à vous, et c'est en qualité d'homme de lettres; car je vous assure qu'il fait des vers plus jolis que tous ceux qu'on lui adresse; et soyez très-certain que sans Palissot, fils de son avocat,

(*) Madame Necker.

et sans Fréron, qui a été son régent au collège des jésuites, il auroit été votre meilleur ami : je le crois actuellement entièrement revenu.

Pour moi, je lui ai presque autant d'obligation qu'à vous. Vous savez dans quel affreux désordre est tombée cette malheureuse petite république de Genève. Les sociniens sont devenus assassins. J'ai recueilli vingt familles émigrantes ; j'ai établi une manufacture de montres chez moi ; M. le duc de Choiseul les a protégées, et a fait acheter par le roi plusieurs de leurs ouvrages. Vous voyez si son nom ne doit pas être placé à côté du vôtre dans l'affaire de la statue.

A l'égard de Frédéric, je crois qu'il est absolument nécessaire qu'il soit de la partie. Il me doit sans doute une réparation comme roi, comme philosophe et comme homme de lettres ; ce n'est pas à moi à la lui demander, c'est à vous à consommer votre ouvrage. Il faut qu'il donne. Par quelque somme qu'il contribue, madame Denis donnera toujours vingt fois plus que lui ; elle est au rang des artistes les plus célèbres, en fait de croches et de doubles croches.

M. Pigal m'a fait parlant et pensant, quoique ma vieillesse et mes maladies m'aient un peu privé de la pensée et de la parole ; il m'a fait même sourire : c'est apparemment de toutes les sottises que l'on fait tous les jours dans votre grande ville, et surtout des miennes. Il est aussi bon homme que bon artiste, c'est la simplicité du vrai génie.

J'ai vu le dessin du mausolée du maréchal de Saxe ; ce sera le plus grand et le plus beau

morceau de sculpture qui soit peut-être en Europe. Il m'a fait l'honneur de me dire, avec sa naïveté dépouillée de tout amour-propre, qu'il avoit conçu le dessin des accompagnemens de la statue du roi qu'il a faite pour Reims, sur ces paroles qu'il avoit lues dans le *Siècle de Louis XIV* : *C'est un ancien usage des sculpteurs de mettre des esclaves aux pieds des statues des rois ; il vaudroit mieux y représenter des citoyens libres et heureux.*

Il communiqua cette idée à M. Bertin qui, en qualité de ministre-d'état, et plus encore de citoyen, la saisit avec chaleur, et doubla sa récompense : ainsi c'est à lui que nous devons l'abolition de cette coutume barbare de sculpter l'esclavage aux pieds de la royauté. Il faut espérer du moins que cette lâcheté insultante à la nature humaine ne reparoîtra plus ; il faut espérer aussi qu'en figurant des citoyens heureux bénissant leurs maîtres, jamais les artistes ne mentiront à la postérité.

Adieu, mon grand philosophe, mon cher ami et mon soutien.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 13 juin 1770.

Vous avez dû, mon cher maître, recevoir une lettre de moi par M. Pigal, et une autre par M. Panckoucke ; celle-ci ne sera pas longue, car, à mon imbécillité continue, s'est joint, depuis quelques jours, une profonde mélancolie. Je crois que je serai votre

précurseur dans l'autre monde, si cela continue; je voudrais bien pourtant, après vous y avoir annoncé, ne pas vous y voir arriver de long-temps. Nous avons élu, lundi dernier, M. l'archevêque de Toulouse à la place du duc de Villars, et assurément nous ne perdons pas au change. Je crois cette acquisition une des meilleures que nous puissions faire dans les circonstances présentes. Il ne sera reçu qu'après l'assemblée du clergé, qui finira dans les derniers jours d'auguste.

Oui, le roi de Prusse m'a envoyé son écrit contre l'*Essai sur les préjugés*. Je ne suis point étonné que ce prince n'ait pas goûté l'ouvrage; je l'ai lu depuis cette réfutation, et il m'a paru bien long, bien monotone et trop amer. Il me semble que ce qu'il y a de bon dans ce livre, auroit pu et dû être noyé dans moins de pages; et je vois que vous en avez porté à-peu-près le même jugement. Nous avons eu des nouvelles de l'arrivée de Pigal, et de la bonne réception que vous lui avez faite. Savez-vous que Jean-Jacques Rousseau m'a envoyé sa contribution, et que ce Jean-Jacques est actuellement à Paris? Adieu, mon cher maître, je n'ai pas la force de vous en écrire davantage, mais je n'ai pas voulu tarder plus long-temps à répondre à vos questions. Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

Du même.

Paris, 2 juillet 1770.

MON cher et illustre ami, j'ai reçu à-la-fois, par Marin, deux de vos lettres, et je me hâte de répondre aux articles essentiels; car je ne vous écrirai pas une longue lettre, étant toujours imbécille, triste et presque entièrement privé de sommeil.

Je n'aime ni n'estime la personne de Jean-Jacques Rousseau qui, par parenthèse, est actuellement à Paris, j'ai fort à me plaindre de lui; cependant je ne crois pas que ni vous ni vos amis deviez refuser son offrande. Si cette offrande étoit indispensable pour l'érection de la statue, je conçois qu'on pourroit se faire une peine de l'accepter; mais qu'il souscrive ou non, la statue n'en sera pas moins érigée; ce n'est plus qu'un hommage qu'il vous rend et une espèce de réparation qu'il vous fait. Voilà du moins comme je vois la chose, et ceux de vos amis à qui j'ai fait part de votre répugnance me paroissent penser comme moi.

Quant à la Beaumelle, il n'en est pas de même; c'est un homme décrié et déshonoré, ainsi que Fréron et Palissot; il ne seroit pas juste de mettre Jean-Jacques Rousseau dans la même classe: cependant, si vous insistez, je verrai avec nos amis communs le parti qu'il faudra prendre. On ne pourroit lui rendre sa souscription que comme associé étranger, ce qui auroit son inconvénient, car alors comment y admettre le roi de Prusse? Rousseau

ne manqueroit pas de jeter les hauts cris. Je vous invite donc à souffrir son offrande. A l'égard de Frédéric, je lui écrirai à ce sujet, puisque vous le désirez, et certainement je ne négligerai rien pour l'engager à se joindre à nous.

Je sais, mon cher maître, qu'on vous a écrit de Paris, pour tâcher d'empoisonner votre plaisir, que ce n'est point à l'auteur de *la Henriade*, de *Zaïre*, &c., que nous élevons ce monument, mais au destructeur de la religion. Ne croyez point cette calomnie; et pour vous prouver, et à toute la France, combien elle est atroce, il est facile de graver sur la statue le titre de vos principaux ouvrages. Soyez sûr que madame du Deffant, qui vous a écrit cette noirceur, est bien moins votre amie que nous, qu'elle lit et applaudit les feuilles de Fréron, et qu'elle en cite avec éloge les méchancetés qui vous regardent; c'est de quoi j'ai été témoin plus d'une fois. Ne la croyez donc pas dans les méchancetés qu'elle vous écrit. Palissot avoit fait une comédie intitulée *le Satirique*, dans laquelle il se déchiroit lui-même à belles dents pour pouvoir déchirer à son aise les philosophes. Comme il a su qu'on le soupçonnoit d'être l'auteur de la pièce, il a écrit les lettres les plus fortes pour s'en disculper; la pièce a été refusée à la police, malgré la protection de votre ami M. de Richelieu, et pour lors Palissot s'en est déclaré l'auteur. Adieu, mon cher maître; je n'ai pas la force d'en écrire davantage.

DE VOLTAIRE.

7 juillet 1770.

J'ai un petit moment pour répondre à la lettre du 2 de juillet, par le courier de Lyon à Versoy. Il me paroît que la littérature est comme ce monde, il y a de l'or et de la fange. Vous êtes mon or, mon cher ami.

Vous êtes ami de l'archevêque de Toulouse. Je suis persuadé que vous l'avez mis au rang des souscripteurs, puisqu'il est notre confrère; mais ce n'est pas assez, il faut qu'il soit au rang des vengeurs de l'innocence. Toute la jeunesse du parlement de Toulouse est devenue philosophe, et j'en reçois tous les jours des témoignages évidens; mais les vieux sont encore des druides barbares.

Madame Calas, que j'embrassai hier avec tout ses enfans, m'apprit que le procureur-général Riquet avoit conclu à la faire pendre et à rouer un de ses fils avec Lavaisse. Nous avons contre nous ce procureur-général de Belzébuth dans l'affaire de Sirven. Nous demandons des dédommemens considérables, et on nous les doit. Riquet s'y oppose. Pouvez-vous nous donner la protection de l'archevêque? il faut se lier quelquefois avec ses anciens ennemis contre des ennemis nouveaux.

Je suis un peu en guerre avec Genève pour avoir recueilli chez moi une centaine de Genevois, et pour avoir établi sur-le-champ une manufacture considérable, rivale de la leur. Je suis obligé de bâtir plus de maisons que je

n'ai fait de livres. M. le duc de Choiseul me soutient de toutes ses forces, il fait son affaire de la mienne; madame la duchesse de Choiseul l'encourage encore, et nous lui avons les dernières obligations. La tolérance universelle est établie chez moi plus qu'à Venise.

Madame de Choiseul est intime amie de madame du Deffant.

Vous voyez d'un coup-d'œil la situation délicate où je me trouve.

Elle l'est bien davantage par rapport à votre *Encyclopédie*; Panckoucke pourra vous en informer.

Voilà bien des fardeaux pour un malade de soixante et seize ans.

Mandez-moi, s'il vous plaît, si M. et madame de Choiseul ont souscrit, ou s'ils l'ont oublié; il est très-nécessaire qu'ils souscrivent.

Portez-vous bien, mon grand et véritable philosophe, et vivez pour faire respecter la raison et l'esprit.

N. B. Je crois la Grèce entière libre, au moment que je vous parle: voulez-vous que nous allions y faire un tour?

Du même.

16 juillet 1770.

Mon très-cher philosophe, je vous prie de me dire ce que vous pensez du *Système de la nature*; il me paroît qu'il y a des choses excellentes, une raison forte et de l'éloquence mâle, et que par conséquent il fera un mal affreux à la philosophie. Il m'a paru qu'il y avoit des longueurs, des répétitions et quel-

ques inconséquences; mais il y a trop de bon pour qu'on n'éclate pas avec fureur contre ce livre. Si on garde le silence, ce sera une preuve du prodigieux progrès que la tolérance fait tous les jours. On s'arrache ce livre dans toute l'Europe.

Je persiste dans la prière que je vous ai faite de faire rendre à Jean-Jacques sa mise; c'est l'avis de M. de Saint-Lambert. Je ne peux voir cet homme dans la liste à côté de vous et de M. le duc de Choiseul; mais je vous recommande toujours Frédéric, non pas parce qu'il est roi, mais parce qu'il m'a fait du mal, et qu'il me doit une réparation.

Je vous prie instamment, mon cher ami, de me mander si vous lui avez écrit.

J'ai appris avec plaisir qu'on ne joueroit point cet infâme pièce intitulée: *le Satirique*; ceux qui l'ont protégée doivent rougir.

Si vous voyez monsieur l'archevêque de Toulouse, dites-lui, je vous en prie, qu'on lui demandera sa protection pour les Sirven. Les Sirven plaident hardiment pour avoir des dépens, dommages et intérêts qu'on leur doit. La jeunesse du parlement est pour nous; mais nous avons contre nous un procureur-général qui, dans ses conclusions sur le procès des Calas, requit qu'on pendît et qu'on brûlât madame Calas. Cette bonne et vertueuse mère me vint voir ces jours passés, je pleurai comme un enfant.

Portez-vous bien, vivez pour enseigner les sages et réprimer les fous.

DE D'ALEMBERT.

23 juillet 1770.

Vous voulez savoir, mon cher maître, ce que je pense du *Système de la nature*? je pense comme vous qu'il y a des longueurs, des répétitions, &c., mais que c'est un terrible livre; cependant je vous avoue que, sur l'existence de Dieu, l'auteur me paroît trop ferme et trop dogmatique, et je ne vois en cette matière que le scepticisme de raisonnable. *Qu'en savons-nous* est, selon moi, la réponse à presque toutes les questions métaphysiques; et la réflexion qu'il y faut joindre, c'est que, puisque nous n'en savons rien, il ne nous importe pas sans doute d'en savoir davantage. Le roi de Prusse vous a-t-il envoyé une réfutation qu'il a faite de ce livre? A propos de ce prince, j'ai écrit, il y a quinze jours, et de la manière la plus pressante, et peut-être la plus efficace; demandez à Chabanon et au comte de Rochefort s'ils sont contents de ma lettre.

Quant à Jean-Jacques Rousseau, je vous ai déjà répondu sur sa souscription; je vous invite de nouveau à vous détacher de cette idée que vos amis désapprouvent, quoiqu'ils ne veuillent rien faire qui vous déplaît.

Non, on ne jouera point cette infamie du *Satirique*, et je puis vous dire, sous le secret, que c'est à moi que la philosophie et les lettres ont cette obligation. J'ai fait parler à M. de Sartine par quelqu'un qui a du pouvoir

sur son esprit, et qui lui a parlé de manière à le convaincre. Il étoit temps, car la pièce devoit être annoncée le soir même, pour être jouée le lendemain.

On écrira ou l'on fera écrire au procureur-général Riquet, soyez tranquille. La personne à qui vous me priez de recommander cette affaire, m'a promis tout ce qui dépendra d'elle. Cette personne doit être chère à la philosophie, par sa manière de penser; elle prêche hautement la tolérance et les vœux à vingt-cinq ans.

Adieu, mon cher et illustre maître; nous avons déjà plus qu'il ne nous faut pour la statue, mais nous recevons toujours les souscriptions, car bien d'honnêtes gens n'ont pas souscrit encore. Êtes-vous sûr que M. le duc de Choiseul ait souscrit? je sais que c'est son dessein, mais je doute qu'il l'ait encore exécuté. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

DE VOLTAIRE.

27 juillet 1770.

Premièrement, mon cher philosophe, ayez soin de votre santé. Vie de malingre, vie insupportable, mort continuelle avec des momens de résurrection; j'en sais des nouvelles depuis plus de soixante ans.

2° Vous avez sans doute l'écrit du roi de Prusse contre le *Système de la nature*, ouvrage trop long à mon avis; il y a trop de répétitions, trop d'incorrections.

C'est apparemment pour ne pas paroître écolier de Spinoza et de Straton, qu'il n'admet point une intelligence éternelle répandue, je ne sais comment, dans ce monde. Il me semble qu'il y a de l'absurdité à faire naître des êtres intelligens du mouvement et de la matière qui ne le sont pas; au moins le roi de Prusse relève fort bien cette bizarrerie.

Voilà une guerre civile entre les incrédules. Je connois une autre réfutation qui va, dit-on, être imprimée. Nos ennemis diront que la discorde est dans le camp d'Agramant.

Toutefois il faut que les deux partis se réunissent. Je voudrois que vous fissiez cette réconciliation, et que vous leur dissiez: Passez-moi l'émétique, et je vous passerai la saignée.

Le roi de Prusse ne me parle pas plus de certaine statue, que de celle du *Festin de Pierre*; ne lui avez-vous pas écrit? ne vous a-t-il pas répondu?

Il ne me sied pas d'en parler à Catherine l'héroïne. Ce seroit à Protagoras-Diderot d'en écrire à cette amazone; mais surtout il faudroit dire qu'on ne recevra que peu: on doit ménager sa bourse que Moustapha épuise. Je ménagerai certainement celle de Jean-Jacques, et je réprimerai l'orgueil de Diogène. Je ne connois point de plus méprisable charlatan: quelle différence de ces joueurs de gobelets à vous!

Je vous embrasse bien fort, mon cher ami.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 4 août 1770.

JE n'ai point encore de réponse, mon cher et illustre maître, à la lettre très-pressante que j'ai écrite au roi de Prusse, le 7 de juillet dernier; il faut cependant qu'elle ait produit son effet, car voici ce que M. de Catt, son secrétaire, m'écrit du 22: *Le roi souscrira à ce que vous désirez; quand il vous fera sa réponse, je vous l'enverrai.* Dès que j'aurai cette réponse, je ne perdrai pas un moment pour vous en instruire.

J'ai une autre nouvelle à vous apprendre, c'est que vraisemblablement j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser. Tous mes amis me conseillent le voyage d'Italie, pour rétablir ma tête; j'y suis comme résolu, et ce voyage me fera, comme vous croyez bien, passer par Ferney, soit en allant, soit en revenant. La difficulté est d'avoir un compagnon de voyage; car dans l'état où je suis, je ne voudrois pas aller seul. Une autre difficulté encore plus grande, c'est l'argent que je n'ai pas. Beaucoup d'amis m'en offrent, mais je ne serois pas en état de le rendre, et je ne veux l'aumône de personne. J'ai pris le parti d'écrire, il y a huit jours, au roi de Prusse, qui m'avoit déjà offert, il y a sept ans, quand j'étois chez lui, les secours nécessaires pour ce voyage que je me proposois alors de faire. J'attends sa réponse, ainsi que celle d'un ami à qui j'ai proposé de m'accompagner,

et pour lors je vous écrirai ma dernière résolution.

Je vous ai déjà mandé mon sentiment sur le *Système de la nature*; non, en métaphysique, ne me paroît guère plus sage que *oui*; *non liquet*, est la seule réponse raisonnable à presque tout. D'ailleurs, indépendamment de l'incertitude de la matière, je ne sais si on fait bien d'attaquer directement et ouvertement certains points auxquels il seroit peut-être mieux de ne pas toucher. J'ai reçu l'écrit du roi de Prusse, et je lui ai fait part de mes réflexions sur ces objets, *grands ou petits*; *grands* par l'idée que nous y attachons, *petits* par le peu d'utilité dont ils sont pour nous, comme le prouve leur obscurité même. L'essentiel seroit de se bien porter, soit en ce monde, soit en l'autre; mais *hoc opus, hic labor est*. Adieu, mon cher ami; je me fais d'avance un plaisir de l'espérance de vous embrasser encore.

Du même.

Paris, 9 août 1770.

JE ne perds pas un moment, mon cher et illustre ami, pour vous apprendre que je reçois à l'instant même la réponse du roi de Prusse; non-seulement il souscrira et ne *refusera rien*, dit-il, *pour cette statue*, mais la grâce qu'il y met est mille fois plus flatteuse pour vous que sa souscription même; la manière dont il parle de vous, quoique juste, mérite, j'ose le dire, toute votre reconnois-

sance; je voudrois que cette lettre pût être gravée au bas de votre statue; je voudrois vous envoyer copie de cette lettre, ainsi que de la mienne, bien entendu que ni l'une ni l'autre ne sortiront de vos mains; mais le courier presse en ce moment, et je ne veux pas différer votre plaisir. Adieu, mon cher ami; j'espère toujours vous embrasser bientôt; j'espère aussi que le même prince qui souscrit si dignement et si noblement pour votre statue, me mettra en état de faire ce voyage d'Italie, si indispensable pour ma santé. Je vous embrasse de tout mon cœur. Adieu, adieu; il est bien juste que la philosophie et les lettres aient quelques consolations au milieu des persécutions qu'elles souffrent. *Vale, vale. Tuus ex animo.*

Du même.

Paris, 11 août 1770.

JE ne pus, mon cher maître, vous envoyer par le dernier courier copie de ma lettre au roi de Prusse et de sa réponse. Je vous envoie l'une et l'autre par celui-ci. Personne au monde n'a copie de ces deux lettres que vous, très-peu de personnes même connoissent la mienne; mais je ferai lire celle du roi de Prusse à tout ce que je rencontrerai. Cependant je serois très-fâché que cette lettre fût imprimée, le roi en seroit peut-être mécontent, et en vérité il se conduit trop dignement et trop noblement, en cette occasion, pour lui donner sujet de se plaindre. J'espère donc,

mon cher et illustre ami, que vous vous contenterez de faire part de cette lettre à ceux qui désireront de la voir, sans souffrir qu'elle sorte de vos mains. Je serois infiniment affligé si elle paroisoit sans le consentement du roi, et vous m'aimez trop pour vouloir me faire tant de mal. J'espère aussi que vous ne manquerez pas d'écrire au roi de Prusse ; son procédé me paroît digne de votre reconnaissance, de la mienne et de celle de tous les gens de lettres. Adieu, mon cher et ancien ami ; je regarde comme un des plus heureux événemens de ma vie le bonheur que j'ai eu de réussir dans cette négociation.

J'espère vous embrasser avant la fin de septembre, et vous dire encore une fois, avant que de mourir, combien je vous aime, je vous admire et je vous révère.

DE VOLTAIRE.

11 août 1770.

MON cher philosophe, mon cher ami, vous êtes donc dégoûté de Paris ; car assurément on ne se porte pas mieux sur les bords du Tibre que sur ceux de la Seine. M. de Fontenelle, à qui vous tenez de fort près, a vécu cent ans sans en avoir eu l'obligation à Rome ; mais enfin, *ogni uno faccia secondo il suo cervello*.

Je souhaite que Denis fasse ce que vous savez ; mais je doute que le viatique soit assez fort pour vous procurer toutes les commodités et tous les agrémens nécessaires pour

un tel voyage ; et si vous tombez malade en chemin, que deviendrez-vous ?

Ma philosophie est sensible ; je m'intéresse tendrement à vous ; je suis bien sûr que vous ne ferez rien sans avoir pris les mesures les plus justes.

Un de mes amis, qui n'est pas Denis, a fait imprimer une réponse fort honnête au *Système de la nature* ; je compte vous l'envoyer par la première poste. Il ne faudra vraiment pas l'envoyer à Denis, il n'en seroit pas content, non-seulement parce qu'il en a fait une qui est sans doute meilleure, mais par une autre raison.

On me mande que le ministère a donné quatre à cinq mille livres de rente à des gens de lettres sur l'évêché de Fréron ; cet homme, qui ne devoit être qu'évêque des champs, a donc vingt-quatre mille livres de rente pour dire des sottises !

Saepe mihi dubiam traxit sententia mentem.

Curarent Superi terras, an nullus inesset

Rector, et incerto fluerent mortalia casu.

Je vous embrasse du fond de mon cœur.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 12 août 1770.

Tous les honneurs, mon cher maître, vous viennent à-la-fois, et j'en suis ravi. Je lus hier à l'Académie françoise la lettre du roi de Prusse, et elle arrêta d'une voix unanime que

cette lettre seroit insérée dans ses registres, comme un monument honorable pour vous et pour les lettres. Je donnerai à ce monument si flatteur pour vous, et même pour nous tous, toute la publicité qui dépendra de moi, à l'impression près, que je vous prie surtout d'éviter, parce que le roi de Prusse pourroit en être mécontent. Je me souviens que la czarine me fit des reproches dans le temps d'avoir laissé imprimer la lettre qu'elle m'avoit adressée, et depuis ce temps j'ai fait vœu d'être extrêmement circonspect à cet égard.

A propos de la czarine, il faut, si vous désirez qu'elle souscrive, que Diderot lui en écrive; car je ne saurois m'en charger, parce que vraisemblablement je ne serai pas à Paris dans un mois, et par conséquent hors de portée d'avoir sa réponse. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur, et compte toujours vous embrasser bientôt en réalité. Je ne doute pas que vous n'ayez déjà écrit au roi de Prusse, et je crois que vous devez aussi un petit mot de remerciement à l'Académie, que vous adresserez au secrétaire.

DE VOLTAIRE.

17 auguste 1770.

DENIS a raison, mon très-cher philosophe; c'est à vous qu'il en faut une. Après votre lettre, la sienne est celle dont je suis le plus charmé. Je sais taire les faveurs des vieilles maîtresses avec qui je renoue. Ce rapatriage

ne durera pas long-temps, par la raison que je m'affoiblis tous les jours.

Vous partez, dit-on, avec M. de Condorcet; je vous avertis que vous épargnez vingt-cinq lieues en passant par Dijon et par chez nous. Vous aurez le plaisir de voir en passant Genève punie par la vengeance divine, et vous pourrez en faire votre cour à frère Ganganelli.

Voici un petit morceau qui est à-peu-près en faveur du maître dont il est vicaire. Je ne crois pas que Denis trouve bon que je chasse sur ses terres; mais je ne crois pas non plus qu'il ose paroître fâché. Quoi qu'il en soit, voici la drogue que je vous ai promise. Je vous prie surtout de lire mes aventures avec M. Rouelle. Mon petit cheval de trois pieds me paroît une démonstration assez forte contre certain conte des *Mille et une nuits*.

Adieu, mon très-cher voyageur. Madame Denis se joint à moi pour vous prier de passer par chez nous en allant voir le saint-père, à qui vous ne manquerez pas de faire mes tendres complimens.

Du même.

30 auguste 1770.

MON cher ami, vous mettez le comble à vos bontés. J'écris à M. Duclos une lettre pour l'Académie, c'est bien tout ce que je puis faire, car je tombe dans un état qui ne me permettra pas de voir l'œuvre de M. Pigal. Vraiment, c'est bien autre chose que la foiblesse dont vous vous vantiez.

J'écris au souscrivante (le roi de Prusse), comme de raison, mais tout cela n'est que *vanitas vanitatum*, quand la machine est épuisée. C'est une plaisante chose, que la pensée dépende absolument de l'estomac, et que malgré cela les meilleurs estomacs ne soient pas les meilleurs penseurs.

Si je suis mort quand vous passerez par Ferney, madame Denis vous fera les honneurs de la maison; en attendant je vous embrasse comme je peux, mais le plus tendrement du monde.

Du même.

20 octobre 1770.

Mon cher et véritable philosophe, il y a d'étranges rencontres. Le réquisitoire arrive à Ferney le même jour que vous, et Palissot arrive à Genève la veille de votre départ. Il y est encore; on dit qu'il y fait imprimer un bel ouvrage contre la philosophie. Je n'ai eu l'honneur de voir ni l'ouvrage ni l'auteur.

On prétend qu'un jeune philosophe (M. Dupaty), avocat-général de Bordeaux, amoureux de la tolérance, de la liberté et d'Henri IV, a été enlevé par lettre-de-cachet, et conduit à Pierre-Encise; c'est apparemment pour ces trois délits: mais Palissot aura probablement une place considérable à son retour à Paris, et Fréron sera fait maître-des-requêtes.

Si vous pouvez vous arracher de Montpellier, où il y a tant d'esprit et de connoissances; si vous allez à Aix, comme c'étoit votre intention, on vous recommande une

affaire auprès de M. de Castillon, qui pense comme M. Dupaty, et qui cependant n'habitera point, à ce que j'espère, le château de Pierre-Encise; il vaudroit pourtant mieux y être que d'avoir fait certain réquisitoire.

J'ai peur que vous ne trouviez le requérant à Montpellier; vous venez toujours après lui par tout où il va.

Persequitur pede pana claudo.

Bien des respects et des regrets à votre très-aimable compagnon de voyage, autant à M. Duché, à M. Venel, et à quiconque pense. Madame Denis vous fait les plus tendres complimens. Mon cœur est à vous jusqu'au moment où j'irai trouver Damienville.

Du même.

5 novembre 1770.

Mon cher et grand philosophe, mon cher ami, je m'anéantis petit-à-petit, sans souffrir beaucoup. Il faut encore remercier la nature, quand on finit sans ces maladies intolérables qui rendent la mort de tant d'honnêtes gens si affreuse.

J'ai reçu vos deux lettres de Montpellier, qui m'ont servi de gouttes d'Angleterre. Il me paroît indubitable que c'est vous qui, de manière ou d'autre, m'avez joué le tour que me fait le roi de Danemarck. Si ce n'est pas vous qui lui avez écrit, c'est vous qui lui avez parlé quand il étoit à Paris, et c'est à vous que je dois sa belle souscription pour la statue.

Nous avons pour nous, mon cher philosophe, toutes les puissances du nord; *sed libera nos à domino meridiano*. Le midi est encore encrouté comme les soleils de Descartes; ce ne sont pas des avocats-généraux de nos provinces méridionales dont je parle; vous allez d'un M. Duché à un M. de Castillon. Grenoble se vante de M. Servan; il est impossible que la raison et la tolérance ne fassent de très-grands progrès sous de tels maîtres. Paris n'aura qu'à rougir. Je respecte fort son parlement, mais il n'a personne à mettre à côté des hommes éclairés et éloquens dont je vous parle.

Je serai très-vivement affligé, s'il est vrai que mon Alcibiade, dans sa vieillesse, persécute mon jeune Socrate de Bordeaux. Ou je suis bien trompé, ou mon Socrate est un philosophe intrépide.

Vous me mandez qu'il est gai dans son château; mais moi je m'attriste en songeant qu'il suffit d'une demi-feuille de papier pour ôter la liberté à un magistrat plein de vertu et de mérite: mais comme il n'en a pas fallu davantage à M. l'abbé Terrai pour me ravir tout mon bien de patrimoine, j'admire le pouvoir de l'art d'écrire.

Je crois Palissot encore à Genève, et je suppose qu'il y fait imprimer un recueil de ses ouvrages; il se pourroit bien faire que cette entreprise ne lui procurât ni gloire, ni repos. Il veut à toute force se faire des ennemis célèbres, c'est un assez mauvais parti.

M. de Condorcet m'a écrit une lettre comme vous en écrivez, pleine d'esprit, d'agrément et de bonté pour moi.

Je vous expliquerai, dans quelque-temps, l'affaire dont il s'agit avec M. de Castillon; elle peut être très-glorieuse pour lui, et sûrement vous vous y intéresserez. Je ne puis actuellement entrer dans aucun détail; cela seroit peut-être un peu long, et je suis trop malade.

Madame Denis vous présente toujours ses regrets et à M. de Condorcet; aussi fais-je, et du fond de mon cœur, mais il n'est pas juste que nous vous possédions seuls, *oportet fruat*

Du même.

23 novembre 1770.

DE tous les malades, mon cher, philosophe, le plus ambulant c'est vous, et le plus sédentaire c'est moi.

J'ai d'abord à vous dire que votre archevêque de Toulouse, si tolérant, a fait mourir par son intolérance le pauvre abbé Andra, l'intime ami de l'abbé Mords-les et le mien. Il a fait un mandement cruel contre lui, et a sollicité sa destitution de sa place de professeur en histoire, qui lui valoit plus de mille écus par an. Cette aventure a donné la fièvre et le transport au pauvre abbé; il est mort au bout de quatre jours: je viens d'en apprendre la nouvelle; on me l'avoit caché pendant plus de six semaines. Vous voyez, mon cher ami, que les philosophes n'ont pas beau jeu en France.

Voici une petite persécution à la Décimus, contre notre primitive église; mais nous avons

pour nous l'empereur de la Chine, l'impératrice Catherine II, le roi de Prusse, le roi de Danemarck, la reine de Suède et son fils, beaucoup de princes de l'Empire, et toute l'Angleterre. Dieu aura toujours pitié de son troupeau.

Je crois que vous feriez fort bien de donner pour successeur à Moncrif M. Gaillard, au lieu d'un archevêque, à condition qu'il ne parlera pas des cantiques sacrés que ce Moncrif faisoit pour la reine. Ne m'oubliez pas auprès de votre compagnon de voyage, et quand vous n'aurez rien à faire, mandez-moi si vous êtes revenu en bonne santé. Je vous embrasse le plus tendrement du monde.

Correspondance

DE D'ALEMBERT.

Paris, 4 décembre 1770.

IL y a dix jours, mon cher maître, que je suis ici; j'y ai reçu trois de vos lettres, dont deux m'ont été renvoyées d'Aix et de Montpellier. J'y répondrai par ordre et en peu de mots, car il ne faut pas vous ennuyer de mon bavardage. Je ne doute point que Palissot ne soit à Genève pour y faire imprimer quelque satire contre la philosophie, et je lui dirai, comme les gens du peuple, *j'en retiens part*, tant ses satires me paroissent redoutables.

M. Dupaty étoit encore au secret quand j'ai repassé à Lyon; j'appris hier qu'il étoit sorti de Pierre-Encise, et exilé à Roanne en Forez. On n'en fera pas autant à l'homme que j'ai trouvé par tout, à Lyon et à Montpellier,

sans vouloir me rencontrer avec lui; j'aurois pu lui dire, dans chaque ville où j'ai séjourné durant mon voyage :

Quoi, Pyrrhus, je te rencontre encore !

Trouverai-je par tout un bavard que j'abhorre ?

On prétend que, dans son discours des *Mercuriales*, il a chanté la palinodie et fait réparation d'honneur aux gens de lettres; mais personne n'est tenté de l'en remercier.

Je ne chercherai point, mon cher ami, à me faire valoir auprès de vous, en vous laissant croire que j'ai écrit le premier au roi de Danemarck. Il est très-vrai que ce prince m'a prévenu, sans même que je l'eusse fait solliciter par personne; mais il ne l'est pas moins que, durant son séjour à Paris, je lui ai parlé de vous avec les sentimens que vous m'avez depuis si long-temps inspirés. Il est encore plus vrai que je ne désespère pas d'obtenir pour cette statue d'autres souscriptions qui peuvent-être vous flatteront encore davantage; mais ce projet n'est pas mûr encore, et je vous en rendrai compte dans quelques mois, si, comme je l'espère, il vient à bien. En attendant, ne parlez de cela à personne.

J'ai prié un des amis intimes de l'archevêque de Toulouse et des miens, de lui écrire au sujet des plaintes que vous en faites. Je vous demande en grâce, mon cher maître, de ne point précipiter votre jugement, et d'attendre sa réponse, dont je vous ferai part. Je gagerois cent contre un qu'on vous en a imposé, ou qu'on vous a du moins fort exagéré ses torts. Je connois trop sa façon de penser

pour n'être pas sûr qu'il n'a fait en cette occasion que ce qu'il n'a pu absolument se dispenser de faire, et il y a sûrement bien loin de là à être déclamateur, persécuteur et assassin.

Nous avons, dites-vous, pour notre église, l'empereur de la Chine, le roi de Prusse, la czarine, le roi de Danemarck; &c., &c. Hélas! mon cher confrère, je vous répondrai par ces deux vers de votre charmante épître au roi de la Chine :

Les biens sont loin de nous, et les maux sont ici, &c.

Mon compagnon de voyage, qui regarde le temps où il a été chez vous comme un des plus heureux de sa vie, vous embrasse et vous aime de tout son cœur. Ma santé est passable; j'espère que l'exercice et le régime achèveront de la rétablir. *Vale et me ama.*

Il y a apparence que M. Gaillard sera notre confrère. Votre recommandation n'est pas le moindre de ses titres.

DE VOLTAIRE.

10 décembre 1770.

Mon cher philosophe, mon cher ami, il est important que nous ayons avec M. Gaillard un littérateur quel qu'il soit, attaché à l'Académie, philosophe et intrépide ennemi des cagots. On m'a parlé beaucoup de M. de Malesherbes.

On dit aussi que le président Debrosses se

présente. Je sais qu'outre *les Fétiches* et *les Terres australes*, il a fait un livre sur les langues, dans lequel ce qu'il a pillé est assez bon, et ce qui est de lui détestable.

Je lui ai d'ailleurs envoyé une consultation de neuf avocats, qui tous concluoient que je pouvois l'arguer de dol à son propre parlement. Il a eu un procédé bien vilain avec moi, et j'ai encore la lettre dans laquelle il m'écrit en mots couverts que, si je le poursuis, il pourra me dénoncer comme auteur d'ouvrages suspects que je n'ai certainement pas faits. Je puis produire ces belles choses à l'Académie, et je ne crois pas qu'un tel homme vous convienne.

J'ignore s'il se présente quelque évêque ou quelque balayeur du collège de sorbonne. Si on veut un homme de lettres, il me semble qu'il en faut un qui puisse servir la littérature et l'Académie. Je devine très-bien quelle est la souscription dont vous me parlez, cela seroit charmant.

L'aventure de l'archevêque de Toulouse n'est que trop vraie, et vous ferez très-bien de savoir s'il a eu des ordres supérieurs; c'est un mystère qu'il faut absolument éclaircir.

Permettez-moi d'embrasser M. de Condorcet et vos autres amis.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 12 décembre 1770.

Je vous ai déjà averti, il y a quelques jours, mon cher et illustre maître, que le président

Debrosses est sur les rangs pour l'Académie, et qu'il a des partisans. J'ai été depuis aux informations, et j'ai su que le nombre de ces partisans est en effet considérable, et que nous sommes menacés de cette plate acquisition, si nous ne faisons pas l'impossible pour la parer. Or, vous saurez que le grand promoteur de ce plat président, est le doux Fonce-magne, qui peut-être craindrait de vous désobliger, s'il savoit que vous serez offensé d'un pareil choix. Je voudrois donc que vous en écrivissiez, sans dire de quelle part l'avis vous vient, à M. d'Argental, intime ami de Fonce-magne, et que M. d'Argental parlât à Fonce-magne de votre part. Vous auriez soin de mettre dans votre lettre quelque chose d'honnête pour Fonce-magne, qui en seroit flatté, qui vraisemblablement auroit égard à ce que vous lui feriez dire, et qui ignore aussi vraisemblablement que vous avez à vous plaindre du président Debrosses. Il seroit bon aussi que vous en écrivissiez fortement à l'abbé de Voisenon, qui, sans cela, pourroit être favorable au président, étant gagné, à ce que je crois, par l'archevêque de Lyon, qui assure que nous ne pouvons faire un meilleur choix à la place du président Hénault.

Il paroît jusqu'à présent que la place de Moncrif sera pour Gaillard; encore ne faut-il pas trop dire l'intérêt que vous y prenez, car ce motif pourroit lui faire perdre des voix qu'il auroit eues. Pour Laharpe, je vois clairement qu'il n'y faut pas penser en ce moment, et que nous ne réussirions pas, si ce n'est peut-être à lui casser le cou. Je ne vois que

que deux moyens pour nous sauver d'un mauvais choix, c'est de prendre l'abbé de Lille, ou d'engager quelqu'un de la cour à se présenter. Je ne désespère pas que nous ne réussissions à l'un ou à l'autre. Adieu, mon cher et illustre maître; écrivez à M. d'Argental et à l'abbé de Voisenon, et surtout ne dites pas que l'avis vous vienne de moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, et serai jusqu'à la fin *tuus ex animo*.

DE VOLTAIRE.

19 décembre 1770.

JE suis bien embarrassé, vrai ami, vrai philosophe. Si j'étois à Paris, je ferois le moulinet; mais des bords du lac Lemman, je ne peux rien. Vous savez ce que je vous ai écrit sur Marin; quels bons ouvrages a-t-il fait? dira-t-on. Je réponds qu'il n'a pas fait *les Fétiches*, et qu'il est très-utile aux gens de lettres. Le président nasillonneur a fait *les Fétiches* et même *les Terres australes*, et n'a jamais été utile à personne. Si j'écris au petit abbé, il se mettra à rire, montrera ma lettre comme cela lui est arrivé plus d'une fois; si j'écris à d'Argental, il n'en parlera pas à Fonce-magne, parce qu'il ne s'agit pas là de comédie: la seule ressource est de Lille. Sa traduction des *Géorgiques* de Virgile est la meilleure qu'on fera jamais; on dit d'ailleurs que c'est un honnête homme.

Si vous ne le prenez pas, ne pourriez-vous pas avoir quelque espèce de grand seigneur?

Vous avez bien remarqué sans doute, dans l'édit du roi contre le parlement, ce qu'on dit de l'esprit de système. Il se trouve que les philosophes ont gâté le parlement; on dit qu'ils font actuellement enchérir le pain, et qu'ils sont l'unique cause de la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne. N'est-ce pas aussi la philosophie qui nous a pris nos rescriptions? par ma foi, il n'y a de plaisir à être philosophe que comme le roi de Prusse, avec cent cinquante mille soldats.

Le roi philosophe de Danemarck a-t-il fait ce qu'il disoit? Laleu prétend que non, mais c'est que Laleu n'étoit pas encore apparemment au fait.

Parbleu, je prends mon parti; vous pouvez faire lire habilement la déclaration ci-jointe à l'abbé de Voisenon, et à tous les gens de lettres intéressés à la chose (*).

Du même.

21 décembre 1770.

CHER et digne philosophe, c'est pour vous dire que je fais part à Thomas de la petite menace de l'*infulatus* de province. Je souhaite que cet auteur des *Fétiches*, petit persécuteur nasillonneur, n'ait point la place due aux Laharpe, aux de Lille, aux Caperonnier, à Marin même qui peut rendre des services aux gens de lettres; mais tâchez que MM. Duclos,

(*) Il s'agit d'une déclaration par laquelle Voltaire renonçoit au titre d'académicien, si on lui donnoit le président Debrosses pour confrère.

Thomas, Marmontel, Saurin, Voisenon, gardent le secret. J'ai écrit à M. d'Argental, et l'ai prié de parler à Foncemagne, comme je vous l'ai mandé, et même j'écirai encore. Je crains bien que l'*infulatus* ne le sache, et ne me joue un mauvais tour; mais il faut savoir mourir pour la liberté.

Frédéric m'a écrit des vers à faire mourir de rire, de la part du roi de la Chine.

Je vous prie de me mander ce que vous savez du roi de Danemarck.

Puisque je suis en train de vous parler de rois, je vous avoue que Catau me néglige fort, et que le grand turc ne m'a pas écrit un mot; vous voyez que je ne suis pas glorieux.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 21 décembre 1770.

J'ÉTOIS bien sûr, mon cher maître, que l'archevêque de Toulouse n'étoit pas à beaucoup près aussi coupable qu'on l'avoit fait. Voici ce qu'il écrit à une personne de ses amis et des miens. Son mandement n'a que quatre petites pages; il ne parle que de l'ouvrage, et point du tout de l'auteur. L'abbé Audra auroit pu se l'épargner; il avoit d'abord donné de lui-même sa démission, et l'avoit envoyée à l'archevêque, qui l'avoit acceptée; alors, tout étoit fini, il n'y auroit eu ni mandement, ni rien de semblable. Il a retiré cette démission; l'archevêque lui a rendu sa parole comme il l'avoit reçue, sans même s'être pressé d'en

faire usage ; car s'il se fût pressé , l'abbé auroit pu avoir un successeur avant ses regrets. Cependant , tout le monde étoit après l'archevêque ; le parlement vouloit brûler le livre. Si l'auteur n'eût pas été professeur , l'archevêque se seroit tu malgré les clameurs. L'abbé a voulu rester professeur , il a presque accusé un des grands-vicaires d'avoir approuvé le livre ; alors l'archevêque a été forcé de le condamner. L'abbé n'a pas mal pris le mandement , et a paru même fort content de n'y être ni nommé , ni désigné. Quand l'archevêque a été de retour à Toulouse , il a vu l'abbé , et lui a dit qu'il étoit impossible que l'auteur d'un livre condamné comme irréligieux , pût être professeur d'histoire et de religion ; qu'il lui conseilloit de quitter , et qu'il tâcheroit de lui procurer quelque dédommagement. L'abbé a refusé de quitter ; il répondu qu'il en appelleroit au parlement si on l'y forçoit. L'archevêque lui dit qu'il ne s'y opposoit pas , et qu'il s'en tiendrait là si le parlement le renvoyoit dans sa chaire ; mais que l'abbé prît garde de s'exposer devant le parlement. Il y avoit entre cette conversation et le mandement , deux grands mois. Huit jours et plus se sont écoulés ; au bout de ces huit jours , il lui a pris une fièvre maligne dont il est mort. Il se peut faire que le chagrin en soit la cause ; mais vous voyez que l'archevêque a fait tout ce qui étoit en lui pour l'adoucir et le lui épargner en partie ; il lui a même épargné dans le fait , à ce qu'il assure , d'autres désagréments qu'on avoit voulu lui donner. L'abbé a forcé l'archevêque à donner son man-

dement , en manquant à sa parole , en retirant sa démission , en voulant compromettre un des grands-vicaires. L'archevêque , avant ce temps-là , avoit résisté pour lui pendant un an aux clameurs du parlement , des évêques , de l'assemblée du clergé ; à la fin on lui a forcé la main.

Vous voyez par ce détail , mon cher maître , que l'archevêque de Toulouse n'a fait , à l'égard de l'abbé , que ce qu'il n'a pu se dispenser de faire. Vous pouvez bien être sûr qu'il ne persécutera jamais personne ; mais il est dans une place et dans une position où il n'est pas toujours le maître de s'abandonner tout-à-fait à son caractère et à ses principes également tolérans. Je l'avois vu moi-même avant qu'il partît pour Toulouse , et je puis bien vous assurer qu'il n'étoit rien moins que mal intentionné pour l'abbé Audra. Ne vous laissez donc pas prévenir contre lui , et soyez sûr , encore une fois , que jamais la raison n'aura à s'en plaindre. Nous avons en lui un très-bon confrère , qui sera certainement utile aux lettres et à la philosophie , pourvu que la philosophie ne lui lie pas les mains par un excès de licence , ou que le cri général ne l'oblige d'agir contre son gré.

Mais un confrère qu'il faut bien nous garder d'acquérir , c'est ce plat et ridicule président Debrosses , dont vous avez tant à vous plaindre. Vous feriez bien , je crois , d'écrire à ceux de nos confrères qui connoissent les égards qu'on vous doit , combien vous seriez offensé d'un pareil choix.

Adieu , mon cher maître ; priez Dieu *ne*

quid respublica detrimenti capiat, et ne négligez pas au moins d'écrire sur cet objet à tous les académiciens que vous en croirez dignes; car ils s'en faut de beaucoup qu'ils le soient tous. *Vale et me ama.*

Le roi de Prusse vient d'envoyer deux cents louis pour la statue, je l'apprends dans ce moment.

DE VOLTAIRE.

28 décembre 1770.

AH! mon cher ami, mon cher philosophe, c'est une chose bien cruelle, qu'un homme qui veut faire du bien soit obligé de faire du mal parce qu'il est prêtre. Enfin l'abbé Audra en est mort, et c'est, je vous le jure, une très-grande perte pour les gens de bien; personne n'avoit plus de zèle que lui pour la bonne cause.

Je passe le Rubicon pour chasser le nasillonneur délateur et persécuteur, et je déclare que je serai obligé de renoncer à ma place si on lui en donne une. J'ai si peu de temps à vivre, que je ne dois point craindre la guerre.

Vous me mandez que le roi de Prusse vient d'envoyer sa noble quote-part pour la statue; vous avez mis apparemment Prusse pour Danemarck. La statue vous doit tout, à Copenhague comme à Berlin.

Messieurs ont donc résolu de ne point obtempérer. Les meurtriers du chevalier de la Barre ont donc pleuré. On ne juge donc plus de procès: les plaideurs seront réduits à la

dure nécessité de s'accommoder sans frais. Cependant la moitié de la France manque de pain.

Il faudra quelque jour que je vous envoie une épître au roi de Danemarck, afin qu'il fasse pendant avec le roi de la Chine. C'est un grand soulagement, en temps de famine, de faire des vers alexandrins.

Je vous prie, quand vous verrez madame Necker, de lui dire combien je lui suis attaché pour le reste de ma vie.

Adieu, mon très-cher confrère.

Du même.

2 février 1771.

MON très-cher philosophe, avez-vous entendu parler de ce nouveau législateur de la littérature, nommé Clément, qui juge à mort M. de Saint-Lambert et l'abbé de Lille? J'ai lu cet animal. J'admire ce ton décisif que prennent aujourd'hui les gredins de la littérature. Ce polisson, qui juge si impérieusement ses maîtres, présenta, il y a deux ans, une tragédie aux comédiens, qui ne purent en lire que deux actes. Ne pouvant parvenir à l'honneur d'être jugé, il s'est mis à juger les autres: c'est un petit élève de Fréron.

On me mande que M. de Mairan est fort malade; voilà une quatrième place à donner bientôt: la mienne fera la cinquième; mais ne me donnez le nasillonneur ni pour confrère, ni pour successeur.

Ne croyez pas un mot de tout ce que je vous disois dans mon dernier billet. Je parlois

par économie (comme disent les pères de l'église). Si l'abbé de Lille est un homme sociable, un philosophe et un homme ferme, ne pouvez-vous pas l'acquérir? il mérite par son ouvrage cette réfutation de Clément; mais il est de l'université, et je crains toujours que ces gens-là ne soient des Ribalier, des Cogé, des Tamponet.

Pleurons sur Jérusalem et soyons tranquilles. L'oncle et la nièce vous embrassent tendrement.

Du même.

4 février 1771.

JE vous suis infiniment obligé, mon cher ami, de votre discours prononcé devant le roi de Danemarck. Jamais vous n'avez rendu la philosophie plus respectable. Ce discours est un bien beau monument. Toutes les Académies de l'Europe doivent vous en remercier. Je n'ose encore vous envoyer ma facétie sur la liberté de la presse, que ce monarque établit si hardiment dans ses états. Figurez-vous que je n'ai pas encore eu le temps de la faire copier. Ma colonie, qu'il faut soutenir malgré l'orage qui l'a presque renversée, des occupations forcées et mes maladies continues, ne m'ont point laissé un moment dont je puisse disposer.

Je m'attendois bien que le maréchal de Richelieu se mettroit à la tête de la faction pour le nasillonneur. Il m'avoit fait entendre, dans une de ses lettres, qu'il aimoit mieux me servir dans mes amours que dans mes aversions. Il a passé sa vie à me faire des

plaisirs et des niches, à me caresser d'une main et à me dévisager de l'autre; c'est sa façon avec les deux sexes. Il faut prendre les gens comme ils sont. Je lui ai écrit pourtant, et j'avoue ma honte à M. Gaillard. J'espère qu'après tout notre homme trouvera à qui parler. Il ne fera qu'en rire; mais, tout en plaisantant, sa faction aura le dessous, et cela est fort amusant. Si je vis, je dirai deux mots à l'ami le Beau; chaque chose vient en son temps.

Adieu, mon cher philosophe; adieu l'honneur des lettres. Madame Denis est enchantée, comme moi, de votre discours.

Du même.

13 février 1771.

JE crois notre doyen converti, et je me flatte qu'il ne s'opposera point à M. Gaillard.

Vous devez avoir reçu, mon cher philosophe, trois volumes l'un après l'autre. Je n'ai pu vous les envoyer plutôt, tout devient difficile.

J'ai peur que l'épître au roi de Danemarck sur la liberté de la presse ne paraisse dans un temps bien peu favorable. J'ai pourtant grande envie que vous m'en disiez votre sentiment, mais je tremble toujours de la laisser courir le monde.

Est-il bien vrai qu'on va restreindre le ressort du parlement de Paris à l'île de France? ce pourroit être un grand bien: il est cruel de se ruiner pour aller plaider en dernier ressort à plus de cent lieues de chez soi.

Je ne sais comment je suis avec madame Necker, j'ai peur qu'elle ne m'ait entièrement oublié.

Ne comptez-vous pas un jour avoir parmi vos quarante M. le marquis de Condorcet ?

Je vous embrasse bien tendrement, mon très-cher philosophe. Je suis bien malade. Est-il vrai que M. de Mairan se meure ?

Il faut passer dans ma barque.

Du même.

2 mars 1771.

Mon cher philosophe ne m'a point répondu quand je lui ai demandé s'il avoit reçu trois volumes par la voie de M. Marin, je le prie instamment de vouloir bien m'en informer. Je hasarde enfin de lui envoyer l'épître au roi de Danemarck, avec un peu de prose versifiée, adressée à lui-même. Ce n'est pas trop le temps de s'occuper de ces coïonneries, mais j'aime mieux m'égayer sur les excréments de la littérature, que sur d'autres excréments.

Je supplie mon cher philosophe de ne donner aucune copie des fadaïses à lui envoyées. Il peut les lire tant qu'il voudra à ses amis, mais il ne faut pas mettre le public dans sa confidence.

Voilà donc une quatrième place à remplir, donnez-là à qui vous voudrez; pourvu que ce ne soit pas à ce fripon de nasillonneur, je suis content. Demandez à Lalande, qui est voisin de ses terres, s'il n'est pas célèbre dans le pays par les rapines les plus odieuses. M. de Condorcet pourroit-il succéder à M. de

Mairan ? il n'a rien fait, dira-t-on ; tant mieux : nous avons plus besoin de gens qui jugent, que de gens qui fassent.

Je n'ai rien à dire sur tout ce qui se passe aujourd'hui ; tout ce que je puis me permettre, c'est de détester du fond de mon cœur les assassins du chevalier de la Barre jusqu'au dernier moment de ma vie. C'est ainsi que je vous aimerai.

Du même.

4 mars 1771.

JE m'aperçois, mon cher philosophe, que je ressemble à le Clerc de Montmerci, je fais trop de vers. Je vois à ma confusion, que j'ai parlé deux fois des harpies, l'une dans l'épître au roi de Danemarck, l'autre dans votre épître. Il y a dans la danoise :

Qui vous rendit chez vous puissans sans être impies ?

Qui sut de votre table, écartant les harpies,

Sauver le peuple et vous de leur voracité ?

Qui sut donner une ame au public hébété ?

Je mettrai à la place si vous le trouvez bon :

Quelle main favorable à vos grandeurs suprêmes,

A du triple bandeau vengé cent diadèmes ?

Et qui, du fond du puits tirant la vérité,

A su donner une ame au public hébété ?

Faites-moi l'amitié, je vous en prie, de mettre ces quatre vers sur la danoise, si mieux n'aimez en faire de meilleurs.

Voici une autre idée en prose dont vous ferez ce que vous croirez convenable ; je m'en remets à vous.

J'ai été extrêmement content de l'édit ; et , à deux petites phrases près que j'ai trouvées un peu obscures , le discours de M. le Chancelier m'a paru parfaitement beau.

Du même.

15 mars 1771.

ON me mande , mon cher ami , qu'on a élu le Mièrre ; en ce cas , vous avez sans doute rengainé ma lettre en faveur du traducteur de Virgile , que je ne connois point du tout. Je n'avois écrit que pour la décharge de ma conscience. Je vous avoue , par le même motif , que j'aurois donné ma voix à celui qui a mis par écrit l'édit du roi pour la création des six parlemens ou conseils nouveaux. Non-seulement les jugemens en dernier ressort , au parlement de Paris , épuisoient les pauvres plaideurs , obligés de faire cent cinquante lieues pour se ruiner : mais les criminels qu'on transféroit à Paris , du fond de l'Auvergne et du Limousin , coûtoient à l'état des sommes immenses. En un mot , cet édit me paroît jusqu'à présent un service essentiel rendu à la nation ; et puis d'ailleurs , vous savez si j'ai sur le cœur le sang du chevalier de la Barre et du comte de Lalli.

Du même.

18 mars 1771.

MON très-cher philosophe , je pense comme vous que le sujet en question seroit excellent pour l'Académie de Zug ou de Schaffouse. Je n'avois jamais vu l'extrait baptistaire du traducteur des *Géorgiques*. N'est-il pas majeur ? nous avons plus d'un conseiller au parlement qui décidoit de la fortune , de l'honneur et de la vie des hommes à vingt-cinq ans ; et , puisque l'abbé de Lille a été en âge de traduire Virgile , il me semble qu'il étoit assez âgé pour être auprès du traducteur de Milton.

Je ne le connois point , encore une fois. Il ne saura point mes bonnes intentions. Je me borne à être juste ; mais il me paroît que je ne suis qu'un franc provincial qui ne connoît pas le monde.

J'apprends , par un autre provincial qui est à Paris , qu'on m'attribue une petite feuille qui paroît sur le parlement de Paris et sur les conseils souverains. Elle est , Dieu merci , d'un jésuite qui est en Piémont ; c'est le même qui fit : *Il est temps de parler* , et *Tout se dira*.

Vous savez que je n'ai point approuvé la conduite du parlement de Paris , et que j'approuve infiniment les six conseils ; mais assurément je suis bien loin de rien imprimer sur de telles affaires. Je suis le prête-nom de quiconque veut écrire hardiment et ne se point commettre : cette situation est triste.

Quant à votre triple bandeau, on a dû mettre :

Qui du triple bandeau vengea cent diadèmes ;

et il m'a semblé qu'on disoit tous les jours la tiare pour le pape, et les diadèmes pour les rois. On venge le trône de l'autel ; si je me trompe, je passe condamnation.

Voici une autre querelle. Madame Necker me fait ses plaintes amères de ce que Pigal veut me faire absolument nu. Voici ma réponse : Décidez de mon effigie, c'est à vous que je la dois ; c'est à vous de me donner un habit, si cela vous plaît. Soyez sûr que vêtu ou non, je suis à vous jusqu'à ce que je ne sois plus rien.

Adieu ; je n'ai jamais été si malade ; je suis aveugle et goutteux ; il faut supporter tous les maux du corps et de l'ame. Pour me consoler, je vous demande en grâce de m'envoyer vos deux discours. En vérité, vous soutenez seul l'honneur des lettres, et je ne sais point d'homme plus nécessaire que vous.

Du même.

Ferney, 8 avril 1771.

MON très-cher philosophe, je vous rends mille grâces des momens agréables que vous m'avez fait passer. J'ai entendu la lecture de vos deux discours, car il ne m'est pas permis de les lire. Nos neiges ont mis mes yeux dans un si triste état, que me voilà un petit Tirésie, un petit OEdipe ; et j'ai bien la mine de rester

aveugle pour le peu de temps que j'ai encore à vivre.

Je n'entendrai jamais rien dans les champs Elysées, où je compte bien aller, qui vaille votre dialogue entre Descartes et Christine. Je ne sais rien de plus beau que votre éloge du roi de Prusse. Il ne vous avouera pas tout le plaisir qu'il aura eu d'être si bien peint par vous dans l'Académie des sciences, mais il le sentira de toutes les puissances de son ame. Non, personne n'a rendu la philosophie et la littérature plus respectables. Il n'y a peut-être à présent que notre cour qui n'en sente pas le prix ; mais je lui pardonne, si elle établit en effet six conseils pour rendre hardiment la justice, et si elle paye les frais que les pauvres diables de seigneurs de paroisse font pour la rendre dans leur taudis. Cela me paroît un des plus beaux réglemens du monde. Je serai attaché jusqu'à mon dernier soupir à un ministre qui m'a fait beaucoup de bien. Je ne le serai point du tout à des corps qui ont fait du mal ; et puis d'ailleurs, comment aimer une compagnie ? on ne peut aimer que son ami ou sa maîtresse.

Adieu, mon cher ami ; je vous recommande beaucoup de courage, et beaucoup de mépris pour le genre humain.

Du même.

22 avril 1771.

SAGE digne d'un autre siècle, mon cher ami, vous voilà donc secrétaire perpétuel ; c'est un titre que les secrétaires d'état n'ont

pas. Il me semble qu'il y a une pension sur la cassette, attachée à cette place. M. de Condorcet m'apprend cette nouvelle. Je vous pardonne de ne m'en avoir rien dit; vous avez dû être un peu occupé.

Vous ne mettez point dans les archives de l'Académie le petit conte que je vous envoie pour vous égayer. On m'écrit que Diderot est l'auteur d'un libelle contre moi, intitulé: *Réflexions sur la jalousie*. Je n'en crois rien du tout; je l'aime et l'estime trop pour le soupçonner un moment.

Comment va le commerce des lettres avec les rois, qui aurons-nous pour nouveaux confrères? Laharpe a donné, dans le *Mercur*, une dissertation qui me paroît un chef-d'œuvre.

Je compte que ma lettre est pour vous et pour lui. J'ai une peine infinie à écrire, je n'en puis plus. *Vale, amice.*

Du même.

27 avril 1771.

JE ne sais pas ce qui arrivera, mon cher ami; mais goûtons toujours le plaisir d'avoir vu chasser les jésuites, &c. &c. *Et ego in interitu vestro ridebo vos et subsannabo*, dit la Sainte-Ecriture.

J'avois envoyé à la chambre syndicale, avec laquelle je n'ai pas grand commerce, trois volumes d'un livre nouveau qui m'est venu d'Hollande, intitulé: *Questions sur l'Encyclopédie*, adressés à M. Briasson, pour les remettre à M. le marquis de Condorcet.

Je

Je ne sais si M. Briasson m'a rendu ce petit service; cela pouvoit passer pourtant pour ma dernière volonté, car j'ai été très-malade. Je crois avoir perdu entièrement les yeux, et que je serai aveugle jusqu'à ce que je sois mort tout-à-fait.

Je viens de voir, ou plutôt de me faire lire, dans le *Journal encyclopédique*, l'épître au roi de Danemarck, non pas telle que vous l'avez, mais telle que je l'ai envoyée à ce monarque, avec un petit bout de lettre qui accompagnoit l'envoi. Cela vient sûrement de Copenhague; le mal est très-médiocre.

Pourriez-vous me dire quel est l'auteur d'un éloge de l'abbé Trublet, qui est dans le même *Journal encyclopédique* d'avril? ce journal-là ne vaut pas le *Dictionnaire encyclopédique*.

Savez-vous qu'on a déjà imprimé quatre tomes du *Dictionnaire d'Yverdon*? plusieurs articles de M. de Lalande paroissent à la lettre A. Mon état ne m'a pas permis de les lire.

Voudriez-vous bien avoir la bonté de me mander si on a imprimé à Paris un recueil des ouvrages de M. de Mairan?

Je voulois écrire aujourd'hui à M. de Saint-Lambert, mais je ne sais si ma foiblesse me le permettra.

Adieu, mon très-cher philosophe; j'ai bien peur que la philosophie n'ait pas plus beau jeu qu'un ancien parlement de Paris. Les adeptes font fort bien de se tenir tranquilles. Vous savez que j'applaudis au choix qu'on a fait de M. l'abbé Arnaud. Si ce n'est pas à moi

que l'abbé de Lille succède quelque jour, j'applaudirai, car j'aime toujours les vers; on meurt comme on a vécu.

Du même.

14 juin 1771.

JE ne sais plus, mon très-cher philosophe, comment faire pour vous envoyer le quatrième et le cinquième volume de ces *Questions*. Le paquet est tout prêt depuis près d'un mois; mais plus d'une route qui m'étoit ouverte auparavant, m'est aujourd'hui bouchée.

Vous ne connoissiez pas, sans doute, la comédie de l'*Homme dangereux*, lorsque, sur son titre, on empêcha qu'on ne la jouât. Si vous l'aviez lue, vous auriez sollicité vivement sa représentation; c'étoit le plus sûr moyen de dégoûter l'auteur du théâtre. Les trois volumes qu'il a fait imprimer à Genève avec vos louanges, celles de Vernet, et même les miennes, se vendent aujourd'hui publiquement, et encore plus rarement. Ils pourront avoir plus de débit à Paris, attendu qu'il y a environ quatre cents personnes d'outragées; ce qui peut fournir environ huit cents lecteurs. Il est singulier que cet ouvrage soit permis, et que l'*Encyclopédie* soit défendue.

Si vous voyez M. de Schomberg, je vous prie de lui dire combien je lui suis attaché, à lui et à ses anciens amis. Mais, pour mes assassins, je leur soutiendrai toujours qu'ils

ont tort; et je crois que, dans le fond de son cœur, il sera de mon avis.

J'ai pensé mourir hier; c'est un état qui n'est pas si désagréable qu'on le croit; je souffrois beaucoup moins qu'à l'ordinaire. Portez-vous bien, mon cher ami; la vie est horrible sans la santé; mais, lorsqu'à la maladie il se joint une petite pointe de persécution, cet état n'est point plaisant.

Nem'oubliez pas auprès de M. de Condorcet. Soyez sûr que, tant que je vivrai, ma faculté de penser et de sentir, mon entéléchie sera entièrement à vous.

Du même.

8 juillet 1771.

COMME je suis quinze-vingt, mon cher philosophe, et que je n'ai pas grand soin de mes papiers, j'ai perdu une lettre de M. de Condorcet, par laquelle il me donnoit une adresse pour lui envoyer les quatrième et cinquième volumes des *Questions*. Je vous prie de rafraîchir la mémoire de cette adresse, car ma mémoire ne vaut pas mieux que mes yeux.

Il est fort à présumer, mon cher ami, que la philosophie sera peu respectée: notre royaume n'est pas de ce monde. Cependant il est sûr qu'on tolérera votre grande *Encyclopédie* comme un objet de commerce et de finance. Messieurs les auteurs seront, dans cette occasion, protégés par messieurs les libraires, et je crois que messieurs les libraires donnent quelque argent à messieurs les éom-

mis de la douane des pensées. Nous ne jouons pas un beau rôle. Notre consolation est d'écraser des pédans barbares qui nous ont persécutés. Ils sont plus maltraités que nous, mais c'est la consolation des damnés. Portez-vous bien, et riez du monde entier, c'est le parti le meilleur et le plus honnête.

Je vous embrasse, mon cher ami, mais je ne peux pas rire pour le présent.

Du même.

19 août 1771.

Mon cher ami, j'ai vu le descendant du brave Crillon, qui est venu avec le prince de Salm, tous deux instruits et modestes, tous deux très-aimables et dignes d'un meilleur siècle.

Quel homme de lettres donnerez-vous pour successeur à un prince du sang (M. le comte de Clermont)? Il se présente beaucoup de poètes : ne faut-il pas donner la préférence à M. de Laharpe ou à M. de Lille?

Vous savez ce que c'est qu'un banneret, qu'à Berne on appelle banderet. Or le banderet de la république de Neuchâtel, ayant joint à sa dignité celle d'imprimeur, faisoit une très-belle édition du *Système de la nature*. Les dévotes de Neuchâtel, éprises d'une sainte rage, sont venues brûler son édition. Le gonfalonier de la république a été obligé de se démettre de sa charge; mais on ne lui a point fait d'autre mal; il n'en auroit pas été quitte à si bon marché dans Abbeville.

On a déjà six volumes de l'*Encyclopédie*

d'Yverdun; personne ne la lit, mais on l'achète. Je doute fort que celle de Genève entre de sitôt à Paris. Nous revenons au temps où l'on agitoit la question *de mathematicis ab urbe expellendis*.

Je suis tout étonné, moi malingre et aveugle, de vous dire des nouvelles du fond de ma solitude et de mon lit.

J'ai donné des paperasses pour vous à M. de Crillon.

Adieu, mon cher et grand philosophe, que j'aimerai jusqu'au dernier moment de ma vie.

Du même.

13 septembre 1771.

Mon très-cher philosophe, tâchez que nous ayons une douzaine de comtes de Crillon et de princes de Salm à la cour de France, et quelques rois de Prusse à l'Académie, alors tout ira bien.

Je vois qu'on réforme tous les parlemens, mais je suis sûr qu'aucun ne prêtera son ministère au rappel des jésuites. S'ils reparoissoient, ce ne seroit que pour être en horreur à la France; et la philosophie y gagneroit, bien loin d'y perdre. Nous aurions le plaisir de voir les loups et les renards se mordre, et le petit troupeau des philosophes seroit en sûreté.

On dit que vous avez prononcé à l'Académie un discours aussi agréable qu'instructif. Ne permettez-vous pas qu'on l'imprime dans les papiers publics? vous ne dites jamais que

des vérités éloquentes ; il n'est pas juste que nous en soyons privés.

On m'a envoyé un imprimé d'un autre genre. C'est une apparition de notre Seigneur Jésus-Christ dans une paroisse de l'évêché de Tréguier en Basse-Bretagne, et un discours qu'il a prononcé devant monsieur l'évêque sur les péchés des Bas-Bretons ; le tout avec approbation et privilège. Cela est bien consolant, et vaut assurément tous vos discours académiques.

Adieu, mon cher et respectable ami ; je suis toujours souffrant et aveugle. Si j'étois Bas-Breton, Jésus-Christ m'auroit guéri ; mais je vois bien qu'il ne se soucie pas des Suisses.

Du même.

28 septembre 1771.

Mon cher ami, voici donc de quoi exercer la philosophie. Laharpe persécuté pour avoir fait un chef-d'œuvre d'éloquence dans l'éloge de Fénelon ; j'ai eu de la peine à croire cette aventure. Vous me direz que plus elle est absurde, plus je la dois croire, et que c'est le cas du *credo quia absurdum*. Cette extravagance aura-t-elle des suites ? l'Académie agira-t-elle ? est-ce à l'Académie qu'on en veut ? la chose est-elle sérieuse, ou est-ce une plaisanterie ? je vous demande en grâce de me mettre au fait, cela en vaut la peine.

Nous avons ici madame *Dixneufans* (madame la comtesse de Rochefort), dont vous êtes le médecin ; elle a perdu de son embonpoint, mais elle a conservé sa beauté. Son

mari nous a dit des choses bien extraordinaires ; tous deux sont très-aimables ; ils méritent de prospérer, et ils prospéreront. Pour moi, je me meurs tout doucement. Bonsoir, mon très-cher et très-grand philosophe.

J'ajoute que Laharpe m'ayant pressé très-vivement d'écrire à M. le chancelier, j'ai pris cette liberté, quoique je la croye assez inutile ; mais enfin je lui ai dit ce que je pensois sur les discours académiques, sur la sorbonne et sur l'*Encyclopédie*.

D E D' A L E M B E R T.

Paris, 7 octobre 1771.

IL n'est que trop vrai, mon cher maître, qu'il y a un arrêt du conseil qui supprime le discours de Laharpe. Cet arrêt a été sollicité par l'archevêque de Paris et par l'archevêque de Reims. Ils vouloient d'abord faire condamner l'ouvrage par la sorbonne, mais le syndic Ribalier s'y est opposé ; il se souvient de l'affaire de Marmontel. L'Académie a fait ce qu'elle a pu pour empêcher cette suppression, ou du moins qu'elle ne se fît par un arrêt du conseil ; mais tout ce qu'elle a pu obtenir, encore avec beaucoup de peine, a été que l'arrêt ne seroit ni crié ni affiché ; mais il est imprimé, et il a été donné à l'imprimerie royale à ceux qui l'ont demandé. Vous noterez que, de tous nos confrères de Versailles, M. le prince Louis est le seul qui ait servi l'Académie dans cette occasion ; les autres, ou n'ont rien dit, ou peut-être ont

tâché de nuire. Voilà où nous en sommes. Cet arrêt nous enjoint de faire approuver désormais, comme autrefois, les discours des prix par deux docteurs de sorbonne. Il y a quatre ans que nous avons cessé d'exiger cette approbation, par des raisons très-raisonnables : 1^o parce que, lorsqu'on annonça, dans une assemblée publique, que l'éloge de Charles V devoit être ainsi approuvé, le public nous rit au nez, et nous le méritions bien ; 2^o parce qu'il y a des éloges, comme celui de Molière, qui auroient rendu ridicule l'approbation de deux théologiens ; 3^o parce qu'il y en a, comme ceux de Sully, de Colbert, où il faut parler d'autre chose que de théologie, et où l'approbation de deux docteurs de sorbonne ne mettroit point l'Académie à couvert des tracasseries ; 4^o enfin, parce que ces docteurs abusoient scandaleusement du droit d'effacer ce qu'il leur plaisoit, témoin l'éloge de Charles V, dans lequel ils avoient effacé tout ce qui étoit contraire aux prétentions ultramontaines, à l'inquisition, &c. Il faudra pourtant désormais se soumettre à ce joug ; à la bonne heure. Je gémis et je me tais. Si on vous envoie l'arrêt du conseil, vous verrez aisément que ceux qui l'ont rédigé n'avoient pas pris la peine de lire le discours de Laharpe. Je sais que plus d'un évêque désapprouvent fort cette condamnation ; mais ils risqueroient trop à s'expliquer.

Adieu, mon cher ami ; j'ai le cœur navré de douleur.

DE VOLTAIRE.

19 octobre 1771.

MON cher et vrai philosophe, vous aviez grand besoin de cette philosophie qui console le sage, qui rit des sots, qui méprise les fripons et qui déteste les fanatiques. Je vois que, par tous les réglemens qu'on a faits sur les blés, on a presque empêché les Velches de manger, et on s'efforce à présent de nous empêcher de penser. La persécution va jusqu'au ridicule, et c'est le partage des Velches que ce ridicule. Il y a une ligue formée contre le bon sens, ainsi que contre la liberté. Que vous reste-t-il pour votre consolation ? un petit nombre d'amis auxquels vous dites ce que vous pensez, quand les portes sont fermées. Si vous aviez été en Russie, on vous y auroit vu honoré, respecté et enrichi. Vous seriez, par tout ailleurs qu'à Paris, l'ami des rois ou de ceux qui instruisent les rois, et vous seriez chez vous en butte aux bêtises d'un cuistre de sorbonne, ou à l'insolence d'un commis. C'est dans de telles circonstances que le stoïcisme est bon à quelque chose :

Virtus, repulsae nescia sordidae,

Intaminatis fulget honoribus.

Qui prendrez-vous donc pour succéder à notre confrère le prince du sang ? un philosophe nous seroit plus utile qu'un prince ; mais où le trouver ? gardez-vous bien de

prendre un mauvais poète ; c'est la pire espèce de toutes et la plus méprisable. Ne pourrez-vous trouver dans Paris un homme libre qui ait du goût, de la littérature, et surtout cette honnête fierté qui ne craint ni les prêtres ni les commis ?

Voici de petites affaires parlementaires que je vous envoie par un voyageur qui vous les rendra, pourvu qu'il ne soit pas fouillé aux portes.

Adieu, mon cher ami, mon cher philosophe ; je ne sais comment vous envoyer les six et septième volumes des *Questions*. Paris est une ville assiégée, où la nourriture de l'ame n'entre plus. Je finis comme Candide en cultivant mon jardin ; c'est le seul parti qu'il y ait à prendre.

Je vous embrasse bien tendrement.

Du même.

14 novembre 1771.

JE vous ai écrit, mon cher philosophe, par M. Bacon, non pas Bacon de Vérulam, mais Bacon substitut du procureur-général, et pourtant philosophe.

J'ai demandé à Marin si je pouvois vous faire tenir par lui les six et septième volumes des rogatons alphabétiques, que je vous prie de mettre dans votre bibliothèque, sans avoir l'ennui de les lire ; il ne m'a pas répondu. Je vous les envoie par madame le Gendre, sœur de M. Hénin notre résident. Cela fera nombre parmi vos livres ; ce n'est qu'un hommage que je mets à vos pieds.

Il paroît un ouvrage très-curieux et très-bien fait, intitulé l'*Histoire critique de Jésus-Christ*. Il n'est pas difficile d'en avoir des exemplaires à Genève ; mais aussi il n'est pas aisé d'en faire passer en France. Dieu me préserve de servir à répandre cet ouvrage abominable, capable de dessécher toutes les semences de la religion chrétienne dans les consciences les plus timorées ! je ne l'ai lu qu'avec une sainte horreur, et en faisant des signes de croix à chaque ligne.

Il paroît encore deux autres petits livres qui sont des canons de douze livres de balle, tandis que l'*Histoire critique* est une pièce de vingt-quatre. L'un est l'*Examen des prophéties*, et l'autre l'*Esprit du judaïsme*. On nous en fait craindre encore plusieurs autres de mois en mois. Belzébuth ne se lasse point de persécuter les fidèles. Nous touchons aux derniers temps, sans doute.

L'expulsion des jésuites annonce la fin du monde, et nous allons voir incessamment paroître l'antechrist. Je me prépare pour cette grande révolution, puisque nous en avons déjà vu tant d'autres. En attendant, je vous embrasse le plus tendrement du monde, avec vénération et amour.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 18 novembre 1771.

JE ne sais, mon cher maître, par quelle fatalité je n'ai reçu que depuis deux jours votre lettre du 19 d'octobre, et le paquet qui

y étoit joint. J'ai lu le beau discours d'Anne du Bourg, qui ne corrigera point les fanatiques, mais qui du moins rendra le fanatisme odieux ; les *Pourquoi*, auxquels on ne répondra point, parce qu'il n'y a point de bonne réponse à y faire que de réformer les Velches qui resteront Velches encore long-temps ; et la *Méprise d'Arras*, qui me paroît bien modestement appelée *méprise*, et qui n'empêchera point que les successeurs de ces assassins, aussi fanatiques, plus ignorans et plus vils, ne fassent souvent des *méprises* pareilles, sans compter tout ce qui nous attend d'ailleurs. Quand je vois tout ce qui se passe dans ce bas monde, je voudrois aller tirer le père éternel par la barbe et lui dire, comme dans une vieille farce de la passion : *Père éternel, quelle vergogne !* &c. Je suis navré et découragé. Je finirai, et je crois bientôt, par ne plus prendre aucun intérêt à toutes les sottises qui se disent, et à toutes les atrocités qui s'exercent de Pétersbourg à Lisbonne, et par trouver que tout ira bien quand j'aurai bien digéré et bien dormi. Je vous en souhaite autant, mon cher ami. Je fais du genre humain deux parts, l'opprimante et l'opprimée ; je hais l'une et je méprise l'autre. Que ne suis-je au coin de votre feu, pour épancher mon cœur dans le vôtre ! je suis bien sûr que nous serions d'accord sur tous les points.

Il y a ici un abbé du Vernet, bon diable, zélé pour la bonne cause, et votre admirateur enthousiaste depuis long-temps, qui se propose d'élever à votre gloire, non pas une statue comme Pigal, mais un monument lit-

téraire, et qui vous a écrit pour cet objet. Il dit que vous l'invitez d'aller à Ferney. Je vous demande vos bontés pour lui, et j'espère que vous l'en trouverez digne.

C'est samedi prochain 23, que nous donnerons un successeur à ce prince dont le nom a si stérilement chargé notre liste. Je ne vous réponds pas que nous ayons un bon poète ; nous en aurions un et même deux si j'en étois cru ; mais je tâcherai du moins que nous ayons un homme de lettres honnête, et qui prenne intérêt à la cause commune. C'est à-peu-près tout ce que nous pouvons faire dans les circonstances présentes, et vous penseriez de même, si vous voyiez de près l'état des choses. Adieu mon cher et illustre maître, je vous embrasse tendrement.

DE VOLTAIRE.

27 novembre 1771.

Mon cher philosophe, je vous envoie ce rogaton qui sort de la presse. Il y a quelques articles qui pourront vous amuser. Vous n'avez pas été content de *Memnius*, car vous n'en dites mot. Il me paroît clair pourtant qu'il y a dans la nature une intelligence : et par les imperfections et les misères de cette nature, il me paroît que cette intelligence est bornée ; mais la mienne est si prodigieusement bornée, qu'elle craint toujours de ne savoir ce qu'elle dit ; elle respecte infiniment la vôtre ; elle gémit comme vous sur bien des choses ; elle vous est tendrement attachée.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 6 mars 1772.

IL y a un siècle, mon cher maître, que je ne vous ai rien dit. Je vous sais fort occupé, et je respecte votre temps, à condition que vous vous souviendrez toujours que vous avez en moi l'admirateur le plus constant et l'ami le plus dévoué.

Vous ignorez peut-être qu'un polisson, nommé Clément, va de porte en porte lisant une mauvaise satire contre vous. Je ne l'ai point lue, quoiqu'on assure qu'elle est imprimée. On dit, et je le crois de reste, qu'elle ne vaut la peine ni d'être imprimée, ni d'être lue. On ajoute que la plupart de vos amis y sont maltraités; mais on ajoute encore, et on assure même que le grand prôneur de la pièce, le grand protecteur de l'auteur, est M. l'abbé de Mably qui mène M. Clément sur le poing de porte en porte, et qui le présente à toutes ses connoissances. Ce M. l'abbé de Mably est frère de l'abbé de Condillac, dont il n'a sûrement pas pris les conseils en cette occasion. La haine que ce protecteur de Clément affiche contre les philosophes, est d'autant plus étrange, qu'assurément personne n'a plus affiché que lui, et dans ses discours et dans ses ouvrages, les maximes anti-religieuses et anti-despotiques qu'on reproche à tort ou à droit à la plupart de ceux que Clément attaque dans sa rapsodie. Voilà, mon cher confrère, ce qu'il est bon que vous sachiez, car enfin

il est bon de ne pas ignorer à qui l'on a affaire.

Je n'ajouterai rien à ce détail, sinon que la littérature est dans un état pire que jamais; que je deviens presque imbécille de découragement et de tristesse; mais que cet imbécille vous aimera et vous admirera toujours.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse et vous recommande les polissons et leurs protecteurs.

DE VOLTAIRE.

12 mars 1772.

MON très-cher philosophe, je conçois par votre lettre, et par ce qu'on m'écrit d'ailleurs, que la littérature et la philosophie sont comme nos finances, un peu sur le côté. Notre gouvernement a besoin d'économie, et les philosophes de patience. C'étoit dans ce temps-ci qu'il vous falloit voyager. Pour moi, dans tous les temps, il faut que je reste dans ma retraite; ma santé s'affoiblit tous les jours. Il n'y a pas d'apparence que je vienne vous faire une visite à Paris, et j'en suis bien fâché.

Je n'ai point vu la *Clémentine*; M. de Laharpe m'en parle, M. de Chabanon aussi, et ils n'en disent pas plus de bien que vous. S'il y a de bons vers, j'en ferai mon profit; car j'aime toujours les bons vers, tout vieux que je suis; mais on prétend que l'ouvrage est très ennuyeux: c'est un grand mal. Une satire doit être piquante et gaie. J'ai peur que ce Clément ne soit un petit pédant, fort

vain, fort sot, fort étourdi, de fort mauvaise humeur. Il se flatte qu'à force d'aboyer contre d'honnêtes gens, il sera entendu à la cour et qu'il obtiendra une pension, comme le savetier Nuttelet en eut une du clergé, pour avoir insulté des jansénistes dans la rue.

M. de Condorcet m'a parlé d'une tragédie *des Druides*, qui est, dit-on, l'abolition de l'ancienne prêtraille. Il dit que la pièce est philosophique; c'est peut-être pour cela qu'on ne la joue point. Il y a deux choses que je voudrais voir à Paris, vous et l'opéra de *Castor et Pollux*; mais il faut que je renonce à tous les plaisirs.

Madame Denis et moi, nous vous embrassons, nous vous regrettons, nous vous aimons très-tendrement.

J'ai arrangé avec Gabriel Cramer la petite affaire avec l'enchanteur Merlin.

A l'égard de ses tomes de mélanges, il faut que vous sachiez que ce sont bêtises de typographie, tours de libraire, mensonges imprimés. Il a plu à Gabriel de débiter, sans me consulter, tous les rogatons qu'il a trouvés sous mon nom dans le *Mercur* et dans les feuilles de Fréron. Je l'ai grondé terriblement, il n'en a fait que rire; il dit que cela se vend toujours, que cela s'achète par les sots pendant un certain temps, qu'ensuite cela se vend quatre sous et demi la livre aux épiciers, et qu'il y a peu à perdre pour lui. Je suis une espèce d'agonisant qui voit vendre sa garde-robe avant d'avoir rendu le dernier soupir. Bonsoir, mon agonie est votre très-humble servante.

DE D'ALEMBERT.

1^{er}. juillet 1772.

« J'EN appelle aux étrangers qui ont poussé
 » les hauts cris, qui ont répété, après des
 » François, *que nous étions une nation frivole*
 » *qui savoit rouer et ne point combattre*. Qui
 » a donné le plus grand scandale, ou un en-
 » fant indiscret, ou des juges qui le font pé-
 » rir dans les plus affreux supplices? la mort
 » de l'infortuné chevalier de la Barre est un
 » bien plus grand crime que celle de Calas.
 » Au moins dans celle-ci, un juge peut allé-
 » guer d'avoir été séduit par des présomptions
 » et par le cri public; dans celle-là, c'est une
 » indécence punie comme le prétendu parrici-
 » cide de Toulouse.

» Obscurs fanatiques, qui du fond de vos
 » tanières, où vous rongez les os et sucez le
 » sang des sages, apprenez à l'univers que
 » vous êtes les colonnes des mœurs et du
 » culte; phraseurs mitrés ou sans mitres,
 » avec un capuchon ou sans capuchon, quand
 » cesserez-vous de faire des homélies sur la
 » charité, pour apprendre que c'est au savant
 » d'instruire, et non pas au bourreau?

Voilà, mon cher philosophe, ce qui a été prononcé à Cassel, le 8 d'avril, en présence de M. le landgrave, de six princes de l'Empire, et de la plus nombreuse assemblée, par un professeur en histoire, que j'ai donné à monseigneur le landgrave. J'espère qu'il ne lui arrivera pas la même chose qu'à l'abbé

Andra. On peut chez nous faire pendre des philosophes, mais la philosophie subsistera toujours.

Virtutem videant, intabescantque relictam.

M. Marmontel vous a-t-il montré *les Systèmes*? quel profane a si cruellement estropié *les Cabales*?

C'étoit un bizarre effet de la destinée qui préside au petit comme au grand, qu'on travaillât en même-temps, à Paris et à Ferney, au sujet *des Druides*, sous des noms différents, et qu'on fît les mêmes difficultés à ces deux ouvrages.

Il faut que les François écrivent, et que l'étranger les imprime.

Le parti est pris d'écraser les lettres.

Tenez-vous bien. Adieu, Platon; vivez chez vos barbares.

DE VOLTAIRE.

13 juillet 1772.

Mon très-cher ami, mon très-illustre philosophe, madame de Saint-Julien, qui veut bien se charger de ma lettre, me fournit la consolation et la liberté de vous écrire comme je pense.

Vous sentez combien j'ai dû être affligé et indigné de l'aventure des deux académiciens. Vous m'apprenez que celui qui devoit être le soutien le plus intrépide de l'Académie, en a voulu être le persécuteur. Le présent et le passé me font une égale peine: je ne vois que

cabales, petites et méchanceté. Je bénis tous les jours les causes secondes ou premières qui me retiennent dans la retraite. Il est plus doux de faire ses moissons que de faire des tracasseries; mais ma solitude ne m'empêchera pas d'être toujours uni avec les gens de bien, c'est-à-dire avec vos amis, à qui je vous supplie de me bien recommander.

Votre *chât* est fort bon; mais il n'est pas mal d'ordonner, de la part de Dieu, à tous ceux qui voudroient être persécuteurs, de rire et de se tenir tranquilles.

Je vois qu'en effet on cherche à persécuter tous les gens de lettres, excepté peut-être quelques charlatans heureux et quelques faquins sans aucun mérite. Il faut un terrible fonds de philosophie pour être insensible à tout cela; mais vous savez qu'ainsi va le monde.

Ce qui se passe dans le nord n'est pas plus agréable. Votre Danemarck a fourni une scène qui fait lever les épaules et qui fait frémir. J'aime encore mieux être François que Danois, Suédois, Polonois, Russe, Prussien ou Turc; mais je veux être François solitaire, François éloigné de Paris, François suisse et libre.

Je m'intéresse beaucoup à l'étrange procès de M. de Morangiès. Mes premières liaisons ont été avec sa famille. Je le crois excessivement imprudent. Je pense qu'il a voulu emprunter de l'argent très-mal à propos, et au hasard de ne point payer; que dans l'ivresse de ses illusions et d'une conduite assez mauvaise, il a signé des billets avant de recevoir l'argent. C'est une absurdité; mais toute cette

affaire est absurde comme bien d'autres. Si vous voyez M. de Rochefort, je vous prie de lui dire qu'il me faut beaucoup plus d'éclaircissements qu'on ne m'en a donné. Les avocats se donnent tant de démentis, les faits qui devoient être éclaircis le sont si peu, les raisons plausibles que chaque partie allègue sont tellement accompagnées de mauvaises raisons, qu'on est tenté de laisser tout là. Un traité de métaphysique n'est pas plus obscur; et j'aime autant les disputes de Malebranchés et de Arnaud, que la querelle de Dujonquay. C'est par tout le cas de dire : *Tradidit mundum disputationi eorum.*

J'en reviens toujours à conclure qu'il faut cultiver son jardin, et que Candide n'eut raison que sur la fin de sa vie. Pour vous, il me paroît que vous avez raison dans la force de votre âge. Portez-vous bien, mon cher philosophe; c'est-là le grand point. Je m'affoiblis beaucoup; et, si je suis quelquefois Jean qui pleure et qui rit, j'ai bien peur d'être Jean qui radote; mais je suis sûrement Jean qui vous aime.

Du même.

4 septembre 1772.

JE voudrais, mon très-cher et très-grand philosophe, qu'on donnât rarement des prix, afin qu'ils fussent plus forts et plus mérités. Je voudrais que l'Académie fût toujours libre, afin qu'il y eût quelque chose de libre en France. Je voudrais que son secrétaire fût

mieux renté, afin qu'il y eût justice dans ce monde.

Je voudrais.... je m'arrête dans le fort de mes je voudrais, je ne finirois point. Je voudrais seulement avoir la consolation de vous revoir avant que de mourir.

On m'a parlé des *Maximes du droit public françois*. On m'a dit que cela est fort; mais cela est-il fort bon? et avons-nous un droit public, nous autres Velches? il me semble que la nation ne s'assemble qu'au parterre. Si elle jugeoit aussi mal dans les états-généraux que dans le tripot de la comédie, on n'a pas mal fait d'abolir ces états. Je ne m'intéresse à aucune assemblée publique, qu'à celles de l'Académie, puisque vous y parlez. On vous a cousu la moitié de la bouche; mais ce qui vous en reste est si bon, qu'on vous entendra toujours avec le plus grand plaisir.

Nous attendons une histoire détaillée de l'aventure du Danemarck; on la dit très-curieuse; on prétend même qu'elle est vraie: en ce cas, ce sera la première de cette espèce.

Le roi de Prusse m'annonce qu'il m'envoie un service de porcelaine; vous verrez qu'elle se cassera en chemin. Il jouira bientôt de sa Prusse polonoise; en digérera-t-il mieux? en dormira-t-il mieux? en vivra-t-il plus longtemps?

J'ai à vous dire pour nouvelle que nous nous moquons ici de la foudre; que les conducteurs, les anti-tonnerres deviennent à la mode comme les dragées de Keiser. Si Nicolas Boileau avoit vécu de notre temps, il n'auroit pas dit si crûment:

Je crois l'ame immortelle, et que c'est Dieu qui tonne.

Vivez *memor nostri* ; je suis à vous passionnément.

Du même.

16 septembre 1772.

MON cher philosophe, ce siècle-ci ne vous paroît-il pas celui des révolutions, à commencer par les jésuites et à finir par la Suède, et peut-être à ne point finir ? voici une révolution qui m'arrive à moi. Vous avez sans doute entendu parler d'un abbé Pinzo, qui a écrit, ou laissé écrire sous son nom, une lettre à la Jean-Jacques, prodigieusement folle et insolente. On a imprimé cette lettre ; l'imprimeur s'est servi de mon orthographe ; les sots l'ont crue de moi, et un fripon l'a envoyée au pape : voilà où j'en suis avec sa sainteté ; elle est infailible, mais je ne sais si c'est en fait de goût, et si elle démêlera que ce n'est pas là mon style.

Mandez-moi, je vous prie, ce que c'est que cet abbé Pinzo ; et au nom du grand Être dont Ganganelli est le vicaire, *da mi consiglio*.

Nous avons ici le Kain ; il enchante tout Genève. Il a joué dans *Adélaïde du Guesclin* : il jouera *Mahomet* et *Nicias*, après quoi je vous le renverrai.

Voici mon petit remerciement au remerciement de M. Vatelet.

Je vous embrasse de toutes mes forces.

Du même.

13 novembre 1772.

MON cher et grand philosophe, mon véritable ami, j'ai reçu, par une voie détournée, une lettre que je n'ai pas cru d'abord être de vous, parce que voici la saison où je perds la vue selon mon usage. Je ne savais pas d'ailleurs que vous fussiez l'ami de madame Geoffrin ; je vous en félicite tous deux : mais mettez un D dorénavant au bas de vos lettres, car il y a quelques écritures qui ressemblent un peu à la vôtre, et qui pourroient me tromper. Il est vrai que personne ne vous ressemble ; mais n'importe, mettez toujours un D.

Pour vous satisfaire sur votre lettre, vous et madame Geoffrin, il faut d'abord vous dire que je brochai, il y a un an, les *Lois de Minos*, que vous verrez siffler incessamment. Dans ces *Lois de Minos*, le roi Teucer dit au sénateur Méronie :

Il faut changer de lois, il faut avoir un maître.

Le sénateur lui répond :

Je vous offre mon bras, mes trésors et mon sang ;
Mais si vous abusez de ce suprême rang,
Pour fouler à vos pieds les lois de la patrie,
Je la défends, seigneur, au péril de ma vie, &c.

C'étoit le roi de Pologne qui devoit jouer ce rôle de Teucer, et il se trouve que c'est le roi de Suède qui l'a joué.

Quoi qu'il arrive, je me trouve d'accord avec madame Geoffrin dans son attachement pour le roi de Pologne, et dans son estime pour M. le comte d'Hessenstein ; mais je l'avertis que Mérione n'est qu'un petit fanatique, et qu'il n'a pas la noblesse d'âme de son Suédois. J'admire Gustave III, et j'aime surtout passionnément sa renonciation solennelle au pouvoir arbitraire ; je n'estime pas moins la conduite noble et les sentimens de M. le comte d'Hessenstein. Le roi de Suède lui a rendu justice ; la bonne compagnie de Paris et les Velches même la lui rendront. Pour moi, je commence par la lui rendre très-hardiment.

Je vous envoie, mon cher ami, l'épître à Horace ; cette copie est un peu griffonnée, mais c'est la plus correcte de toutes. Je deviens plus insolent à mesure que j'avance en âge. La canaille dira que je suis un malin vieillard.

André Ganganelli a heureusement assez d'esprit pour ne point croire que la lettre de l'abbé Pinzo soit de moi ; un sot pape l'auroit cru et m'auroit excommunié. On ne connoît point cet abbé Pinzo à Rome. C'est apparemment quelque aventurier qui aura pris ce nom, et qui aura forgé cette aventure pour attraper de l'argent aux philosophes. Il m'a passé quelquefois de pareils croquans par les mains.

Le roi de Prusse vient de m'envoyer un service de porcelaine de Berlin, qui est fort au-dessus de la porcelaine de Saxe et de Séve ; je crois que Dantzick en payera la façon.

Adieu ; vous verrez un beau tapage le jour

des *Lois de Minos*. Il y a encore des gens qui croient que c'est l'ancien parlement qu'on joue. Il faut laisser dire le monde. Les Fréron et les la Beaumelle auront beau jeu.

Bonsoir ; madame Denis vous fait les plus tendres complimens. Faites les miens, je vous prie, à M. le marquis de Condorcet ; et surtout dites à madame Geoffrin combien je lui suis attaché.

Du même.

8 décembre 1772.

J'ai pensé, mon cher ami, qu'il faut un successeur à Thiriot auprès du roi de Prusse. Je suppose que le prophète Grimm est déjà en fonction ; mais si cela n'étoit pas, si ce grand prophète étoit employé ailleurs, il me semble que cette petite place conviendrait fort à frère Laharpe, et que le roi de Prusse seroit bien content d'avoir un correspondant littéraire aussi rempli de goût et d'esprit. Je crois que personne n'est plus en état que vous de lui procurer cette place ; et si la chose est praticable, vous y avez déjà songé : j'en ai écrit un petit mot au roi.

Voudriez-vous bien me mander où l'on en est sur cette petite affaire.

Vous souvenez-vous d'un nommé d'Etalonde, fils de je ne sais quel président d'Abbeville, à qui on devoit pieusement arracher la langue, couper la main droite, et appliquer tous les agrémens de la question ordinaire et extraordinaire ; après quoi, il devoit être brûlé à petit feu, conjointement avec le

chevalier de la Barre, petit-fils d'un lieutenant-général des armées du roi, le tout pour avoir chanté une chanson gaillarde, et n'avoir pas ôté son chapeau devant une procession de capucins velches ? le roi de Prusse vient de donner une compagnie à ce petit d'Etallonde, auquel il avoit donné une lieutenance à l'âge de dix-sept ans, âge auquel le sénateur Pasquier, et d'autres sages et doux sénateurs, l'avoient condamné à la petite réparation publique que d'Etallonde esquiva, et qui fut prescrite au chevalier de la Barre, pour l'édification des fidèles.

Adieu, mon cher philosophe ; je vous aime inutilement, car je ne suis bon à rien dans ce monde ; mais je vous aime de tout mon cœur.

Madame Denis a été très-malade, et moi je le suis toujours.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 26 décembre 1772.

OUI, oui, assurément, mon cher et illustre ami, je ferai lire à tout le monde, sans néanmoins en laisser prendre de copies, la charmante lettre que le roi de Prusse vous a écrite. Cette lettre fait honneur, d'abord au prince qui sait écrire ainsi, ensuite à vous qui n'en avez pas trop besoin, et enfin aux lettres et à la philosophie, qui ont besoin de cette consolation, dans l'état d'oppression où elles gémissent. Vous ne sauriez croire à quelle fureur l'inquisition est portée. Les commis à

la douane des pensées, se disant *censeurs royaux*, retranchent, des livres qu'on a la bonté de leur soumettre, les mots de *superstition*, de *tyrannie*, de *tolérance*, de *persécution*, et même de *Saint-Barthelemi*, car soyez sûr qu'on voudroit en faire une de nous tous.

Voilà les cuistres de l'université qui viennent de sonner un nouveau tocsin. Dirigés par le recteur Cogé *pecus* qui est à leur tête, ils viennent de proposer pour le sujet d'éloquence latine qu'ils proposent tous les ans pour prix à tous les autres cuistres du royaume : *Non magis Deo quam regibus infensa est ista quae vocatur hodiè philosophia*. Admirez néanmoins avec quelle bêtise cette belle question est énoncée ; car ce beau latin, traduit littéralement, veut dire que *la philosophie n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois* ; ce qui signifie, en bon françois, qu'elle n'est ennemie ni des uns ni des autres. Voyez avec quel jugement ces marauds savent rendre ce qu'ils veulent dire. Il me semble que ce seroit bien le cas de répondre à leur belle question, non en latin, mais en bel et bon françois, pour être lu par tout le monde. Il faudroit que l'auteur fît semblant d'entendre l'assertion de ces cuistres dans le sens très-vrai et très-naturel qu'elle présente, mais qu'ils n'avoient pas intention d'y donner.

Que de bonnes choses à dire pour prouver que la philosophie n'est ennemie ni de Dieu ni des rois ! et quels coups de foudre on peut lancer à cette occasion sur ses ennemis, en rappelant les Damiens, les Ravailac, les

Alexandre VI, et tous les monstres qui leur ont ressemblé ! ce seroit à vous, mon cher maître, plus qu'à personne, à rendre ce service aux frères persécutés.

Vous ignorez vraisemblablement tous les libelles dont on infecte la littérature, contre vous et vos amis. Vous ignorez que Cogé *pecus* a présenté à l'archevêque de Paris, à l'archevêque de Reims, et à *tutti quanti*, comme un défenseur précieux à la religion, un petit gueux nommé Sabatier, venu de Castres avec des sabots, que j'ai chassé de chez moi comme un laquais, parce qu'il imprimoit des impertinences contre ce que nous avons de plus estimable dans la littérature.

Ce petit maraud, en arrivant à Paris, est entré, en qualité de décrotteur bel-esprit, chez un comte de Lautrec qui avoit des procès, écrivoit lui-même ses mémoires, et les donnoit à Sabatier à mettre en françois. Le comte de Lautrec s'aperçut que sa partie adverse étoit instruite de ses moyens avant que ses mémoires parussent. Il alla chez son avocat et son procureur qu'il traita de fripons. L'avocat et le procureur se défendirent avec l'air et la force de l'innocence, et firent si bien qu'ils découvrirent une lettre de Sabatier aux gens d'affaires de la partie adverse. Le comte de Lautrec instruit, fit venir Sabatier, lui montra sa lettre, lui donna cent coups de bâton, le chassa de chez lui, en lui enjoignant néanmoins de venir le lendemain, sous peine de nouveaux coups de bâton, le remercier en présence de son avocat et de son procureur, qui seroient présens, et qui, par sa friponnerie, avoient été

exposés à un soupçon qu'ils ne méritoient pas ; et cela fut fait. Voilà, mon cher ami, les canailles qu'on protège ; ce n'est pas de ces canailles, qui ne méritent que le mépris, c'est de leurs protecteurs qu'il faudroit faire justice.

Il faut que je vous dise encore un trait de Cogé *pecus*. Il y a déjà quelque temps qu'il alla trouver Larcher, ayant à la main un livre où vous les avez attaqués et bafoués tous deux, et excitant Larcher à se joindre à lui pour demander vengeance. Larcher qui vous a contredit sur je ne sais quelle sottise d'Hérodote, mais qui au fond est un galant homme, tolérant, modéré, modeste, et vrai philosophe dans ses sentimens et dans sa conduite, du moins si j'en crois des amis communs qui le connoissent et l'estiment ; Larcher donc le pria de lire l'article qui les regardoit, le trouva fort plaisant, écrit avec beaucoup de grâces et de sel, et lui dit qu'il se garderoit bien de s'en plaindre.

DE VOLTAIRE.

1^{er}, janvier 1773.

Mon cher et digne soutien de la raison expirante, je pourrois vous dire : Si vous voulez voir un beau tour, faites-le ; mais vous êtes nécessaire à la bonne cause, vous êtes dans la fleur de l'âge, vous êtes secrétaire de quarante gens pleins d'esprit ; je suis inutile, je suis sur le bord de ma fosse, je n'ai rien à risquer ; je serai très-volontiers le chat qui tirera les marons du feu. Le *non magis* m'a

tant fait rire, tout malingre que je suis, que je n'en ai pu dormir de la nuit, et que j'ai passé les premières vingt-quatre heures de l'année 1773, à me brûler la patte, en tirant vos marons.

Tout ce que je crains, c'est que les pauvres diables ne se doutent de leur sottise, et ne changent leur *non magis* en *non minus*, ce qui rendroit ma nuit blanche absolument inutile.

Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous savez sur ces belles choses, et tout ce qui peut ranimer ma vieillesse, car j'ai résolu de me moquer des gens jusqu'à mon dernier soupir. Je suis volontiers comme Arlequin condamné à la mort, à qui le juge demanda de quel genre de mort il vouloit périr? il choisit fort sensément de mourir de rire.

N'oubliez-pas le charmant Sabatier. Dites-moi, si vous le savez, le nom du procureur et de l'avocat; car, après tout, il s'agit du salut de la république, et il ne faut rien négliger.

Vous ne me parlez point des *Lois de Minos* que M. de Rochefort doit vous avoir prêtées à vous seul. Je vous avertis en honnête conjuré, que si ces *Lois* sont sifflées, les pattes du chat sont coupées. Je n'aurai point le prix de l'université, et la bonne cause ira à tous les diables.

On m'a envoyé un livre de maître Pompi-gnan, évêque du Puy en Velay, contre le théisme, le déisme, l'athéisme et le jansénisme: cela m'a paru parfait en son genre. C'est, ou je me trompe fort, un chef-d'œuvre

de bavarderie et de bêtise. Dieu nous conserve ce cher homme!

Vous ne m'avez point répondu sur la correspondance de Luc.

Adieu, mon très-cher ami; mes respects à Laurent et à Tartufe, mais mille sincères et tendres amitiés à tous vos amis.

Du même.

4 janvier 1773.

J'AI découvert, mon cher ami, que l'auteur du discours pour les prix de l'université s'appelle Belleguier, ancien avocat dans je ne sais plus quelle classe du parlement. Son style m'a paru médiocre, mais tous les faits qu'il rapporte sont si vrais et si incontestables, que je tremble pour lui.

Souvenez-vous dans l'occasion de l'avocat Belleguier, et ne vous moquez pas trop de l'université, de peur qu'elle ne se rétracte.

La belle Catau m'a envoyé copie de la lettre qu'elle vous a répondue. J'aurois voulu qu'elle y eût joint la vôtre. Vous voyez qu'elle est une bonne philosophe, et qu'elle est bien loin d'envoyer en Sibérie des étourdis de Velches qui sont venus faire le coup de pistolet pour l'honneur des dames, dans un pays dont ils n'avoient nulle idée. Vous verrez qu'elle finira par les faire venir à sa cour, et par leur donner des fêtes, à moins qu'on n'envoie encore de nouveaux don Quichottes pour conquérir l'aimable royaume de Pologne. Pour moi, j'imagine que tout se trai-

tera paisiblement d'un bout de l'Europe à l'autre, et même qu'on payera nos rentes.

Je suppose que je dois une réponse à M. de Condorcet, il ne signe point, et je prends quelquefois son écriture pour une autre. Cette méprise même m'est arrivée avec vous, mon cher philosophe. Je crois qu'il faudroit avoir l'attention de mettre au bas de ce qu'on écrit la première lettre de son nom, ou quelque autre monogramme pour le soulagement de ceux qui ont mal aux yeux comme moi. Par exemple je signe Raton, et Raton aime Bertrand de tout son cœur.

Du même.

9 janvier 1773.

RATON tire les marons pour Bertrand, du meilleur de son cœur; il prie Dieu seulement qu'il n'ait que les pattes de brûlées. Il compte que, vous et M. de Condorcet, vous ferez taire les malins qui pourroient jeter des soupçons sur Raton; cela est sérieux, au moins!

J'ai deux grâces à vous demander, mon cher et grand philosophe; la première, est de vouloir bien me faire envoyer sur-le-champ, et sous l'enveloppe de Marin, ou sous quelque autre contre-seing, la dissertation de M. de Laharpe sur Racine, qu'on dit un chef-d'œuvre.

La seconde, c'est de me dire comment se nommoit le curé de Fresnes. Il y a une fameuse prière à Dieu d'un curé de Fresnes, du temps de M. d'Aguesseau. Ce bon prêtre parle à Dieu, avec effusion de cœur, de la

tolérance

tolérance qu'on doit à toutes les religions, et qu'elles se doivent toutes les unes aux autres, attendu qu'elles sont tout-à-fait ridicules; mais pénétré de l'amour de Dieu et des hommes, il chérit Dieu autant que Damilaville le haïssoit. J'ai son manuscrit, il est cordial. Je voudrois savoir le nom de ce philosophe tondu.

M. le chevalier de Châtelux, qui devoit être naturellement le seigneur de ce curé, fera *ma félicité*, s'il veut bien vous dire tout ce qu'il sait sur cet honnête pasteur. Rendez-moi donc ces deux bons offices qui pressent, et le tout pour le maintien de la bonne cause. Raton embrasse Bertrand de tout son cœur, et lui est bien attaché pour le reste de sa fichue vie.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 9 janvier 1773.

JE me hâte, mon cher maître, de vous tirer d'inquiétude au sujet du plaisant *non magis*. N'ayez pas peur que ces cuistres y changent rien; ils prétendent même qu'il est beaucoup plus latin de dire *non magis Deo quàm regibus*, &c., que *non minùs regibus quàm Deo*, &c. : c'est-à-dire apparemment, selon cette canaille, que rien n'est plus latin que de dire tout le contraire de ce qu'on veut dire. Ils ont mieux fait; ils ont signé eux-mêmes leur ineptie, en marquant bêtement la crainte qu'ils avoient qu'on ne les entendît à rebours. Cogé *pecus* a écrit lui-

même de sa main au-dessous de la proposition latine, dans le programme imprimé, cette traduction : *La prétendue philosophie de nos jours n'est pas moins ennemie du trône que de l'autel*, et j'ai sous les yeux un de ces programmes. Voilà une cascade de sottises qui donnera beau jeu aux rieurs, et que je recommande à votre bonne humeur et à vos nuits blanches à force de rire. Tâchez pourtant, tout en riant, de dormir un peu.

J'ignore le nom du procureur et de l'avocat témoins des coups de bâton donnés au charmant Sabatier.

Au reste, la rapsodie de ce polisson n'est pas son ouvrage; il n'est là que comme le bouc émissaire pour recevoir toutes les nasardes qu'on voudra lui donner. Cette infamie est l'ouvrage d'une société, et dans le sens le plus exact; car je suis bien informé que les jésuites y ont la plus grande part.

A propos de ces maraudeurs-là, qui, par parenthèse, vont être détruits malgré la belle défense que fait Ganganelli pour les conserver, vous ai-je dit ce que le roi de Prusse me manda dans une lettre de 8 décembre? *J'ai reçu un ambassadeur du général des ignatiens, qui me presse pour me déclarer ouvertement le protecteur de cet ordre. Je lui ai répondu que, lorsque Louis XV avoit jugé à propos de supprimer le régiment de Fitz-James, je n'avois pas cru devoir intercéder pour ce corps, et que le pape étoit bien le maître de faire chez lui telle réforme qu'il jugeoit à propos, sans que les hérétiques s'en mêlassent.* J'ai donné copie de

cet endroit de la lettre aux ministres de Naples et d'Espagne, qui partagent notre tendresse pour les jésuites, et qui ont envoyé cet extrait à leurs cours respectives, comme dit la *Gazette d'Hollande*. J'espère que le roi d'Espagne en augmentera l'amour pour la Société, et que cette petite circonstance servira, comme dit Tacite, à *impellere ruentes*.

Je n'ai point vu cette vilénie du Puy en Velay, dont vous me parlez; mais ce qui vous étonnera, c'est que dans le *Mandement* que l'archevêque de Paris vient de donner au sujet de l'incendie de l'hôtel-dieu, il n'y a pas un mot contre les philosophes. Le prélat dit seulement que ce sont *nos crimes* qui sont cause de ce malheur. Il n'en ordonne pas moins des prières pour remercier Dieu de ce qu'il n'y a eu que trois ou quatre cents de ces malheureux qui aient été brûlés. Je m'imagine que Dieu répondra *qu'il n'y a pas de quoi*. Mais ce qui vaut mieux que le *Mandement*, c'est qu'on va établir dans le diocèse une fête qui se célébrera tous les ans, sous le titre du *Triomphe de la foi*, et dans laquelle il y aura un sermon de fondation contre les philosophes, où on leur promet bien de les dépeindre chacun en particulier, de manière qu'il n'y aura que leur nom à ajouter au bas du portrait. Je disois l'autre jour à l'Académie françoise, en présence de Tartufe et de Laurent : *Je suis bien étonné que monsieur l'archevêque n'ait pas dit, dans son Mandement, que c'étoient les philosophes qui avoient mis le feu à l'hôtel-*

dieu ; pendant qu'on est en train de bien dire, qu'est-ce que cela coûte ? d'autant plus, ajoutois-je, que ces éloquentes sorties sont devenues style de notaire : et les philosophes rioient, et Tartufe et Laurent ne disoient mot.

Le roi de Prusse ne veut plus de correspondant littéraire, c'est du moins ce qu'il m'a mandé ; il est trop dégoûté de nos rapsodies, et il a raison. Je lui avois proposé M. Suard, avant que Laharpe y eût songé, ou que vous y eussiez songé pour lui. N'êtes-vous pas enchanté de l'*Eloge de Racine* ?

J'ai lu les *Lois de Minos* ; le sujet est beau, mais je crains pour le cinquième acte, et je trouve de la langueur dans le second et une partie du troisième ; je crains d'ailleurs que les amateurs de l'ancien parlement, qui ne valent pourtant guère mieux que le moderne, ne trouvent dans cette pièce, dès le premier acte, et même dès le premier vers, des choses qui leur déplairont ; et que l'auteur, en se mettant à la merci des sots, ne les ait pas assez ménagés. Voilà mon avis qui, peut-être, n'a pas le sens commun, mais que je donne bien pour ce qu'il est. Adieu, mon cher maître ; le ciel vous tienne en joie ! Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur ; tous nos amis en font autant.

Du même.

Paris, 12 janvier 1773.

ENCORE une lettre, direz-vous, mon cher maître ! oui vraiment, et c'est pour vous divertir d'une idée qui m'a passé par la tête. Je me suis avisé, après en avoir conféré avec quelques-uns de nos frères de l'Académie, de proposer à l'assemblée de samedi dernier, 11 du mois, d'envoyer à monsieur l'archevêque de Paris 1,200 liv. au nom de la compagnie, pour les pauvres de l'hôtel-dieu. J'ai dit que je ne proposais pas une plus grande somme, parce qu'il falloit de toute nécessité qu'elle fût répartie également entre les quarante, et que plusieurs de nous n'étoient pas assez riches pour donner plus de trente livres. La proposition, comme vous croyez bien, a été unanimement acceptée : cependant Laurent Batteux auroit été récalcitrant, s'il l'avoit osé ; mais il a dit que, pour faire cette aumône, il se *retrancheroit de son nécessaire*. Vous noterez qu'il n'a que huit à neuf mille livres de rente, tout au moins. Les dévots de l'Académie auroient bien voulu que cette idée ne fût pas venue à un philosophe encyclopédiste et damné comme moi ; mais enfin il faudra qu'ils l'avouent, et j'ai fait dire à monsieur l'archevêque, en lui envoyant, le lendemain dimanche, les douze cents livres, que c'étoit moi qui en avois fait la proposition. Il s'habilloit, dans ce moment, pour aller à Saint-Roch dire la messe de cette

belle fête instituée contre les philosophes ; et j'avois recommandé à mon commissionnaire, qui est intelligent, d'aller trouver monsieur l'archevêque dans la sacristie de Saint-Roch, s'il n'étoit pas chez lui, et de lui donner, dans cette sacristie même, l'argent des philosophes pour les pauvres, dans le temps où il s'habilloit pour les exorciser.

Vous voyez par ce détail, mon cher maître, que votre contingent est de trente livres ; vous me le ferez remettre quand vous voudrez ; j'ai écrit à tous les absens. Pompignan se fera peut-être prier ; mais laissez-moi faire, il payera, ou il verra beau jeu. Le roi et l'archevêque seront très-exactement instruits de tous ceux qui ne payeront pas. J'en fais mon affaire. Peut-être ne feriez-vous pas mal, mais je laisse ceci à votre prudence, d'envoyer dix ou quinze louis, plus ou moins, à monsieur l'archevêque, indépendamment des trente livres qu'il faut me remettre. En ce cas, chargez-moi de les envoyer, je vous réponds que votre commission sera bien faite, et que les pierres même le sauront.

On vient de jouer un plaisant tour à Cogé *pecus* et aux cuistres ses consors, dans l'*Avant-coureur*. On a traduit littéralement sa belle proposition latine.... *La philosophie..... n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois*, et on ajoute que *ce sujet lui-même est très-philosophique*. Je sais qu'on se prépare à se moquer de lui dans d'autres journaux, sans compter peut-être ce qui lui viendra d'ailleurs.

Le comte d'Hessenstein, pénétré de reconnaissance pour vous, a écrit à madame

Geoffrin pour la prier de faire insérer, dans le *Mercure* et dans le *Journal encyclopédique*, l'un et l'autre fort lus dans le nord, l'extrait de la lettre que vous m'avez écrite à son sujet. J'ai répondu que je n'en ferois rien sans votre aveu : ainsi réponse à ce sujet, si vous le voulez bien. Pour que vous n'achetiez pas chat en poche, voici ce que vous m'avez mandé, et que je ferois imprimer, si vous le trouvez bon.

« Je me trouve d'accord avec madame de ***
 » (madame Geoffrin) dans son attachement
 » pour le roi de Pologne, et dans son estime
 » pour M. le comte d'Hessenstein..... J'admire
 » Gustave III, et j'aime surtout passionnément sa renonciation solennelle au
 » pouvoir arbitraire : je n'estime pas moins
 » la conduite noble et les sentimens de M. le
 » comte d'Hessenstein. Le roi de Suède lui
 » a rendu justice ; la bonne compagnie de
 » Paris, et les Velches même la lui rendront :
 » pour moi, je commence par la lui rendre
 » très-hardiment ».

Adieu, mon cher maître ; je vous embrasse de tout mon cœur. Je travaille à la continuation de l'*Histoire de l'Académie française*. Il y est souvent question de vous, et vous pouvez vous en rapporter à moi. *Vale*. Mes respects à madame Denis ; j'espère que sa santé sera meilleure.

DE VOLTAIRE.

15 janvier 1773.

RATON convient que Bertrand a raison par sa lettre du 9 janvier. Bertrand a mis le doigt sur la plaie; mais il faut qu'il sache qu'on a retranché à Raton deux scènes assez intéressantes, auxquelles il a été obligé de substituer des longueurs. On ne fera jamais rien de passable, et le commerce de l'esprit ira toujours en décadence, quand les commis à la phrase retourneront vos poches à la douane des pensées.

C'est dommage, car le sujet étoit heureux, et il a donné lieu à des notes qui feront dresser les cheveux à la tête des honnêtes gens, à moins qu'ils ne soient chauves.

M. Belleguier m'a écrit que vous auriez reçu son discours pour les prix de l'université, il y a plus de huit jours, si ses typographes n'avoient pas été inquiétés à Montpellier où sa drôlerie s'imprime. Ce M. Belleguier n'est point plaisant, ou du moins il n'a pas cru que l'on dût plaisanter dans cette affaire. Il est quelquefois un peu ironique; mais il prouve tout ce qu'il dit par des faits authentiques auxquels il n'y a pas le petit mot à répondre. Je ne crois pas qu'il ait le prix, car ce n'est pas la vérité qui le donne. La pauvre diablesse est toujours au fond de son puits, où elle crie : *Croyez cela et buvez de l'eau.*

Oui, vous m'avez dit, mon cher et grand

philosophe, ce que Luc vous mandoit au sujet des révérends pères, et vous m'aviez instruit du bon usage que vous aviez fait de sa lettre; mais vous ne m'avez point parlé de celle de Catau.

C'est une chose infame que je n'aye pas lu l'*Eloge de Racine*; je m'en suis plaint à vous. Cet ouvrage m'étoit absolument nécessaire; il est ridicule qu'on ne me l'ait point envoyé. Ce seroit une bien bonne affaire si les *Crétois* pouvoient avoir une espèce de petit succès, malgré la rigueur des temps et la dureté des commis. Je vous réponds que cela feroit du bien à la bonne cause, vu les choses utiles dont cette polissonnerie est accompagnée. Dieu veuille avoir pitié de nos bonnes intentions! je me recommande à lui; je ne cesserai de le servir en esprit et en vérité, jusqu'au dernier moment de ma pauvre vie; mais je me recommande à vous davantage.

Je vous trouve bien hardi de m'écrire par la poste en droiture: est-ce que vous ne savez pas que toutes les lettres sont ouvertes, et qu'on connoît votre écriture comme votre style? que n'envoyez-vous vos lettres à Marin? il les feroit passer sous un contre-seing que la poste respecte.

Mille complimens à M. de Condorcet et à vos autres amis. Si jamais on me prend pour M. Belleguier, il est de nécessité absolue que vous rejetiez bien loin cette horrible méprise, et surtout que vous tâchiez de ne point rire.

Je vous embrasse bien tendrement,

RATON.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 18 janvier 1775.

J'ai entendu parler, mon cher maître, de cet avocat Belleguier; on m'a dit que c'est un jeune homme qui promet beaucoup; il a même écrit je ne sais quoi dans l'affaire des Calas, qui a fait plus de bien, dit-on, à la cause de cette malheureuse famille, que toutes les bavardes déclamations des avocats Loyseau et Beaumont, que Dieu fasse taire.

Encore une fois, n'ayez pas peur que l'université se rétracte. Je ne doute point que nous ne voyons (ou voyions) incessamment, dans les feuilles d'Aliboron, une belle diatribe pour prouver qu'on ne pouvoit pas dire en meilleur latin, que *la philosophie n'est pas moins ennemie du trône que de l'autel*.

Vous aurez vu, sans doute, le numéro 3 de la *Gazette littéraire des Deux-Ponts* de cette année, où l'on traduit en bon françois le beau latin de cette canaille, et où l'on félicite un corps aussi sage et aussi respectable que l'université de rendre un si éclatant hommage à la philosophie, tandis que des pédans, des hypocrites et des imbécilles déclament contre elle. Cet article a été lu samedi en pleine Académie, en présence de Tartufe et de Laurent, qui n'ont dit mot, tandis que tout le reste applaudissoit; et j'ai conclu, après la lecture, que ce n'étoit pas le tout d'être fanatique, qu'il falloit tâcher encore de n'être pas ridicule. Quoi qu'il en soit,

j'attends avec impatience le plaidoyer de l'avocat Belleguier. Il me paroît qu'il a beau jeu pour prouver sa thèse. Pour moi, si j'avois l'honneur d'être sur les bancs, voici comme je plaiderois, en deux petits syllogismes, la cause de la philosophie. 1° Les deux plus grands ennemis de la Divinité sont la superstition et le fanatisme; or les philosophes sont les plus grands ennemis du fanatisme et de la superstition; donc, &c.

2° Les plus grands ennemis des rois sont ceux qui les assassinent, et *poi* ceux qui les déposent ou les veulent déposer; or, *est-il que* Ravallac, Grégoire VII et consors, assassins et *déposeurs* ou *dépositeurs* de rois, n'étoient brin philosophes, *ergo*, &c. Voilà les marons que Bertrand voit sous la cendre, et qui lui paroissent très-bons à croquer; mais il a la patte trop lourde pour les tirer délicatement. Vous voyez bien qu'il est nécessaire que Raton vienne au secours de Bertrand; mais je puis bien vous répondre que Bertrand ne mangera pas les marons tout seul, et qu'il en laissera même la meilleure part à Raton, pour sa peine de les avoir si bien tirés.

Vous voyez que ce pauvre Bertrand n'est pas heureux. Il avoit demandé à la belle Catau de rendre la liberté à cinq ou six pauvres étourdis de Velches; il l'en avoit conjurée au nom de la philosophie; il avoit fait, au nom de cette malheureuse philosophie, le plus éloquent plaidoyer que de mémoire de singe on ait jamais fait; et Catau fait semblant de ne pas l'entendre; elle esquivé la requête;

elle répond que ces pauvres Velches, dont on demandoit la liberté, ne sont pas si malheureux qu'on l'a cru. Ne dites pourtant mot, d'ici à six semaines, de la réponse de Catau; car Bertrand ne s'en est pas vanté, il ne l'a montrée à personne. Il a récrit une seconde lettre, le plus éloquent ouvrage qui soit jamais sorti de la tête de Bertrand; il attend impatiemment l'effet de ce nouveau plaidoyer, et ne désespère pas même du succès. Raton devoit bien se joindre à Bertrand, et représenter à la belle Catau combien il seroit digne d'elle de donner cette consolation à la philosophie persécutée: ce seroit un beau *post-scriptum* à ajouter au plaidoyer de l'avocat Belleguier.

Il est inconcevable que vous n'ayez pas reçu l'*Eloge de Racine*; il y a plus de quinze jours que l'auteur vous l'a envoyé par Marin. Samedi dernier, sur mes représentations, il en a fait partir un nouveau par la même voie; j'espère que vous l'aurez enfin, et vous le trouverez tel qu'on vous l'a dit, très-beau. Le chevalier de Châtelux n'a jamais entendu parler de ce curé de Fresnes; mais il ira aux informations, et promptement, et vous en rendra compte lui-même, et sera charmé d'avoir ce prétexte pour vous écrire.

Savez-vous que l'archevêque de Paris n'a pas osé aller officier à cette belle fête du *Triomphe de la foi*? il s'habilloit, dit-on, pour y aller; je ne sais qui est venu lui dire qu'il faisoit une sottise, et il a envoyé dire qu'il ne viendrait pas, au curé de Saint-Roch, qui en tombera malade. BERTRAND.

DE VOLTAIRE.

18 janvier 1773.

ON ne peut faire une aumône de cinquante louis plus plaisamment; on ne peut se moquer d'un sot avec plus de noblesse. Ce trait, mon cher ami, figurera fort bien dans l'*Histoire de l'Académie*, qui sera moins minutieuse que celle de Pélisson, et qui ne sera pas pédante comme celle de d'Olivet.

Je me garderai bien de rien offrir en mon propre et privé nom, à Christophe; il me diroit: *Que ton argent périsse avec toi!* alors il joueroit le beau rôle, et j'en serois pour mon ridicule.

En relisant ma lettre sur M. le comte de Hessenstein, je ne vois rien qui en doive empêcher l'impression. Nous verrons si le cuistre de sorbonne, qu'on a donné pour censeur aux journaux, sera plus difficile que moi. Je vous remercie de votre attention et de votre délicatesse sur ce petit point.

Je ne connois point cet *Avant-coureur*; j'ignore quelle est la belle ame qui a si bien traduit le latin de Cogé *pecus*.

L'avocat Belleguier est toujours persuadé qu'il aura un accessit le grand jour de la distribution des prix de l'université. Il voudroit vous avoir déjà confié son ouvrage; mais sûrement la semaine où nous entrons ne se passera pas sans qu'on vous en envoie quelques exemplaires, et vous en aurez de poste en poste: vous les pourrez faire circuler par

l'homme intelligent qui fait si bien les commissions à la sacristie de Saint-Roch.

J'ai fait ce que j'ai pu auprès de M. Belleguier, pour l'engager à être un peu plus plaisant, et à moins tourner le poignard dans la plaie ; mais il n'est pas possible de donner de la gaieté et de la légèreté à un vieil avocat ; ces gens-là aiment trop l'ithos et le pathos. J'ai peur que ce M. Belleguier ne se fasse des affaires ; mais je m'en lave les mains.

Que Dieu vous tienne en joie !

RATON.

Du même.

25 janvier 1773.

OUI, mon illustre Bertrand, j'ai lu l'annonce qui se trouve dans la *Gazette littéraire des Deux-Ponts*, par M. Fontanelle. Jamais M. de Fontenelle n'auroit osé en dire autant. La diatribe de l'avocat Belleguier ne pourra partir, à ce qu'il m'a mandé, que mercredi prochain, 27 du mois. Ce pauvre avocat tremble ; il a les meilleures intentions du monde ; il n'a dit que la vérité, et c'est pour cela même qu'il tremble. Il dit qu'il vous en enverra d'abord un petit nombre d'exemplaires pour sonder le terrain.

Il avoit autrefois une adresse pour M. de Condorcet, mais il ne s'en souvient pas exactement ; il craint les fausses démarches, il est sur les épines ; il met son sort entre vos mains.

Je suis persuadé que, s'il s'étoit agi d'autres prisonniers, Catau auroit fait sur-le-champ

tout ce que vous auriez voulu ; mais elle prétendoit, et avec très-grande raison, ce me semble, qu'un homme supérieur en dignité, qui peut-être n'est pas philosophe, la prévint sur cette affaire par quelque honnêteté : il ne l'a pas fait, et cela est piquant. Si vous venez à bout d'obtenir ce que ce supérieur n'a pas osé demander, ce sera le plus beau triomphe de votre vie. J'attends la réponse que vous fera Catau, avec la plus grande impatience.

Je ne sais pas précisément ce que c'est que la fête du *Triomphe de la foi* ; mais en qualité de bon chrétien, ne pourriez-vous point nous faire savoir en quoi consiste cette fête, et quelle victime on y immole ? faites-moi savoir surtout comment ce pauvre avocat peut faire adresser un paquet à M. de Condorcet.

Le pauvre Raton, qui est très-malade, se recommande à votre amitié.

N. B. Il n'est pas encore bien sûr que M. Belleguier puisse envoyer sa diatribe le 27, à cause des petits troubles qui règnent encore dans la ville : mais qu'elle se mette en route le 27 ou le 29, il n'importe ; le grand point est de soutenir qu'elle vient de Belleguier et non pas de Raton.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 1^{er} février 1773.

J'ATTENDS, mon cher maître, avec impatience, la diatribe de Raton-Belleguier, et je vous assure que Bertrand sent déjà de loin

l'odeur des marrons, et qu'il a bien envie, non-seulement de les croquer, mais de les faire croquer à tous les Bertrands et Ratons ses confrères.

Bertrand-Condorcet demeure rue de Louis-le-Grand, vis-à-vis la rue d'Antin. Vous pouvez compter sur son zèle. Vous recevrez, dans le courant du mois, un ouvrage de sa façon, qui, je crois, ne vous déplaira pas. Ce sont les *Eloges des académiciens des sciences* morts avant le commencement du siècle, et que Fontenelle avoit laissés à faire. Vous y trouverez, si je ne me trompe, beaucoup de savoir, de philosophie et de goût. J'espère que, si notre Académie des sciences a le sens commun, elle le prendra pour secrétaire; car il nous en faudra bientôt un autre.

Bertrand attend, avec impatience, la réponse de Catau; mais il craint bien qu'elle ne soit plus polie que favorable. Il a peur que la philosophie ne soit dans le cas de dire des rois ce que le pêcheur de Zadig dit des poissons : *Ils se moquent de moi comme les hommes, je ne prends rien*. A tout événement, il vous informera sur-le-champ de ce qu'il aura pris ou manqué. Oh ! si Raton vouloit encore ici donner un coup de patte pour tirer du feu ces marrons russes, Bertrand ne douterait pas du succès; mais si Raton ne fait pas encore ce plaisir à Bertrand, j'ai bien peur que Catau ne permette pas à Bertrand de tirer les marrons tout seul.

Tout ce que je puis vous dire sur cette belle fête du *Triomphe de la foi*, c'est qu'elle doit être célébrée tous les ans à Saint-Roch,

le

le dimanche dans l'octave des Rois; que l'office en est imprimé; qu'il est plein, comme vous le croyez bien, d'imprécations contre les philosophes à six sous la pièce; que les hymnes, prose et autres rapsodies, sont d'un petit cuistre ignoré du collège Mazarin, nommé Charbonnet; qu'il y a pourtant un de ces hymnes dont l'auteur est un abbé Pavé, oncle de madame de Rochefort, et que je croyois, sur ce qu'elle m'en a dit, à cent lieues du fanatisme. Comme elle est à Versailles avec son mari, je ne puis savoir si elle est au fait; car j'ai peine à croire qu'elle eût souffert cette sottise, si elle en eût été confidente. Au reste, il est certain que l'archevêque, bien conseillé, a refusé d'officier à cette belle fête, qui a été, par ce moyen, très-peu brillante et nombreuse. Comme on comptoit sur lui pour la messe, et que tous les prêtres du quartier avoient mangé leur Dieu de bonne heure, on a été obligé de prendre un curé de village qui passoit dans la rue, et qui heureusement s'est trouvé à jeun. Le prédicateur, qui est un carme nommé le P. Villars, a clabaudé beaucoup l'après midi contre les philosophes; mais les clabauderies ont été *vox clamantis in deserto*.

Toutes réflexions faites, je trouve que Raton fait fort bien de garder l'argent que Bertrand lui proposoit de donner; c'est bien assez de tirer les marrons, sans les payer encore. Il en coûte à Bertrand vingt écus pour l'honneur qu'il a d'être de deux académies; et il trouve que c'est payer des marrons d'Inde tout ce qu'ils valent. Il ne lui reste plus qu'à

embrasser bien tendrement Raton, en l'exhortant beaucoup à ne faire patte de velours que pour les Bertrands, et à montrer la griffe et les dents aux chiens galeux, et même aux chiens du grand collier.

On dit que vous réimprimez le *Commentaire de Corneille* fort augmenté. Vous ferez bien. Je ne trouve de tort que de n'en avoir pas assez dit. Les pièces de Corneille me paroissent de belles églises gothiques. *Vale et ama tuum Bertrand.*

DE VOLTAIRE.

1^{er}. février 1773.

Vous savez, mon cher Bertrand, la déconvenue arrivée à Raton. Un fripon du tripot de la comédie françoise a vendu à un fripon de la librairie, mommé Valade, une partie des *Lois et constitutions de Minos*, et y a joint une autre partie de la façon de quelque bonne ame sa complice. On débite cette rapsodie hardiment sous mon nom : ainsi on vole les comédiens et on me rend ridicule. C'est assurément le plus petit malheur qui puisse arriver ; cependant je vous prie de dire à vos amis que je ne suis pas tout-à-fait aussi impertinent que Valade le prétend. Il n'y aura que Fréron qui gagnera à tout cela ; il vendra cinq ou six cents de ses feuilles de plus. J'ai demandé justice à M. de Sartines contre ce brigandage ; mais je n'ai pas l'honneur de le connoître, et l'on fait toujours mal ses affaires de cent trente lieues loin ;

mais je compte sur la justice que vous et vos amis me rendront.

La littérature est devenue un bois de voleurs ; cela est digne du siècle. Soutenez ce malheureux siècle tant que vous pourrez, et aimez-moi.

RATON.

DE D'ALEMBERT.

4 février 1773.

RATON-BELLEGUIER est un saint homme de chat, et le premier chat du monde pour tirer les marrons du feu sans se brûler trop les pattes. Ces marrons ont été reçus, et Bertrand les a distribués à tous les Bertrands ses confrères, dignes de les manger. Tous pensent unanimement que Raton a rendu un précieux service à la cause commune des Bertrands et des Ratons ; mais que Raton n'a rien à craindre pour ses pattes, et qu'il n'y a pas de quoi *fouetter un chat* dans la petite espièglerie qu'il vient de faire. Les pauvres *rats d'église* pourront être un peu mécontents ; mais cette fois-ci, ils n'oseront pas trop sortir de leurs trous ; il n'y auroit que des coups à gagner pour eux.

Pour remercier Raton de ses bons marrons, Bertrand nelui renvoie que des marrons d'Inde. Il est impatient de savoir comment Catau aura trouvé le dernier marron du 31 de décembre. Raton devroit bien écrire à Catau que ce marron est meilleur à manger qu'elle ne croit, et que si elle y faisoit honneur, tous les Ratons

et les Bertrands feroient pour elle des tours et des gambades. Bertrand et ses confrères embrassent et remercient Raton-Belleguier de tout leur cœur.

N. B. Bertrand répète à Raton que le secret sur les marrons d'Inde est nécessaire, jusqu'à ce qu'on sache comment les marrons d'Inde du 31 de décembre auront été accueillis par Catau. Il le prévient aussi que personne, excepté Raton-Belleguier, n'a de copie de ce qu'il lui envoie, et il prie Raton de la garder pour lui seul, mais tout seul.

Du même.

9 février 1773.

BERTRAND a reçu successivement, et avec une exactitude édifiante, tous les marrons que Raton a si délicatement tirés. Tous les Bertrands les croquent avec délices, et répètent en les croquant : *Dieu bénisse Raton et ses pattes !* Les marmitons qui avoient enterré les marrons, afin de les garder pour eux, voudroient bien étrangler Raton ; mais Raton a tiré les marrons si proprement, que les maîtres de la maison disent que Raton a bien fait, et se moquent des marmitons, qui en seront pour leurs marrons et leurs juremens.

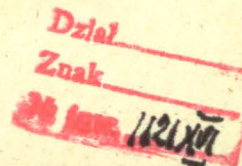
Il est venu à Bertrand une idée qu'il croit excellente, et qu'il soumet aux pattes de Raton. Bertrand a rêvé que je ne sais quelle académie ou université huguenotte du nord, a proposé pour sujet d'un prix de philosophie : *Non minus Deo quàm regibus iufensa*

est ista quae vocatur hodiè theologia. D'après ce programme, voici le nouveau thème que Raton pourroit essayer, et que Bertrand lui propose en toute humilité.

Première partie du thème. Cette, qu'on nomme aujourd'hui *théologie*, est ennemie des rois. Raton le prouvera, *sans se répéter*, en rappelant les histoires de Grégoire VII, d'Alexandre III, d'Innocent IV, de Jean XXII et compagnie. Cet article fera un excellent supplément au premier thème de Raton, qui n'a parlé des théologiens, dans sa diatribe, que comme assassins des rois, et qui les présenteroit à présent comme voulant les priver de leurs couronnes.

Seconde partie du thème. Cette, qu'on nomme aujourd'hui *théologie*, est ennemie de Dieu, parce qu'elle en fait un être absurde, atroce, ridicule et odieux. Oh ! le beau champ pour Raton, que cette seconde partie, et les bons marrons à tirer et à croquer !

Il ne faudroit pas oublier, si cela se pouvoit faire délicatement, de joindre à la première partie un petit appendice ou post-script intéressant, sur le danger qu'il y a pour les états et les rois de souffrir que les prêtres fassent dans la nation un corps distingué, et qui ait le privilège de s'*assembler* régulièrement. Il faudroit faire sentir que la nation françoise est la seule qui ait permis cet abus ; qu'en Espagne, où les évêques sont plus riches qu'en France, ils n'ont aucune influence sur les affaires publiques, parce qu'ils ne font point corps et n'ont point



d'assemblées ; et qu'il en est de même dans les autres états de l'Europe , excepté chez les Velches.

Allons, courage, mon cher Raton ; je ne sais si le cœur vous en dit comme à Bertrand ; mais ce gourmand de Bertrand sent déjà de loin l'odeur des marrons qui cuisent, comme M. Guillaume *sent qu'on apprête l'oie* que Patelin lui a promise.

Cependant, tout en croquant les marrons déjà tirés, et tout en encourageant Raton à en tirer d'autres, Bertrand seroit presque tenté de le gronder de ce qu'il fait patte de velours au détestable marmiton Alcibiade, le vil et l'implacable ennemi des marrons, des Bertrands, des Ratons et du Raton même qui ne devrait lui présenter la patte que pour l'égratigner. Il est vrai que le marmiton Alcibiade a plus la rage que le pouvoir de nuire, grâce au profond mépris, dont il est couvert parmi les marmitons même ; mais c'est une raison de plus pour que Raton ne lui laisse pas croire qu'on le craint, et encore moins pour qu'il le flatte. Après tout, Raton sert si bien les Bertrands, qu'il faut bien lui pardonner quelques complaisances pour les marmitons ; mais les Bertrands se croient obligés d'avertir Raton que ces complaisances sont en pure perte pour lui et pour la cause commune. Sur ce, Bertrand embrasse et remercie Raton de tout son cœur.

DE VOLTAIRE.

21 février 1773.

M. Bertrand, dans un très-éloquent discours, parle de sa tombe ; c'est de trop bonne heure ; il m'a volé mon sujet ; car je suis attaqué actuellement d'une strangurie violente, qui pourroit bien mettre fin à tous mes tours de chat, tandis que vous ferez encore longtemps vos très-beaux tours de singe.

On nous annonce que Fréron vient de mourir ; c'est une terrible perte pour les belles-lettres et pour la probité. On dit que tous les écrivains des charniers, et Clément à la tête, se disputent cette belle place. Elle n'en étoit point une, elle l'est devenue. La méchanceté l'a rendue très-lucrative. J'imagine qu'il ne seroit pas mal qu'on prévînt M. le chancelier : il ne voudra pas déshonorer à ce point la littérature. Je n'ose lui en écrire, parce que je l'ai déjà importuné au sujet de cette infame édition du libraire Valade. Les gens en place n'aiment pas qu'on les fatigue. L'étoile du nord n'est pas de ce caractère ; vous demandez si bien et si noblement, que probablement vous ne serez pas refusé deux fois.

Vous croyez bien que j'ai vanté à cette étoile la noblesse de votre ame et de votre procédé : j'avois bien beau jeu ; et vous savez bien encore qu'elle n'a pas besoin qu'on lui fasse sentir tout ce qu'il y a de grand dans une telle démarche.

Raton a un extrême besoin de savoir si Bertrand a reçu trois petits sacs de marrons, l'un venant de la cuisine de Marin, l'autre des officiers de M. d'Ogny, et le troisième de la buvette de M. le procureur-général. On en fait cuire de nouveaux sous la braise.

Je vous avois demandé si on pourroit avoir une adresse sûre pour M. de Condorcet, cela étoit nécessaire ; mais ce qui est beaucoup plus nécessaire encore, c'est que ce pauvre Raton ne soit point nommé. Vous ne sauriez croire à quel point ses pattes sentent le brûlé. Il est bien triste que ces deux bonnes gens ne puissent se trouver ensemble, et rire à leur aise du genre humain.

RATON.

Du même.

19 février 1773.

RATON a donné tout ce qu'il avoit de marrons, et on n'en fera plus rôtir que dans une assez grande poêle où l'on fait cuire, dit-on, des choses du plus haut goût ; mais Raton n'a pas à présent envie de rire. Il est attaqué depuis quinze jours d'une strangurie avec la fièvre, et tous les ornemens possibles qui décorent les gens dans cet état. Il est très-affligé de l'aventure de la lettre lue si indiscrettement devant mademoiselle Raucourt. Il faut rendre justice. Celui à qui cette malheureuse lettre étoit écrite, la donnoit à lire, ne se souvenant plus de ce qu'elle contenoit. Quand on fut à cet article fatal du pucelage, il voulut faire arrêter, mais il n'en étoit plus

temps. Il me le manda lui-même avec candeur. Je lui ai fourni un moyen de réparer sa faute : je ne sais si la multitude de ses occupations et de ses voyages lui en aura laissé le temps.

Je suis bien embarrassé ; c'est une chose respectable qu'un attachement de plus de cinquante années, qui n'a jamais été refroidi un moment. Je lui dédicois même la véritable tragédie des *Lois de Minos*. Il étoit fait, sans doute, pour être le soutien des lettres ; son nom seul, et sa qualité de doyen de l'Académie, sembloient l'y engager. Que voulez-vous ? il faut prendre ses amis avec leurs défauts. Ce n'est pas ainsi que je vous aime.

Bonsoir ; je crois, Dieu me pardonne, que je me meurs véritablement. Je n'ai pas la force de répondre à M. de Condorcet, mais je suis enchanté d'une lettre charmante qu'il m'a écrite.

RATON couché dans son trou.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 27 février 1773.

BERTRAND a reçu tous les sacs de marrons que Raton lui a envoyés ; mais quel plaisir qu'il ait eu à les manger, il n'a guère en ce moment plus d'envie de rire que Raton. Cette strangurie maudite l'alarme et l'inquiète, et elle alarme avec lui tous les Bertrands qui aimeroient bien mieux que Raton pissât, que de croquer tous les marrons du monde. Ils ont beau bénir la patte de Raton, ils ne tiennent

rien, si pendant ce temps Raton maudit sa vessie. Ils exhortent, ils prient, ils conjurent Raton de ne plus songer qu'à pisser, et de laisser là les marrons dont l'odeur pourroit porter à sa vessie.

Bertrand ne sait pas précisément quels sont les auteurs des *Trois siècles*; mais il est sûr, et même évident, en parcourant cette rapsodie, que plus d'un polisson y a travaillé, quoi qu'en dise le polisson qui a bien voulu barbouiller son nom de toute l'ordure des autres. Bertrand a entendu nommer Clément, Palissot, Linguet, l'abbé Bergier, Pompignan, le jésuite Grou, auteur d'une mauvaise traduction de Platon, auquel on ajoute beaucoup d'autres jésuites sans les nommer.

A l'égard de la lettre sur mademoiselle Raucourt, il s'en faut bien que l'histoire de la lecture soit telle que la vieille poupée la mandé avec candeur à Raton; mais tant que Raton ne pissera pas, Bertrand croiroit être cruel de lui ôter sa vieille poupée, et d'empêcher qu'il ne s'en amuse, et qu'il ne la coiffe à sa fantaisie. C'est sans doute par un juste jugement de Dieu, que le libraire ou voleur Valade a imprimé ces *Lois de Minos*, pour empêcher qu'elles ne fussent dédiées à la vieille poupée de Raton, dont il écrivoit, il n'y a pas long-temps, qu'elle avoit passé sa vie à lui faire des niches et des caresses. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'*Histoire de l'Académie* ne sera pas dédiée à la vieille poupée, et qu'il y sera fait mention d'elle comme elle le mérite.

Raton doit avoir reçu un ouvrage qui l'aura

consolé un moment de toutes les infamies qui avilissent la littérature; ce sont les *Eloges des anciens académiciens*, par M. de Condorcet. Quelqu'un me demandoit l'autre jour ce que je pensois de cet ouvrage; je répondis en écrivant sur le frontispice, *justice, justesse, savoir, clarté, précision, goût, élégance et noblesse*. Bertrand se flatte que Raton aura été de son avis; et sur ce, il embrasse tendrement Raton, et le conjure de pisser et de ne faire autre chose.

On assure que Pompignan est auteur, dans les *Trois siècles*, de l'article de *Raton*, que Bertrand n'a point lu, et, ce qui est plus plaisant, de son propre article à lui *Pompignan*. Savatier l'avoit fait, et l'avoit montré à Simon le Franc. Simon le Franc n'a pas été content, et a pris le parti de s'en charger.

DE VOLTAIRE.

1^{er}. mars 1775.

J'AI lu en mourant, le petit livre de M. de Condorcet; cela est aussi bon en son genre que les *Eloges* de Fontenelle; il y a une philosophie plus noble et plus modeste, quoique hardie. M. de Condorcet est bien digne d'être votre ami. Le siècle avoit besoin de vous deux.

Je vous supplie de vous efforcer de lire ma réponse à l'avocat Lacroix, dans l'affaire de M. de Morangiès. Je me trouve, par une fatalité singulière, partie au procès. Décidez

si je me suis défendu en honnête homme et en homme modéré.

Je serai mort ou guéri quand les *Lois de Minos* paroîtront. J'ose croire que vous ne serez pas mécontent de l'épître dédicatoire et du tour que j'ai pris.

Vous verrez que Raton y ronge quelques mailles pour Bertrand.

Soyez surtout bien sûr que Raton mourra digne de vous.

Du même.

27 mars 1773.

MON très-aimable Bertrand, votre lettre a bien attendri mon vieux cœur, qui pour être vieux n'en est pas plus dur. Je ne sais pas bien positivement si je suis encore en vie, mais en cas que j'existe, c'est pour vous aimer.

Le gros Gabriel Cramer, pendant ma maladie, a imprimé un petit recueil dans lequel vous trouverez d'abord les *Lois de Minos*, précédées d'une épître dédicatoire; et si la page 8 de cette épître dédicatoire ne vous plaît pas, je serai bien attrapé.

Je sais d'ailleurs que Raton aime Bertrand depuis trente ans, et que Bertrand pardonnera à une liaison de plus de cinquante.

Après la pièce sont des notes que probablement on ne réimprimera pas dans Paris, tant elles contiennent de vérités. Vous trouverez dans ce recueil la seule bonne édition de l'*Epître à Horace*, le discours de l'avocat Belleguier, des réflexions sur le pané-

gyrique de Saint-Louis, prononcé par l'abbé Maury, lesquelles ne sont pas à l'avantage des croisades.

Le *Philosophe*, par du Marsais, qui n'a jamais été imprimé jusqu'à présent, se trouve dans ce recueil.

Il y a deux lettres très-importantes de l'impératrice de Russie, sur les deux puissances.

Le principal ornement de cette collection est votre dialogue entre Descartes et Christine. On y a fourré aussi la lettre du roi de Prusse, dont l'original est conservé dans les archives de l'Académie, et dont Cramer prétend qu'on a trouvé une copie dans les papiers de votre prédécesseur Duclos.

Presque toutes ces pièces sont accompagnées de remarques, dont quelques-unes sont assez curieuses.

J'oubliois de vous dire que, dans l'épître dédicatoire, M. de Laharpe est désigné comme le seul qui peut soutenir le théâtre françois, et qui n'a éprouvé que persécutions et injustices, pour tout encouragement.

Comment m'y prendrai-je pour vous faire parvenir ce petit paquet de facéties allobroges? elles sont de contrebande et moi aussi.

Si j'ai encore quelque temps à vivre, je le passerai à cultiver mon jardin. Il faut finir comme Candide, j'ai assez vécu comme lui. Ma grande consolation est que vous soutenez l'honneur de nos pauvres Velches, en quoi vous serez bien secondé par M. le marquis de Condorcet.

Adieu, mon philosophe très-cher, et très-nécessaire. Adieu; vivez long-temps.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 6 avril 1773.

MON cher et ancien et respectable ami, j'ai fait part de votre lettre à tous ceux qui en sont dignes; ils en ont baisé les *sacrés caractères*, et souhaitent de les *baiser long-temps*; et ils espèrent que la Providence, quoique ce meilleur des mondes possibles ait si souvent à s'en plaindre, ne les frustrera pas de cette espérance. Pour moi, elle fait toute ma consolation, et il ne me restera quelque courage, que tant que les lettres et la philosophie vous conserveront.

J'attends, avec grande impatience, le recueil dont vous me parlez. Vous pourriez me le faire parvenir par une des voies dont vous vous êtes servi pour m'envoyer les paquets de l'avocat Belleguier. Je suis très-fâché que Cramer ait inséré dans cette collection mon dialogue de Descartes et de Christine: c'est mal connoître mes intérêts, que de me mettre à côté de vous. Ce qui me console, c'est qu'il est question de vous dans ce dialogue; car je ne sais par quelle fatalité vous vous trouvez toujours au bout de ma plume. Je n'ai presque point fait d'article, dans mon *Histoire de l'Académie*, où je n'aye eu occasion soit de parler de vous comme j'en pense, soit de vous citer en matière de goût. Je ne sais si

cette rapsodie paroîtra jamais; mais, comme je suis très-résolu d'y dire la vérité, sans attaquer d'ailleurs les sottises reçues, je vous promets qu'elle ne sera pas imprimée en France. C'est bien assez de me châtrer moi-même à moitié, sans qu'un commis à la douane des pensées vienne me châtrer tout-à-fait.

Je suis persuadé, sur votre parole, que je serai content de la page 8 de votre épître dédicatoire des *Lois de Minos*. Cette page contient apparemment les conseils dont vous m'avez parlé dans une autre lettre; mais je vous répondrai, mon cher maître, par un proverbe bien trivial, mais bien vrai, *qu'à laver la tête d'un mort, ou d'un maure, on y perd sa peine*. Ce que je puis vous assurer, c'est que l'*Histoire de l'Académie*, qui ne vaudra pas les *Lois de Minos*, ne sera pas dédiée à votre Alcibiade ou à votre Childebrand, comme vous voudrez l'appeler. Je lui pardonnerois, s'il vous payoit ou vous obligeoit; mais j'entends dire qu'il ne fait ni l'un ni l'autre.

Je serai fort aise de voir les deux lettres de l'impératrice de Russie sur *les deux puissances*; quoiqu'à vous dire le vrai, je me défie d'une lettre sur *les deux puissances*, écrite par l'une des deux. Chacune veut, comme l'on dit encore, car je suis en train de citer des maximes triviales, *tirer toute la couverture à soi*. L'intérêt de l'humanité demanderoit, à la vérité, que la puissance spirituelle fût mise *nue comme la main*, mais il demanderoit aussi que la puissance tem-

porelle ne fût qu'honnêtement vêtue, et non pas affublée de couvertures.

A propos de Catau, je n'ai point de réponse à ma dernière lettre; je n'en suis pas trop surpris, car les circonstances ne sont pas trop favorables pour obtenir ce que je demande. Vous devriez bien lui représenter quel service elle rendroit à la philosophie et aux lettres, en ayant égard à mon humble requête. Que dites-vous de tout ce qui se passe dans le nord? ne croyez-vous pas que la guerre va s'allumer de plus belle? et ne trouvez-vous pas étrange que trois ou quatre êtres, au fond du nord, décident du malheur de cinquante ou soixante millions d'hommes qui veulent bien le souffrir? ce phénomène-là est plus difficile à expliquer que la pesanteur ou le magnétisme.

Vous avez bien raison sur le pauvre Laharpe. Il y a bien long-temps que lui ai rendu justice pour la première fois, et je suis indigné comme vous des persécutions et des injustices qu'il éprouve; mais la littérature est dans la plus déplorable situation où elle ait jamais été. Je ne saurois y penser sans fiel, et presque sans fureur. Je vous le répète, mon cher maître, il ne me restera de courage que tant que vous vivrez. Vivez donc long-temps, et aimez-moi comme je vous aime.

BERTRAND.

DE VOLTAIRE.

11 avril 1773.

J'ai bien des choses à vous dire, mon cher et vrai philosophe. Je commencerai par les deux puissances. Figurez-vous que les évêques russes ne les connoissent pas, et qu'ils regardent cette opinion comme la plus grande des hérésies, tandis que, chez vous autres, la couronne elle-même reconnoît les deux puissances. A l'égard de la puissance de Catherine, je crois qu'elle boude Bertrand et Raton, car elle ne répond ni à l'un ni à l'autre sur la belle proposition qu'on lui avoit faite d'exercer sa puissance bienfaisante. Il faut qu'elle nous ait pris tous deux pour deux Velches.

Je viens à votre grand grief. Vous ne connoissez pas ma situation. Vous ne savez pas que de bonnes ames, dans le goût de Clément et de Sabatier, ont fait imprimer, sous mon nom, deux gros diables de volumes farcis de toutes les impiétés et de toutes les horreurs possibles; que la chose peut aller très-loin, et qu'à mon âge il est dur d'être obligé de se justifier. Les scélérats ont mêlé leurs propres ordures à des choses indifférentes qui sont en effet de moi; et, par ce mélange assez adroit, ils font croire que tout m'appartient. Cette nouvelle façon de nuire est mise à la mode depuis quelques années par la canaille de la littérature. C'est un brigandage affreux, c'est le comble de l'opprobre. Ces malheu-

reux-là trouvent de la protection ; il faut bien que j'en cherche aussi. Nommez-moi quelque autre qui puisse me défendre auprès du roi dans de pareilles circonstances ; et si je veux faire représenter les *Lois de Minos*, à qui m'adresserai-je ? je me flatte que quand vous aurez bien pesé les termes, vous serez content.

Il est bien plus difficile que vous ne le pensez, de faire venir aujourd'hui par la poste des livres reliés. J'ai grand'peur que mon premier paquet ne soit actuellement entre les mains du syndic des libraires, et de quelque exempt. On ne peut plus ouvrir son cœur à ses amis qu'en tremblant. Les consolations de l'absence nous sont ôtées ; on empoisonne tout ; mais malgré cette triste situation, je vois qu'on est beaucoup plus malheureux en Pologne que chez vous. Pour moi, tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse finir ma pauvre carrière sur les bords de mon lac, au pied du mont Jura. Ma véritable affliction est d'être loin de vous. Je vous embrasse bien tendrement, mon cher ami ; ma santé est encore bien chancelante.

Du même.

19 avril 1773.

IL faut, mon cher et grand philosophe, que je vous fasse part d'une petite anecdote. Voici ce que la personne très-singulière me mande : *J'ai reçu de lui une seconde et troisième lettre sur le même sujet ; l'éloquence n'y est pas épargnée : mais que ne plaide-t-il aussi pour*

les Turcs et pour les Polonois ? ... Il est vrai que les vôtres ne sont pas à Paris, mais aussi pourquoi l'ont-ils quitté ? ... J'ai envie de répondre que j'ai besoin d'eux pour introduire les belles manières dans mes provinces.

Je vous prie de me mander si on vous a écrit en effet sur ce ton. Je suis persuadé que, dans toute autre circonstance, on auroit fait ce que vous avez voulu. Votre projet étoit admirable ; il vous auroit fait un honneur infini, à vous et à la sainte philosophie. Vous voyez bien que ce n'est pas vous qu'on refuse, et que ce n'est pas aux philosophes qu'on s'en prend ; au contraire, ce sont les ennemis de la philosophie que l'on veut punir de leurs manœuvres. J'avois eu la même idée que vous, il y a long-tems. Je consultai des gens au fait, qui craignirent même de me répondre. Je craindrois aussi de vous écrire, si la pureté de vos intentions et des miennes ne me rassuroit contre le danger que courent aujourd'hui toutes les lettres. On ne verra jamais dans notre commerce que l'amour du bien public, et des sentimens qui doivent plaire à tous les honnêtes gens. Ce sont-là les vrais marrons de Bertrand et de Raton.

Je vous ai mandé, mon cher et respectable ami, qu'il étoit très-difficile actuellement de vous faire parvenir le petit recueil où se trouve le très-ingénieux dialogue de Christine et de Descartes. On y a mis des lettres de la personne qui veut qu'on enseigne les belles manières chez elle. Ces lettres ont alarmé des gens qui ont de fort mauvaises manières. Je

trouverai pourtant un moyen de vous faire parvenir ce petit proselit ; mais songez que j'ai l'honneur de l'être moi-même, et de plus très-malade, très-embarrassé, très-persécuté, mais vous aimant de tout mon cœur, et autant que je vous révère.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 20 avril 1773.

MON cher et ancien ami, mon cher maître, mon cher confrère, si je ne vous ai point écrit depuis quelques semaines, ce n'est pas faute d'avoir été occupé de vous, c'est au contraire parce que je l'étois trop douloureusement. Je croyois faire bien mon devoir de vous aimer ; mais jamais je n'ai mieux senti qu'en ce moment combien vous êtes cher et nécessaire à mon cœur. J'ai écrit deux lettres à madame Denis pour savoir de vos nouvelles, elle ne m'en a point encore donné ; mais je me flatte qu'elle vous aura bien dit le tendre intérêt que je prends à votre état. On nous assure que vous êtes beaucoup mieux, mais très-foible ; conservez-vous, mon cher maître ; ménagez-vous, et songez que vous ne pouvez faire aux sots et aux fripons un meilleur tour que de vivre, et de vous bien porter. Ne m'écrivez point ; quelque chères que me soient vos lettres, elles vous fatigueroient ; mais faites-moi donner en détail de vos nouvelles. Tous nos confrères de l'Académie, aux Tartufe et Laurent près, sont aussi tendrement occupés que moi de votre santé et

de votre conservation. J'ai reçu votre nouvelle défense de M. de Morangiès, et je l'ai lue avec plaisir ; mais laissez là tous les Morangiès du monde, et portez-vous bien. Dédiez les *Lois de Minos* à qui vous voudrez, et portez-vous bien.

Vous avez bien raison dans tout ce que vous me dites de l'ouvrage de M. de Condorcet : le succès en a été unanime ; il y a long-temps que le sot public n'a été si juste. L'Académie des sciences vient de lui donner l'adjonction et la survivance à la place de secrétaire.

Adieu, mon cher et illustre ami ; portez-vous bien, portez-vous bien, portez-vous bien : voilà tout ce que je désire de vous. J'embrasse Raton de tout mon cœur.

BERTRAND.

Du même.

Paris, 27 avril 1773.

MON cher maître, mon cher ami, je répondrai à ce que vous mandez de Catau :

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine.

Je doutois fort, malgré toute l'éloquence de Bertrand, qu'il obtînt d'elle la délivrance des rats qui se sont allés jeter assez mal-à-propos, dans sa ratière. Les circonstances ne permettent peut-être pas que Catau leur donne la clef des champs, et Bertrand, tout philosophe qu'il est, est en même-temps raisonnable ; mais Bertrand pouvoit au moins,

et devoit même s'attendre à une réponse honnête et raisonnable, et non au persiflage que vous lui transcrivez. Voilà une nouvelle note à ajouter à toutes celles que j'ai déjà sur les Catau et compagnie. Je ne sais de qui la philosophie a le plus à se plaindre en ce moment, ou de ses vils ennemis, ou de ses soi-disant protecteurs. Je sais du moins, et j'apprends tous les jours davantage, et à mon grand regret, qu'elle doit prendre pour sa devise, *ne t'attends qu'à toi seule*; bien entendu que ceux qui la persifflent n'attendront non plus d'elle que la justice et la vérité. Quoiqu'il en soit, je désirerois au moins de la personne que vous appelez *singulière*, et qui pourroit mériter un plus beau nom si elle le vouloit, une réponse *quelconque*, honnête ou non, philosophique ou *impériale*, grave si elle le veut, ou plaisante si elle le peut; je la joindrai à mes deux lettres, et je mettrai au bas ces deux mots de Tacite, *per amicos oppressi*, qui me paroissent si bien convenir aux malheureux philosophes.

Quant à Childebrand, je souhaite qu'il vous soit utile, et à cette condition je vous pardonnerois de l'amadou, je vous y exhorterois même.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir.

Mais j'ai peur que vous n'en soyez pour vos caresses, et que Childebrand ne se moque de vous. Il est trop vil pour oser élever sa voix, dans le pays du mensonge, en faveur du génie calomnié et persécuté.

Quoiqu'il en soit, mon cher ami, *ô et*

praesidium et dulce decus meum, j'attends avec impatience le recueil proscrit que vous m'annoncez du bel-esprit genevois; j'y verrai la lettre sur les deux puissances, et je souhaite d'être convaincu, après cette lecture, que la puissance temporelle n'a rien à se reprocher. *Ainsi soit-il!* Mais ce que je désire bien davantage, c'est de vous savoir en meilleure santé, et de pouvoir dire aux ennemis de la philosophie qui demanderont de vos nouvelles, *il se porte trop bien pour vous*. Adieu, mon cher maître; conservez-vous et aimez-moi comme je vous aime.

DE VOLTAIRE.

8 mai 1773.

MON très-cher et très-intrépide philosophe, Dieu veuille que cette fois-ci ma petite offrande arrive à votre autel. Il y a trois volumes de rapsodies, l'un pour vous, l'autre pour M. le marquis de Condorcet, et un troisième dans lequel M. de Laharpe est intéressé à la page 10.

Ce qu'il y a de meilleur assurément dans ce recueil que le gros Cramer s'est avisé de faire pendant ma maladie, est un certain dialogue entre l'illustre fou de la matière subtile, et la cruelle folle qui assassina Monadelschi.

Que vous dirai-je sur une personne plus illustre et qui n'est point folle? elle garde sans doute ses reclus dans un pays qui fut grec autrefois, pour en faire un beau présent aux Velches, quand elle sera raccommodée

avec eux. Elle a pensé, sans doute, que vous aviez pénétré ce dessein; et je la crois très-embarrassée à vous faire réponse, d'autant plus que vous êtes à Paris, et que toutes les lettres sont ouvertes.

Vous êtes trop juste pour être mécontent des conseils honnêtes que je donne vers la page 8. Vous êtes trop éclairé pour ne pas voir dans quel esprit on fit les *Lois de Minos*, qui n'ont pas, en vérité, coûté plus de huit jours pour le travail dans le temps qu'on proscrivoit les *Druides*. Le détestable Valade par sa friponnerie, et un autre homme par ses vers encore plus détestables, ont empêché la promulgation de ces *Lois* sur le théâtre. On est exposé à mille contre-temps quand on est loin de Paris. Je n'avois pas besoin de ces nouvelles anicroches pour être fâché de mourir sans vous embrasser. La vie est pleine de misères, on le sent bien; mais peu de gens savent qu'une des plus grandes est de mourir loin de ses amis. Je ne reçois aucune des visites qu'on me fait, mais j'aurois voulu vous en faire une. Je suis réduit à vous embrasser de loin, et c'est avec tous les sentimens que je vous ai voués.

DE D'ALEMBERT.

13 mai 1773, je ne voudrois pas dater du 14.

JE me hâte, mon cher et illustre ami, de vous faire part d'une nouvelle qui ne peut manquer de vous être agréable. M. le duc d'Albe, un des plus grands seigneurs d'Es-

pagne, homme de beaucoup d'esprit, et le même qui a été ambassadeur en France, sous le nom de duc d'Huescar, vient de m'envoyer vingt louis pour votre statue. La lettre qu'il m'écrit à ce sujet est pleine des choses le plus honnêtes pour vous. *Condamné*, me dit-il, *à cultiver en secret ma raison, je saisisrai avec transport cette occasion de donner un témoignage public de ma gratitude et de mon admiration au grand homme qui le premier m'en a montré le chemin.* M. le chevalier de Magallon, qui est ici chargé des affaires d'Espagne, m'a mandé, en m'envoyant la souscription de M. le duc d'Albe, que cet amateur éclairé des lettres et de la philosophie me prioit d'être auprès de vous l'interprète de tous ses sentimens. Vous ne feriez pas mal, mon cher maître, d'écrire un mot de remerciement à M. le duc d'Albe, à Madrid. Vous pourriez lui parler, dans votre réponse, d'une traduction espagnole de *Salluste*, faite par l'infant don Gabriel, que peut-être l'infant vous aura déjà envoyée, et qui est, à ce que disent les Espagnols, très-bien écrite. On dit ce jeune prince fort instruit et passionné pour les lettres. Elles ont grand besoin de trouver quelques princes qui les aiment; il s'en faut bien que tous pensent ainsi.

Votre Childebrand (car je ne puis me résoudre à lui donner un autre nom) n'en agit pas à votre égard comme M. le duc d'Albe, qui auroit mieux mérité que lui la dédicace des *Lois de Minos*. Il demandé à Lekain (le fait n'est que trop vrai, et M. d'Ar-

gental pourra vous l'assurer, si vous en doutez) une liste de douze tragédies, pour être jouées aux fêtes de la cour et à Fontainebleau. Lekain lui a porté cette liste, dans laquelle il avoit mis, comme de raison, quatre ou cinq de vos pièces, entr'autres *Rome sauvée* et *Oreste*. Childebrand les a effacées toutes, à l'exception de l'*Orphelin de la Chine*, qu'il a eu la bonté de conserver: mais devinez ce qu'il a mis à la place de *Rome sauvée* et d'*Oreste*; *Catiline* et *Electre* de Crébillon. Je vous laisse, mon cher maître, faire vos réflexions sur ce sujet, et je vous invite à dédier à cet amateur des lettres votre première tragédie. Vous voyez qu'il a bien profité des leçons que vous lui avez données. Vous pourrez au moins lui faire vos remerciemens du zèle qu'il témoigne pour vous servir.

En vérité, mon cher maître, je suis navré que vous soyez dupe à ce point, et que vous le soyez d'un homme si vil. Si vous cherchez de l'appui à la cour, vous avez cent personnes à choisir, dont la moindre aura plus de crédit et de considération que lui. Vous vous dégoûteriez de votre confiance, si vous pouviez voir à quel point il est méprisé, même de ses valets. C'est pour l'acquit de ma conscience, et par un effet de mon tendre attachement pour vous, que je crois devoir vous instruire de ce qui vous intéresse, agréable ou fâcheux; car *interest cognosci malos*. Plus je relis l'extrait que vous m'avez envoyé de la lettre de Pétersbourg, plus j'en suis affligé. Il étoit si facile à cette personne de faire une

réponse honnête, satisfaisante, et flatteuse pour la philosophie, sans se compromettre en aucune manière, et sans accorder ce qu'on lui demandoit, comme j'imagine aisément que les circonstances peuvent l'en empêcher. Je vous aurois, mon cher ami, la plus grande obligation de me procurer cette réponse que je désire. Vous voyez par vous-même combien la cause commune en a besoin. Le déchaînement contre la raison et les lettres est plus violent que jamais. Faudra-t-il donc que la philosophie dise à la personne dont elle se croyoit aimée: *Tu quoque, Brute!* Adieu, mon cher maître; la plume me tombe des mains, de douleur du mal qu'on lui fait en moi, et d'indignation des trahisons qu'elle éprouve en vous. *Interim tamen vale et nos ama.*

DE VOLTAIRE.

19 mai 1773.

S'IL est coupable de la petite infamie dont vous me parlez, j'avoue que je suis une grande dupe; mais, vous qui parlez, vous l'auriez été tout comme moi. Si vous saviez tout ce qui s'est passé, vous seriez bien étonné. Un jeune homme n'a jamais été trahi plus indignement par sa maîtresse. On dit que c'est l'usage du pays. Comme il y a environ trente ans que j'y ai renoncé, il m'est pardonnable d'en avoir oublié la langue. Je devois me souvenir que, dans ce jargon, *je vous aime*, signifioit *je vous hais*, et que, *je vous servirai*, vouloit dire positivement *je vous perdrai*.

Il se peut encore que l'on ait été choqué des conseils qui, au fond, ne sont que des reproches.

Il se peut aussi qu'un certain histrion ait fait ce qu'on impute à un autre, car il y a bien des histrions. Quand on est à cent lieues de Paris, il est difficile de prévoir et de parer les effets des petites cabales, des petites intrigues, des petites méchancetés qu'on y ourdit sans cesse pour s'amuser.

Le seul fruit que je tirerai de ma duperie sera de n'avoir plus aucune espérance; mais on dit que c'est le sort des damnés.

Il faut, mon cher philosophe, que je me sois trompé en tout; car j'ai cru que ces conseils, assez délicatement apprêtés, auroient dû vous plaire, attendu qu'un conseil qui n'a pas été suivi est un reproche, et que c'étoit au fond lui dire à lui-même ce que vous dites de lui.

Je dois vous faire à vous-même un reproche que vous méritez, c'est que vous traitez de déserteur le martyr de la philosophie. Bertrand doit employer Raton, mais il ne faut pas qu'il lui morde les doigts.

Au bout du compte, je suis sensible, et je vous avouerai que la perfidie dont vous m'instruisez m'afflige beaucoup, parce qu'elle tient à des choses que je suis obligé de taire, et qui pèsent sur le cœur.

Je m'aperçois que ma lettre est une énigme; mais vous en déchiffrez la plus grande partie. Soyez bien sûr que le mot de l'énigme est mon sincère attachement pour vous, et mon dégoût pour tout ce qui n'est que vanité,

faux air, affectation de protéger, plaisir secret d'humilier et de nuire, orgueil et mauvaïse foi. Je vois qu'actuellement nous ne devons être contents ni des Esclavons, ni des Velches, et qu'il faut se rejeter du côté des Ibères. J'écrirai donc en Ibérie; mais ce que j'ai de mieux à faire, c'est de m'arranger pour l'autre monde, et de ne pas laisser périr ma colonie, quand il faudra la quitter.

Jugez de toutes mes tribulations par celle que je vais vous confier, qui est assurément la plus petite de toutes.

Ma colonie avoit fourni des montres garnies de diamans pour le mariage de monsieur le dauphin; elles n'ont point été payées et cela retombe sur moi. Il me paroît qu'en Espagne on est plus généreux. Ce que j'éprouve des beaux messieurs de Paris, en ce genre, est inconcevable. Ces beaux messieurs ont bien raison de destester la philosophie qui les condamne et qui les méprise.

Adieu; je ne vous dis pas la vingtième partie des choses que je voudrois vous dire; mais, encore une fois, que Bertrand ne gronde point Raton; que Bertrand au contraire encourage Raton à s'endurcir les pattes sur la cendre chaude; que plusieurs Bertrands et plusieurs Ratons fassent un petit bataillon carré, bien serré et bien uni.

Du même.

Ferney, 20 mai 1773.

CE que vous m'avez mandé, mon cher ami, est très-vrai, et beaucoup plus fort qu'on ne

vous l'avoit dit. Ces conseils et ces souhaits ont été regardés comme une injure. Il vaudroit beaucoup mieux se corriger que de se fâcher. Il arrive fort souvent que ce qui devrait faire du bien ne produit que du mal. Que vous dirai-je, mon cher philosophe ?

Monsieur l'abbé et monsieur son valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire.

Il n'y a d'autre parti à prendre que celui de cultiver librement les lettres et son jardin, et surtout l'amitié d'un cœur aussi bon que le vôtre, et d'un esprit aussi éclairé.

Je ris des folies des hommes et des miennes.

A propos de folies, on m'a mandé que la moitié de Paris croyoit fermement que, ouï le rapport de M. de Lalande, une comète passeroit aujourd'hui, 20 de mai, au bord de notre globule, et le mettroit en miettes. Il y a bien long-temps que les hommes font ce qu'ils peuvent pour le détruire, et ils n'ont pu en venir à bout. Je vous avoue que je soupçonne un peu de ridicule dans l'idée de Newton, que la comète de 1680 avoit acquis, en passant à un demi-diamètre du soleil, un embrasement deux mille fois plus fort que celui du fer ardent.

Il me semble d'ailleurs que messieurs de Paris jugent de toutes choses comme de la prétendue comète que M. de Lalande n'a point annoncée.

Je vous prie, quand vous le verrez, de lui faire mes très-sincères complimens sur le gain de son procès contre l'ami Cogé. Ce Cogé n'a

pas fait grand bien, à ce que je vois, au *pecus* de l'université.

Je suis toujours bien malade : j'égaie mes maux par les sottises du genre humain. Je vous aime et vous révere.

Mon cher ami, mon cher philosophe, vous n'aviez pas pu soupçonner le motif de cette méchanceté ; mais vous avez fort bien connu le caractère de la personne. Vous connoissez aussi celui de son maître ; donc il faut cultiver son jardin et se taire.

Du même.

2 juin 1773.

JE suis tenté, mon très-cher philosophe, de croire, avec messieurs de l'antiquité, qu'il y a des jours, des mois et des années malheureux. Mon étoile est en effet très-désastreuse cette année. Je ne sais pas ce que sont devenus les quatre exemplaires que je vous annonçois ; mais j'ai reçu un ordre, en forme de conseil, de ne plus en envoyer par la voie que j'avois choisie, et qui seule me restoit.

Mon étoile s'est encore chargée de la singulière ingratitude d'un homme de qui je devois attendre de bons offices ; il m'avoit tout promis, et vous savez ce qu'il m'a tenu. Vous ne savez pas tout, je ne puis dire tout. Mon étoile est devenue une comète qui annonce un peu ma destruction. S'il est vrai qu'une comète puisse incendier la terre, je serai sûrement un des premiers brûlés.

Le maraud qui s'est avisé de vous écrire, est un fripon de normand, formé autrefois

par l'abbé Desfontaines, autre normand. Je ne sais qui des deux étoit le plus impudent, je crois pourtant que c'étoit l'abbé Desfontaines, parce qu'il étoit prêtre. J'ai eu la bêtise de lui faire des aumônes très-considérables, dont j'ai même les reçus. Il ressemble comme deux gouttes d'eau à Nonotte, qui vouloit me vendre son libelle deux mille écus. Voilà comme la basse littérature est faite. Le malheureux dont vous me parlez vend du baume dans les pays étrangers, et m'arrache de l'argent par toutes sortes de moyens.

Pour les vendeurs et vendeuses d'orviétan, qui tantôt vous préviennent, et tantôt font les difficiles, il est bien clair qu'ils ne valent pas mieux que nos fripons subalternes. Que faire à cela ? encore une fois, se cacher dans un antre, et cultiver les laitues qui croissent dans son hermitage. Tous les fléaux du genre humain mourront comme nous ; c'est une petite consolation.

Je n'aime point du tout Ovide de Ponto, mais j'estime assez Chéréas. J'estime encore plus ceux qui daignent instruire les hommes et leur plaire ; c'est votre lot. Celui de Raton est d'aimer Bertrand de tout son cœur.

Du même.

7 juin 1773.

IL me mande, mon cher ami, que c'est un mal-entendu et un mensonge infame, débité par un histrion. Il y a d'ailleurs, dans cette affaire, de petits secrets très-intéressans pour

ce

ce pauvre vieillard qui vous aime de tout son cœur.

Je vous ai déjà dit que je devois me taire, et je me tais.

La grande femme est très-irritée contre certains prisonniers qui ont dit d'elle des choses affreuses. Ils sont courageux, mais ils ne sont pas discrets. Voilà tout ce qu'elle me fait entendre sur cette affaire qui auroit fait un honneur infini à la philosophie et à vous.

Le jugement de ce pauvre Morangis me paroît une de ces contradictions dont le monde est plein. S'il n'étoit pas suborneur de témoins, pourquoi le mettre en prison ? si les juges sont assez romanesques pour croire qu'il a reçu les cent mille écus, pourquoi ne l'ont-ils pas condamné comme calomniateur, et comme ayant voulu faire pendre ceux dont il a volé l'argent ? le feu et l'eau, dont les comètes nous menacent, ne sont pas plus contradictoires.

Encore une fois, il faut cultiver son jardin. Ce monde est un chaos d'absurdités et d'horreurs, j'en ai des preuves. Je tâche au moins de ne me point contredire dans ma manière de penser. Soyez sûr que je ne me contredirai jamais dans ma tendre amitié pour vous, et dans ma vénération pour vos grands talens et pour votre caractère ferme et inébranlable.

Mes complimens, je vous en prie, à ceux qui se souviennent de moi dans l'Académie. J'espère trouver un moyen d'envoyer des Crétois.

Du même.

16 juin 1773.

Mais pourtant, mon cher philosophe, vous m'avouerez que je dois être un peu embarrassé, et que vous ne devez point l'être du tout. Vous conviendrez que je suis dans une position gênante. Je cultive mon jardin, mais le fils de mon maître maçon, devenu évêque, a voulu m'en chasser. Jean-Jacques, décrété de prise de corps, est tranquille à Paris en qualité de charlatan étranger, et moi je suis dans le pays où il devoit être. Quatre ou cinq abbés m'ont maudit dans leurs livres, pour avoir des bénéfices; et ces malédictions, portées aux oreilles de l'arrière-petit-fils d'Henri IV, ont été un peu funestes au chancre d'Henri IV. Mes pensions qu'on ne me paye point, et dont je ne me soucie guère, en sont une preuve. J'abrége la kyrielle pour ne vous pas ennuyer.

Je supporte assez gaiement toutes ces tribulations attachées à mon métier; mais je vous avoue qu'il faudroit plus de force que je n'en ai pour être insensible à la trahison d'une amitié de plus de cinquante années, dans le temps même qu'on me témoignoit la confiance la plus intime. On nie fortement cette trahison. Je n'ai point le mot de cette énigme. Puis-je faire autre chose que de mettre toutes mes angoisses aux pieds de mon crucifix?

On dit qu'il y a dans l'Inde une caste toujours persécutée par les autres; c'est apparemment la caste des philosophes.

Vous avez sans doute le livre posthume d'Helvétius, que M. le prince Gallitzin vient de faire imprimer en Hollande. Cela ressemble un peu au *Testament de Jean Meslier*, qui débute par dire naïvement qu'il n'a voulu être brûlé qu'après sa mort. Ce livre m'a paru du fatras, et j'en suis bien fâché. Il faut faire de grands efforts pour le lire, mais il y a de beaux éclairs.

Que vous dirai-je? cela m'a semblé audacieux, curieux en certains endroits, et en général ennuyeux. Voilà peut-être le plus grand coup porté contre la philosophie. Si les gens en place ont le temps et la patience de lire cet ouvrage, ils ne nous pardonneront jamais. Nous sommes comme les apôtres, suivis par le petit nombre, et persécutés par le grand. Vous voyez qu'on arrive au même but par des chemins contraires.

Bonsoir, mon cher ami; soutenez *pusillum gregem*. Je ne suis plus de ce monde; je m'en vas, ou je m'en vais. Restez long-temps pour instruire ceux qui en sont dignes, et pour faire rougir tant de fripons persécuteurs de la vérité, à laquelle ils rendent hommage au fond de leur cœur.

A propos, Helvétius cite un nommé Robinet comme auteur du *Système de la nature*, page 161; du moins il attribue à Robinet des paroles qui ne se trouvent que dans ce *Système*, à l'article *Déistes*. Ce Robinet est encore du fatras. Je ne connois que Spinoza qui ait bien raisonné, mais personne ne le peut lire. Ce n'est point par de la métaphysique qu'on détrompera les hommes; il faut

prouver la vérité par les faits. Nous avons quantité de bons livres en ce genre depuis environ trente ans ; ils font nécessairement beaucoup de bien. Le progrès de la raison est rapide dans nos cantons ; mais dans votre pays, et dans l'Espagne, et dans l'Italie, les gens vous répondent : Nous avons cent mille écus de rente et des honneurs, nous ne voulons pas les perdre pour vous faire plaisir : nous sommes de votre avis ; mais nous vous ferons brûler à la première occasion, pour vous apprendre à dire votre avis.

Adieu, encore une fois, mon cher ami.

Du même.

3 juillet 1775.

VOICI, mon cher et grand philosophe, ma réponse à l'abbé philosophe.

N'êtes-vous pas bien content de ces petits mots d'Helvétius, tome I, page 107 ?

« Nous sommes étonnés de l'absurdité de » la religion païenne ; celle de la religion » papiste étonnera bien davantage la postérité. »

Et page 102 : « Pourquoi faire de Dieu un » tyran oriental ? pourquoi mettre ainsi le » nom de la Divinité au bas du portrait du » diable ? ce sont les méchants qui peignent » Dieu méchant. Qu'est-ce que leur dévotion ? » un voile à leurs crimes. »

C'est dommage que ce ne soit pas un bon livre ; mais il y a de très-bonnes choses : c'est une arme qui tiendra son rang dans l'arsenal où nous avons déjà tant de canons qui me-

nacent le fanatisme. Il est vrai que les ennemis ont aussi leurs armes : elles sont d'une autre espèce, elles ont tué le chevalier de la Barre, elles ont blessé à mort Helvétius ; mais le sang de nos martyrs fait des prosélytes. Le troupeau des sages grossit à la sourdine.

Bonsoir, mon sage ; bonsoir, mon cher Bertrand ; il ne me reste plus qu'un doigt pour tirer les marrons du feu, mais il est à votre service.

Du même.

14 juillet 1775.

JE trouve une occasion, mon cher ami, de vous faire parvenir, s'il est possible, trois exemplaires d'un petit recueil dont un de vos petits ouvrages fait tout l'ornement. Il me semble que nous n'en avons point donné à M. Saurin, à qui je dois cet hommage plus qu'à personne.

Il n'y a plus de correspondance, plus de confiance, plus de consolation ; tout est perdu ; nous sommes entre les mains des barbares. Je vous ai écrit deux lettres concernant l'œuvre posthume d'Helvétius, imprimée par les soins du prince Gallitzin. Je tremble qu'elles ne vous soient pas parvenues. Les *curiosi* sont en grand nombre ; ils furent les précurseurs des inquisiteurs, comme vous savez.

Catau a bien autre chose à faire qu'à nous répondre. Je me flatte pourtant que les bruits qui courent ne sont pas vrais, et qu'elle n'ira point passer le carnaval à Venise avec Diderot.

Il faut cultiver les lettres ou son jardin.

A propos, plus j'y pense, et plus j'ose trouver que le calcul de la densité des planètes, la comète deux mille fois plus chaude qu'un fer rouge, l'élasticité d'une matière déliée qui seroit la cause de la gravitation, la création expliquée en rendant l'espace solide, et le commentaire sur l'*Apocalypse*, sont à-peu-près de même espèce. *Magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.*

Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de M. de Condorcet et de vos autres amis qui soutiennent tout doucement la bonne cause.

Du même.

24 juillet 1773.

RATON sera toujours prêt à tirer les marrons du feu pour le déjeuner des Bertrands. Raton ne craint point de brûler ses pattes. Le temps approche où il n'aura bientôt ni pieds ni pattes ; il faut qu'il s'en serve jusqu'au dernier moment pour l'édification du prochain. Donnez donc, mon cher ami, cette lettre à Marmontel-Bertrand, second du nom. Il faut absolument que j'aie la correspondance du bienheureux abbé Sabatier. En attendant, priez Dieu pour moi.

Le vieux RATON.

Du même.

26 juillet 1773.

L'OEUVRE posthume de ce pauvre Helvétius, ou plutôt de ce riche Helvétius, est-elle, ou est-il parvenu jusqu'à vous, mon très-cher philosophe ? M. le prince Gallitzin, qui en est l'éditeur, veut le dédier à la sublime Catau. Il est bon de la mettre en commerce avec les morts, car elle ne répond point aux vivans. Je m'imagine que les impératrices n'aiment pas plus les conseils que les généraux d'armée et les gouverneurs de province ne les aiment.

Dulcis inexpertis cultura potentis amici.

Quoi qu'il en soit, on sera fort étonné, si on lit ce livre, de voir le papisme traité de religion abominable, qui ne peut se soutenir que par des bourreaux, le despotisme traité à-peu-près comme le papisme, et le tout dédié à la puissance la plus despotique qui soit sur la terre.

Je ne sais plus comment faire pour vous envoyer de ces petits recueils dont le principal mérite est dans le dialogue de René et de Christine. Les commis à la douane des pensées sont impitoyables.

Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de l'éloquent M. Thomas, que je préfère sans contredit à Thomas d'Aquin, et surtout à Thomas Dydime, comme je vous préfère à tous les charlatans qui réussissent dans les cours, et qui même réussissent pour un temps auprès d'un public ignorant et sans goût.

Adieu, mon cher philosophe; consolons-nous tous deux du siècle.

Du même.

2 août 1773.

JE crois, mon cher et illustre Bertrand, qu'il faudra bientôt vous pourvoir d'un autre Raton. Vous n'en trouverez guère dont les pattes vous soient plus dévouées et plus faites pour être conduites par votre génie.

J'ai reçu M. de Saint-Remi avec la cordialité d'un frère rose-croix. Il est encore chez moi. Je jouis de sa conversation, dans les intervalles de mes souffrances; quelquefois même je soupe avec lui, ou je fais semblant de souper.

Vous savez sans doute quelle foule de princes et de princesses de Savoie et de Lorraine est venue à Lausanne et à Genève, les uns pour Tissot, les autres pour se promener. Les évêques, ne sachant que faire dans leurs diocèses, y viennent aussi. L'évêque de Noyon loge à Lausanne dans une maison que j'avois achetée, et que j'ai revendue; il y donne à souper aux ministres de saint Evangile et aux dames.

On fait actuellement à la Haye une seconde édition de l'œuvre posthume d'Helvétius. Elle est dédiée à l'impératrice de toutes les Russies; cela est curieux.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher ami.

Du même.

1^{er} octobre 1773.

MON cher et grand philosophe, il faut mourir en servant la raison et la vertu, et en les vengeant des abbés Sabatier. Je me flatte que si ce petit ouvrage peut parvenir à l'évêque protecteur d'un Sabatier, il connoîtra du moins le personnage, et il est bien nécessaire que ce coquin soit connu. Faites passer, je vous prie, un exemplaire à M. Saurin, et mettez les autres dans d'aussi bonnes mains. Si vous jugez que le petit écrit puisse faire du bien, on vous en fera tenir dans l'occasion.

Il y a de très-honnêtes athées, d'accord; mais un Sabatier, ennemi de Dieu et des hommes, ne doit point être ménagé. Raton tire hardiment les marrons du feu en cette occasion. Raton recommande ses pattes à son cher et illustre Bertrand, qu'il aimera tendrement jusqu'au dernier moment de sa vie.

Du même.

19 novembre 1773.

MON cher philosophe, aussi intrépide que circonspect, et qui avez grande raison d'être l'un et l'autre, voici une petite assiette de marrons que Raton envoie à son Bertrand. Je les avois adressés à M. de Condorcet; mais je crois qu'il est toujours à la campagne, et je vous les fais parvenir en droiture. Ces marrons sont comme les livres de *mon libraire*

Caille, ils ne valent rien qui vaille ; mais il est juste que je vous fasse lire ma satire contre M. de Guibert , qui m'a d'ailleurs paru un homme plein de génie , et , ce qui n'est pas moins rare , un homme très-aimable. Je m'intéresse à son *Connétable de Bourbon* , d'autant plus que ce grand homme passa par Ferney en se réfugiant chez les Espagnols. Tous les jésuites aujourd'hui , qui ne sont pas de si grands hommes , veulent se réfugier et Silésie et dans la Prusse polonaise , chez le R. P. Frédéric. Riez donc , et riez bien fort.

La dédicace d'une église catholique a été faite , comme vous savez , à Berlin. Je ne sais si les sociniens en obtiendront une.

Ne croyez-vous pas lire les *Mille et une nuits* , quand vous voyez combien de millions Catherine II donne aux princesses de Darmstadt et au comte Panin ? où prend-elle tant d'argent , après quatre ans d'une guerre si vive et si dispendieuse , tandis que M. l'abbé Terrai ne me paye pas , après dix ans de paix , un pauvre petit argent qu'il m'avoit pris chez M. Magon.

Mon cher philosophe , vous seriez actuellement aussi riche que M. Necker , si vous aviez été en Russie. C'étoit à la cour de France à récompenser dignement votre noble désintéressement ; mais vous en êtes dédommagé par les bontés de l'abbé Sabatier : c'est toujours quelque chose.

Je ne sais où est Diderot ; il étoit tombé malade à Duisbourg , en partant de la Haye pour aller chez l'impératrice des *Mille et une nuits*.

Nous avons actuellement à Ferney l'ancien empereur Schouvalof ; c'est un des hommes les plus polis et les plus aimables que j'aie jamais vus. Tout ce que je vois de Russes me persuade toujours qu'Attila étoit un homme charmant , et que la sœur d'Honorius fit très-bien de partir en poste pour aller l'épouser. Si malheureusement elle ne s'étoit pas fait faire en chemin un enfant par un de ses valets de chambre , nous pourrions avoir aujourd'hui de la race d'Attila sur quelque trône de l'Europe , et peut-être sur la chaire de Saint-Pierre.

Bonsoir , mon très-cher et très-illustre Bertrand.

Du même.

5 décembre 1773.

VOTRE lettre , mon cher philosophe , vaut beaucoup mieux que ma *Tactique*. Nous en avons bien ri , madame Denis et moi. Raton avale sans aucune répugnance la pilule que lui présente Bertrand. Ce n'est point une pilule , c'est une dragée du bon faiseur ; et sur-le-champ nous faisons venir les deux tomes , pour lire au plus vite la page 101 ; c'est du moins une consolation. Il y a certaines petites ingratitude , certains petits caprices , certaines niches qu'il faut savoir supporter en silence , surtout lorsqu'on a quatre-vingts ans ; et lorsqu'on n'a pas vécu toujours tranquille , il faut tâcher au moins de mourir tranquille.

J'écris à M. de Condorcet , et je le supplie de vouloir bien m'envoyer son *Fontaine* ; car

en vérité je trouve qu'il est le seul qui écrive comme vous, qui employe toujours le mot propre, et qui ait toujours le style de son sujet.

Madame Necker dit qu'elle craint que le roi de Prusse ne soit mécontent de ce que je le donne au diable; et à qui donc veut-elle que je le donne? et puis, s'il vous plaît, peut-on donner quelqu'un au diable plus honnêtement?

J'ai un autre scrupule que je vous prie de me lever. Je ne sais si j'ai reçu une lettre de M. le chevalier de Châtelux, et je ne sais si je lui ai répondu. Je n'ai pas un grand ordre dans mes paperasses. Si j'avois manqué de répondre à M. de Châtelux, je serois bien fâché contre moi; c'est un des hommes que j'estime le plus. J'aime à voir un brave officier qui ne croit pas que son métier soit absolument le plus propre à faire la *félicité publique*. J'apprends que son ouvrage n'est pas aussi connu à Paris qu'il devoit l'être. Je pense en savoir la raison, c'est qu'il est au-dessus de son siècle.

A propos, je ne vous ai pas envoyé une copie correcte de ma petite *Tactique*; mais qu'importe? j'ai envie de l'envoyer à votre Rominagrobis, pour voir s'il se fâchera que je l'envoie où il doit aller. Il n'a rien fait de si plaisant en sa vie que de se déclarer général des jésuites. Il faudroit, pour lui répondre, que le pape se déclarât huguenot. Je ne desespère pas de voir cette facétie, et celle que vous proposez entre Diderot et Catan.

Adieu, mon très-cher secrétaire perpétuel, qui vivrez perpétuellement.

Du même.

15 décembre 1773.

VRAIMENT Raton s'est brûlé les pattes jusqu'aux os. L'auteur de la page 101 dit précisément les mêmes choses que moi, et il les répète encore à la page 105. Cher Bertrand, ayez pitié de Raton; vous sentez qu'il est dans une position critique. Il a tant tiré de marrons du feu, que les maîtres des marrons, dont il a plus d'une fois gâté le souper, ont juré de l'exterminer à la première occasion; et il n'y a point de chat que ces drôles-là ne se promettent de prendre, fût-il réfugié dans la cuisine ou dans le grenier. Il faut donc absolument que Raton fasse patte de velours.

Je trouve la manière dont on traite Laharpe bien injuste et bien dure. Il a du génie, et il est, à mon gré, le seul qui pourroit soutenir le théâtre tragique.

J'ai supplié M. le marquis de Condorcet de vouloir bien m'envoyer l'*Eloge de Fontaine*, en cas que ma demande ne soit pas indiscrete. M. de Condorcet me paroît au-dessus de tous ceux dont il fait l'éloge.

N'est-ce pas vous, mon illustre Bertrand qui m'avez adressé M. Delisle, capitaine de dragons? en ce cas, il faut que je vous en remercie, car il a bien de l'esprit, bien du goût, et il est de plus un des meilleurs cacouacs que nous ayons.

La nouvelle édition de l'*Encyclopédie* va paroître à Genève.

On y imprime in-4° un *Corneille*, avec un commentaire de Raton. Ce commentaire est plus ample de moitié. On se prosterne devant les belles tirades, à qui on doit d'autant plus de respect que ce sont des beautés dont on n'avoit pas d'idée dans notre langue; mais on donne des coups des griffes épouvantables à tout le reste. On ne doit de respect qu'à ce qui est beau. C'est se moquer du monde que de dire : Admirez des sottises, parce que l'auteur a fait autrefois de bonnes choses.

Je vous embrasse bien tendrement.

MIAAU.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 12 février 1774.

IL y a long-temps, mon cher et illustre maître, que je n'ai entendu parler de vous, et que, de mon côté, je ne vous ai donné signe de vie. Je veux pourtant vous dire un mot, mais un mot seulement, et ce mot est que je vous aime toujours. Je vous crois fort occupé; tant mieux pour moi, et tant pis pour d'autres. On m'a dit que vous aviez été malade, mais on m'a depuis rassuré. *Sophonisbe* n'a pas vécu aussi long-temps que les chef-d'œuvres de *Régulus* et d'*Orphanis*. Qu'on dise à présent que le parterre n'est pas connoisseur. A propos d'*Orphanis*, avez-vous lu le terrible extrait que Laharpe vient d'en

faire dans le *Mercur*? ce jeune homme est bien digne, par ses talens, son bon goût et son courage, de l'intérêt que vous prenez à lui; mais il aura une rude carrière à parcourir, bien semée d'épines et de chausse-trapes par ses ennemis. Je suis vraiment affligé de le voir sans fortune. On dit que vous avez du crédit auprès du contrôleur-général, qui se feroit un plaisir de vous obliger, ne fût-ce que par vanité. Vous devriez l'engager à faire quelque chose pour ce jeune homme qui trouve tant de portes fermées, et qui ne parviendra que tard à les briser et à les renverser par ses succès.

Que dites-vous de Sémiramis-Catau? il me semble que les Turcs commencent à se moquer d'elle. Quand on se laisse battre par ces marabouts, il ne faut pas persifler la philosophie. Rira bien qui rira le dernier. Cette Sémiramis m'avoit mandé que les prisonniers françois, faits à Cracovie, étoient très-bien traités. M. de Choisy, un de ces prisonniers, qui est ici, assure qu'ils ont été traités indignement. Vous devriez bien écrire à cette grande princesse que Sémiramis est bien mal obéie, et Catau bien mal instruite. Adieu, mon cher maître; je vous aime plus que toutes les Catau. Dites-moi un mot de votre santé, et songez au pauvre Laharpe. Mes respects à madame Denis.

DE VOLTAIRE.

25 février 1774.

MON très-cher philosophe, la nature donne furieusement sur les doigts, à la fin de chaque hiver, aux vieilles pattes de Raton. Il a reçu ces jours-ci un avertissement très-sérieux; c'est une des raisons péremptoires qui l'ont empêché de vous écrire; et, si après cette raison, il pouvoit en exister encore une, la voici: M. le marquis de Condorcet m'avoit averti qu'il ne vouloit plus recevoir de lettres par les bons offices d'un homme qui étoit soupçonné de les ouvrir, soupçonné d'être espion, soupçonné d'être, d'être, &c. On s'est trop aperçu enfin que cette défiance de M. de Condorcet étoit très-fondée. Il n'étoit pas étonnant que Raton eût les pattes un peu brûlées, puisqu'il marchoit depuis si longtemps sur des charbons ardents. Quel homme je vous avois recommandé! quel présent je vous aurois fait! j'en tremble encore.... Mes lettres fort inutiles ont été lues par des personnes qui.... Voilà autant de points que Beaumarchais en reproche à madame Goetzmann. Toute cette algèbre vous développera l'inconnue, et cette inconnue est que nous sommes très-connus. Je n'en suis pas moins occupé de vous plaire. *Κε μετὰ τὸν μὲν θάνατον: aliquid de tuo amico videbis quod ejus memoriam menti tuae revocabit.*

Où diable ce jeune homme, qui porte le nom de l'instrument d'un roi juif, a-t-il pêché
que

que j'étois fort gracieusement traité par milord grand trésorier? *Tutto al contrario l'istoria converte.* Amice, je ne compte ni sur aucun satrape, ni sur aucun monarque de l'orient, non plus que vous ne comptez sur les puissances du nord.

Si vous voyez M. de Rochefort, je vous demande en grâce de lui dire les raisons qui me forcent à ne lui point écrire. Je ne lui en suis pas moins attaché; et je lui demande en grâce, à lui et à madame sa femme, de passer par chez nous, quand ils iront voir leur mère.

Ma consolation seroit de vous revoir encore dans ma chaumière, auprès de Lyon, vous et M. de Condorcet; mais ni vous ni lui n'avez de mère dans le Gévaudan.

La mort de ce pauvre Lacondamine, qui croyoit avoir exactement mesuré un arc du méridien, m'avertit qu'il faut que je fasse mon paquet. Je suis un peu sourd comme lui, et de plus aveugle. Les cinq sens dénichent l'un après l'autre; et puis reste zéro.

De tous les ouvrages dont on régale le public, le seul qui m'ait plu est le quaterne de Beaumarchais. Quel homme! il réunit tout, la plaisanterie, le sérieux, la raison, la gaieté, la force, le touchant, tous les genres d'éloquence, et il n'en recherche aucun, et il confond tout ses adversaires, et il donne des leçons à ses juges. Sa naïveté m'enchanté; je lui pardonne ses imprudences et ses pétulances.

Je ne vous dis rien de votre Childebrand. J'espère que vous me pardonneriez d'avoir respecté un ancien attachement. Je m'enye-

loppe, autant que je le puis, du manteau de la philosophie; mais ce manteau est si étriqué, si percé de trous, que la bise y entre de tous les côtés. Adieu, mon très-cher philosophe, dont le manteau est d'un bien meilleur drap que le mien. Vivant ou mourant, *tuus suum*.

RATON.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 26 février 1774.

JE viens de lire, mon cher maître, avec le plus grand plaisir, une suite de l'*Histoire de l'Inde*, avec quelques douceurs pour Nonotte et consors. J'avois déjà la première partie, et je voudrois bien avoir la seconde; je me recommande bien vivement à l'auteur.

Tandis qu'il s'égaie aux dépens des Nonotte et des Patouillet, il ne sait peut-être pas ce qui se passe au sujet de la canaille dont ils faisoient partie. Cette canaille, quoique coupée en mille morceaux par les souverains et par le pape, cherche à se réunir, et ne désespère pas d'y réussir. Il y a actuellement un projet de les rétablir en France, sous un autre nom; et j'ai appris, avec douleur, que l'archevêque de Toulouse, qui, comme je lui ai cent fois entendu dire à lui-même, n'aime ni n'estime ces maraudeurs, et les connoît bien pour ce qu'ils sont, est à la tête de ce beau projet, parce qu'il en espère apparemment ou le cordon bleu, ou le chapeau, ou la feuille des bénéfices, ou l'archevêché de Paris. Heu-

reusement le pape y est, jusqu'à présent, fort opposé, et le roi d'Espagne encore plus; et il faut espérer que le roi de France trouvera des serviteurs fidèles, qui lui feront sentir que cette vermine ne lui pardonnera jamais de l'avoir écrasée, et ne se croira pas dédommée par le consentement qu'il pourroit donner à leur nouvelle existence; et qu'ainsi il y auroit le plus grand risque pour lui à les laisser ressusciter, sous quelque forme que ce puisse être.

Voici le projet de la nouvelle forme qu'on prétend leur donner. Ils formeront une communauté de prêtres, qui n'aura point de général à Rome, mais qui fera des vœux, excepté celui de pauvreté, afin qu'ils soient susceptibles de bénéfices. On recevra, dans cette communauté, d'autres prêtres que les ex-jésuites, et même ces prêtres seuls auront l'administration des biens. De plus, l'étude de la théologie sera interdite dans cette congrégation, et ils ne pourront jamais diriger les séminaires; mais ils serviront de pépinière pour donner des maîtres aux collèges de provinces, sans néanmoins être membres de l'université.

Vous sentez, mon cher maître, tout ce qu'il y a d'insidieux dans ce projet, et que, dès qu'une fois la canaille sera établie, elle se mettra bientôt en possession de tous les avantages auxquels elle feint de renoncer dans ce moment, pour ne pas trop effaroucher les contradicteurs. D'abord, les bénéfices dont ils sont susceptibles, leur donneront moyen d'entrer dans le clergé et de devenir

évêques ; nouveau moyen de pouvoir qui manquoit à la société défunte. Les prêtres séculiers, prétendus administrateurs des biens, seront bientôt culbutés par eux, dès qu'ils trouveront un peu de faveur ; et d'ailleurs ces prêtres, choisis par l'archevêque de Paris, seront leurs créatures et leurs valets. Ils ne tarderont pas à représenter qu'il est absurde d'interdire à une communauté de prêtres l'étude de la théologie, et ils obtiendront ce point d'autant plus facilement que leur demande sera raisonnable. Ils représenteront de même qu'étant destinés à peupler les collèges de provinces, il est impossible qu'ils y suffisent, en n'ayant qu'une seule maison dans Paris (car le prétendu projet ne leur permet pas d'en avoir ailleurs) ; et ils obtiendront de même fort aisément d'en avoir au moins dans les principales villes.

Enfin il est clair que ces maraudeurs ne demandent rien, dans ce moment, que d'obtenir un souffle de vie, qui deviendra bientôt, grâce à leurs intrigues, un état de vigueur et de santé. Je vous avoue, mon cher ami, que j'ai le cœur navré, quand je vois la protection que le roi de Prusse accorde à cette canaille, et qui servira peut-être d'exemple à d'autres souverains, quoiqu'il y ait bien de la différence entre souffrir des jésuites en pays protestant, et les avoir en pays catholique.

Voilà, mon cher ami, un sujet bien intéressant, et qui mériterait bien autant d'exercer votre plume que les Morangiès et les la Beaumelle. Vous allez dire que je fais encore

le Bertrand, et que j'ai toujours recours à Raton ; mais songez donc que Bertrand a les ongles coupés. Ce que je désire et que j'attends de vous, seroit l'ouvrage d'un bon citoyen et d'un bon François, attaché au roi et à l'état. Vous pouvez répandre à pleines mains, sur ce projet, l'odieux et le ridicule dont vous savez si bien faire usage. Vous pouvez faire voir qu'il est dangereux pour l'état, pour l'église, pour le pape et pour le roi, que les jésuites regarderont toujours comme leurs ennemis, et traiteront comme tels, s'ils le peuvent. Ce sont les Broglie, si bien faits pour *brouiller* tout, qui, malgré leur disgrâce, intriguent actuellement de toutes leurs forces pour cet objet ; mais j'espère qu'ils trouveront en leur chemin le duc d'Aiguillon et tous les honnêtes gens du royaume, dont le cri va être universel. On dit que votre Catau conserve aussi les jésuites à l'exemple du roi de Prusse.

DE VOLTAIRE.

5 mars 1774

OUI, vraiment, M. Bertrand, ce que vous dites-là m'amuseroit fort ; mais croyez-vous que j'aye encore des pattes ? pensez-vous que ces marrons puissent se tirer gaiement ? si on n'amuse pas les Velches, on ne tient rien. Voyez Beaumarchais, il a fait rire dans une affaire sérieuse, et il a eu tout le monde pour lui. Je suis d'ailleurs pieusement occupé d'un ouvrage plus universel. Vous ne me pro-

posez que de battre un parti de housards, quand il faut combattre des armées entières. N'importe; il n'y a rien que le pauvre Raton ne fasse pour son cher Bertrand.

Je m'arrête, je songe, et, après avoir rêvé, je crois que ce n'est pas ici le domaine du comique et du ridicule. Tout Velches que sont les Velches, il y a parmi eux des gens raisonnables, et c'est à eux qu'il faut parler sans plaisanterie et sans humeur. Je vais voir quelle tournure on peut donner à cette affaire, et je vous en rendrai compte. Il faudra, s'il vous plaît, que vous m'aidiez un peu; *nihil sine Theseo*.

Vous n'aurez qu'à m'envoyer vos instructions chez M. Bacon, substitut de monsieur le procureur-général, place Royale; elles me parviendront sûrement. Il seroit plus convenable que nous nous vissions; mais il est plus plaisant que Jean-Jacques soit chez moi, et que je sois chez lui.

Je me sers aujourd'hui de mon ancienne adresse. Ayez la bonté de me dire si vous avez reçu le fatras *de l'Inde*, que j'envoie par le même canal avec cette lettre.

On me mande de Rome que M. Tanucci n'a point encore rendu Bénévent à Saint-Pierre; et je n'entends point dire qu'il soit en possession d'Avignon. Toutes les affaires sont longues, surtout quand il s'agit de rendre.

Catau n'est point du tout embarrassée du nouveau mari qui se présente dans la province d'Orenbourg. Elle m'a écrit une lettre assez plaisante sur cette apparition. Elle passe

sa vie avec Diderot; elle en est enchantée. Je crois pourtant qu'il va revenir, et que vous avez très-bien fait de ne point passer dix ans dans un climat si dur, avec votre santé délicate. Je vous aime mieux à Paris que partout ailleurs. Adieu, mon très-cher maître; ne m'oubliez pas auprès de votre ami M. de Condorcet.

Encore un mot. Je ne suis point surpris de ce que vous me mandez d'un archevêque qui a fait mourir de chagrin ce pauvre abbé Audra.

Encore un autre mot. Voici l'esquisse de la lettre que vous demandez; tâchez de me la renvoyer contre-signée, et voyez si on en peut faire quelque chose.

Et puis un autre mot. Vous n'aurez point *l'Inde* cet ordinaire.

Pour dernier mot, écrivez-moi par M. Bacon.

Du même.

21 mars 1774

RATON s'étoit pressé de servir Bertrand, et par conséquent il craint de l'avoir très-mal servi. Les typographes suisses ont plus mal servi encore, en donnant douze cents lieues carrées à l'empire de Russie, au lieu de douze cents mille. S'il n'y avoit que cette faute, *des zéros la corrigeroient*; mais il trouve que la feuille, intitulée : *Demande de l'extinction absolue, &c.*, est une pièce beaucoup plus importante et plus décisive que tout ce qu'on pourroit écrire sur cette ma-

tière. Il faudroit que cette feuille fût entre les mains de tout le monde.

Raton est très-affligé qu'on débite dans Paris un *Taureau* qui pourroit lui écraser ses vieilles pattes, et lui donner de terribles coups de cornes. Ces bœufs-là se mettent, depuis quelque temps, à frapper à droite et à gauche; les Ratons ne peuvent plus trouver de trous pour se cacher. Une strangurie, qui m'avoit voulu tuer l'année passée, est revenue cette année; elle me tient au col, mais c'est à celui de la vessie: cela m'avertit de faire mon paquet, et de déloger incessamment.

Je suis tendrement attaché aux deux secrétaires, et je serai très-fâché de partir sans les avoir embrassés.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 22 mars 1774.

PULCHRE, benè, rectè. Bertrand a reçu trois ou quatre paquets de marrons, qu'il a trouvé cuits très-à-propos et très-croquans; mais il reste encore sous la cendre de très-friands marrons à tirer, que Bertrand recommande à la patte de Raton. Il ne s'agit plus aujourd'hui de rétablir hautement et impudemment cette vermine mal-faisante, comme l'appeloit, il y a quatre ou cinq ans, le roi de Prusse dans les lettres qu'il écrivoit à Bertrand, ce même roi qui depuis....., et qui ne protège aujourd'hui cette canaille que pour faire une niche de page à des souve-

rains plus sages que lui. Le projet actuel, comme Bertrand l'a dit à Raton, c'est d'établir une communauté de prêtres, destinée à l'instruction de la jeunesse, qui tout prêtres qu'ils seront, ne pourront étudier la théologie ni diriger les séminaires. Les jésuites pourront être *associés* ou du moins *affiliés* à cette communauté (car on ne s'explique pas clairement sur cet objet); bien entendu que, quand une fois ils y auront le pied, tout le corps suivra bientôt, et qu'ils sauront bien se faire rendre et l'étude de la théologie, et la direction des séminaires; car tout ce qu'ils désirent, tout ce que veulent leurs amis, c'est de s'ouvrir un guichet de rentrée, qui deviendra bientôt porte cochère. Il faut que Raton insiste sur ce danger, sur celui qui en résulteroit pour l'état, où ces maraudeurs mettroient le trouble plus que jamais; pour le roi, à qui ils ne pardonneront jamais d'avoir consenti à leur destruction; pour les ministres les plus attachés au roi, comme M. le duc d'Aiguillon, qu'ils feront repentir, s'ils le peuvent, d'avoir consommé cette destruction sous son ministère. Le premier usage qu'ils feront de leur crédit sera de se venger, et il ne leur coûtera pas de mettre le feu pour cela aux quatre coins du royaume. D'ailleurs à quoi bon cette communauté de prêtres? que fera-t-elle de mieux que les universités, et que les autres communautés déjà occupées de l'éducation? ce ne sont point des communautés nouvelles qu'il faudroit établir; il faudroit rendre plus utiles, pour l'éducation, les communautés qui s'en occupent,

en réformant le plan de cette éducation qui en a tant de besoin, et en attachant aux universités plus d'argent et de considération. Il y a tant d'hommes de mérite qui sont sans fortune, et qui ne demanderoient pas mieux que de se livrer à ce travail, s'ils y trouvoient une existence honnête, &c. Voilà, mon cher Raton, de bons marrons de Lyon à cuire, sans compter ceux que Raton trouvera de lui-même dans sa poche. Bertrand lui recommande avec instance cette nouvelle fournée. Peut-être même pourroit-il essayer un marron qui vaudroit mieux que tous les autres, c'est l'inconvénient de mettre la jeunesse entre les mains d'une communauté de prêtres quelconques, ultramontains par principes, et anti-citoyens par état; mais ce marron demande un feu couvert, et une patte aussi adroite que celle de Raton: et, sur ce, Bertrand baise bien tendrement les chères pattes de Raton.

DE VOLTAIRE.

15 juin 1774.

MON cher maître, le petit discours patriotique de M. Chambon a réussi chez tous les étrangers; c'est le premier éloge vrai que j'ai jamais lu. Si Louis XV pouvoit revivre, il le signeroit; mais il l'a signé, puisqu'il dit précisément la même chose dans son testament.

Je vois que vous êtes mécontent de ces mots: *Ce que Louis XV a établi, et ce qu'il a détruit, mérite notre reconnaissance*: mais

ce qu'il a établi, c'est l'Ecole militaire; ce qu'il a détruit, c'est la faction intolérable des jésuites; j'ose y ajouter la faction de MM. Crépin, Quatresous, Quatrehommes, Gilet, Poirau, qui firent la guerre de la fronde, et leurs successeurs qui ont fait la guerre aux beaux arts et à la raison. Ce n'est pas à vous de prendre le parti des éternels ennemis de ces arts et de cette raison, dont vous êtes le soutien.

Le feu roi ne vouloit et ne pouvoit vouloir que le bien, mais il s'y prenoit mal. Son successeur semble inspiré par Marc-Aurèle; il veut le bien et il le fait. S'il continue, il verra son apothéose avant l'âge où les badauds sont majeurs.

Je suis fâché de mourir avant d'avoir vu les prémices du beau règne dont vous allez jouir. Je sens que je n'en ai que jusqu'à la chute des feuilles.

J'emploie mes derniers jours à faire réformer, si je puis, la plus grande injustice que l'ancien parlement ait jamais faite: si j'y réussissois, je mourrois content. La seule chose dont Raton soit très-mécontent, c'est de partir sans avoir embrassé son cher Bertrand.

Du même.

17 auguste 1774.

MON très-cher Bertrand, le discours de M. Suard est hardi, mais sage; il peut faire beaucoup de bien et nul mal.

S'il n'y avoit pas, dans la *Lettre d'un théologien à Sabatier*, une douzaine de traits

sanglans et terribles, contre des gens puissans qui vont se venger, l'auteur de cette lettre, qui est assurément Pascal, second du nom, seroit le bienfaiteur de tous les honnêtes gens; mais voilà une guerre affreuse déclarée.

Si vous saviez ce qu'on entreprenoit, ce qu'on demandoit, ce qu'on étoit près d'obtenir, vous seriez fâché comme moi qu'on ait fait paroître, si mal-à-propos, un si excellent et si funeste ouvrage.

Vous savez qu'un nommé Chirol, autrefois domestique de Cramer, a reçu le manuscrit de Paris, qui l'a fait imprimer à Genève, qu'il a employé mon orthographe: il sait pourtant, aussi bien que vous, que je ne l'ai pas fait; il l'avoue hautement, et il le dira juridiquement.

Les circonstances où cet admirable écrit paroît, me mettent dans la nécessité de publier combien je suis incapable d'atteindre à ce genre d'éloquence. J'attends de la probité et de la candeur de l'auteur, qu'il fera au moins comme Chirol, et qu'il ne me laissera pas accuser publiquement d'avoir rendu un si dangereux service à la raison. Il faut avoir cent mille hommes à ses ordres, pour faire de tels écrits.

Coré et Dathan, ne faites pas de moi le bouc émissaire; vous ne serez pas engloutis, mais ne perdez pas un innocent.

Il est bien étonnant qu'un gueux comme Sabotier devienne le prétexte d'une persécution ou d'une révolution entière dans l'opinion des hommes.

Du même.

27 août 1774.

LA femme du frère de feu Damienville m'écrit, de Landerneau en Basse-Bretagne, une lettre lamentable. Ils prétendent qu'on persécute en eux le philosophe qui est mort entre vos bras; ils disent que, depuis sa mort, on a toujours cherché à les dépouiller d'un emploi qui les faisoit vivre, et qu'on vient enfin de leur ôter. Ils imaginent que M. Turgot peut donner à ce frère de Damienville une place de sous-commissaire de la marine. Ils paroissent réduits à la dernière misère, et ils ont des enfans.

C'est à mon cher Bertrand et à M. de Condorcet à voir s'ils peuvent obtenir cette place de sous-commissaire pour le frère d'un de leurs Ratons. Je ne connois point ce nouveau martyr, et je me trouve dans une situation qui me rend bien inutile aux fidèles et à moi-même. Je ne parle point cette fois-ci de la *Lettre du théologien*, qu'on attribue à l'abbé du Vernet, et que je n'impute à personne.

J'ai vu dans ma retraite un grand-vicaire de Toulouse, qui m'a paru très-instruit et très-bien intentionné. Il dit que nos ennemis sont plus acharnés que jamais. *Dans la tempête adorez l'écho*, disoit Pythagore; et vous savez que cela veut dire, tenez-vous à la campagne loin des méchans; aussi il est bien triste d'être loin de ses amis.

Du même.

Ferney, 10 septembre 1774.

MON cher philosophe, Cramer s'est avisé d'imprimer séparément cette petite diatribe qui étoit destinée à une nouvelle édition assez curieuse des *Questions sur l'Encyclopédie*, je vous l'envoie.

J'avois minuté deux lettres pour vous et pour M. de Condorcet, mais je ne vous les envoie point, parce que le roi de Prusse est en Silésie. Vous me direz, quel rapport y a-t-il entre vos deux lettres, la Silésie et le roi de Prusse ? vous le verrez quand vous les recevrez. Il s'agit d'une bonne œuvre. Puissé-je vivre assez long-temps pour la voir accomplie (*) !

Du même.

28 septembre 1774.

OH, Bertrands ! Bertrands ! Raton a été près (je crois) de mourir de douleur et de vieillesse dans sa gouttière, à cent lieues de vous. Ne dites point qu'on ne m'attribuoit pas à Compiègne la *Lettre du théologien* ; on avoit l'injustice de me l'imputer. Sans monsieur le chancelier qui, dans tous les temps, a eu pour moi une extrême bienveillance, j'étois

(*) C'étoit la révision du procès des jeunes gens d'Abbeville. Voltaire espéroit que le roi de Prusse, protecteur du jeune d'Etallonde, qu'il avoit pris à son service, pourroit favoriser cette entreprise, et l'appuyer de son crédit.

perdu, grâce à un prêtre de cour. D'ailleurs l'abbé de Voisenon, mon ami depuis quarante ans, très-injustement outragé dans cet ouvrage, puisqu'il n'a jamais rimé d'ordures, m'a mis dans la douloureuse nécessité de me justifier auprès de lui. Enfin, pour achever mon malheur, on avoit envoyé ce fatal écrit de Paris à Genève ; c'étoit assurément trop prodiguer son éloquence contre un malheureux comme Sabotier.

J'ai vu à Ferney un grand-vicaire de Toulouse, qui m'a dit que son archevêque avoit chassé ce Sabotier, parce qu'il voloit dans les poches, et que sa langue, sa plume et ses mains sont également criminelles. Voilà donc nos ennemis !

Quoique je miaule toujours un peu contre vous, je vous confie une affaire plus intéressante, et je la mets sous votre protection.

Je ne crois pas que vous soyez pour le nouveau plus que pour l'ancien ; mais j'ai des neveux dans le nouveau, qui frémissent encore, comme vous et moi, qu'on ait fait couper le poing et la langue, élevé un grand bûcher de deux voies de bois, à un petit-fils d'un lieutenant-général, âgé de dix-huit ans, et au fils d'un président, âgé de dix-sept, le tout pour n'avoir pas salué une procession de capucins, et pour avoir recité l'ode de Piron, à qui, par parenthèse, le feu roi faisoit une pension de douze cents livres sur sa cassette pour cette ode.

Le chevalier de la Barre subit son horrible supplice en personne, et le fils du président d'Etallonde fut exécuté en effigie sous les yeux

de son père, qui demanda aussitôt pour lui la confiscation du bien que le jeune homme tenoit de sa mère. Il garda ce bien, et n'a jamais assisté son fils. Il y a de belles ames.

Ce martyr alla se faire soldat à Vesel.

Rose et Faber ont ainsi commencé.

Le roi de Prusse lui a donné une sous-lieutenance, et me l'a envoyé au mois d'avril dernier. Vous saurez que ce jeune homme est le plus sage, le plus doux, le plus circonspect que j'aye jamais vu; ce qui prouve qu'il ne faut jamais couper la langue et le poing aux enfans, ni leur donner la question ordinaire et extraordinaire, ni les brûler à petit feu, parce qu'après tout, ils peuvent se corriger.

Je voulois d'abord lui faire obtenir sa grâce par la protection du feu roi, et même de madame du Barri; le roi mourut au mois de mai, et madame du Barri alla à Pont-aux-Dames.

Je m'adressai au commencement du mois d'auguste (que les barbares nomment août) à M. le chancelier de Maupeou qui me promit la grâce, qui arrangea tout pour favoriser pleinement d'Etallonde; et aussitôt il est parti pour Roncherolles.

Comme je vais partir bientôt pour l'autre monde, je vous lègue d'Etallonde, mais sous le plus grand secret; parce que, si vous parlez on me détértera pour me brûler avec lui.

Pouvez-vous faire réussir cette affaire, et secourir l'humanité contre les cannibales? la philosophie peut-elle réparer les maux affreux qu'a

qu'a faits la superstition? Je vous enverrai le précis de ce que demande le jeune d'Etallonde. Cette bonne œuvre est au-dessus de celle que je vous proposois pour le frère de Protagoras-Damilaville.

Je vais écrire au roi de Prusse. Il m'avoit donné permission de dire qu'on lui feroit plaisir de rendre justice à son officier. Je vais lui écrire que c'est vous qui êtes le protecteur de cet infortuné, et que je le supplie de vous adresser un certificat signé et scellé de lui, qui dépose de la sagesse et de la bonne conduite de d'Etallonde. S'il vous envoie ce certificat, l'un des deux Bertrands est en droit de le montrer au ministre des affaires étrangères, et de le presser de faire plaisir à un monarque dont quelque jour on pourroit avoir besoin. M. Turgot vous appuiera de tout son pouvoir, et M. de Miroménil ne refusera pas de condescendre aux volontés de deux ministres qui demanderont la chose du monde la plus juste, et même la plus honorable, l'expiation du crime abominable des Pilates d'Abbeville.

Bertrands, Bertrands, cette négociation est digne de vous et de votre courage.

Voilà, mon digne philosophe, ce que je vous écrivois. Vous attendrez *molliam fandit tempora*. Je garderai chez moi l'officier du roi de Prusse, et je vous le résignerai par mon testament.

Je viens de lire le chef-d'œuvre de M. Turgot, du 13 de septembre; il me semble que voilà de nouveaux cioux et une nouvelle terre.

Vivez, instruisez, faites du bien; ceci est pour vous et pour M. de Condorcet.

Du même.

29 octobre 1774.

Mon cher et grand philosophe, je vous ai légué d'Etallonde, comme je ne sais quel Grec donna en mourant sa fille à marier à je ne sais quel autre Grec. Il s'agit de voir si on peut obtenir en France la grâce d'un brave officier prussien, accusé d'avoir chanté, à l'âge de seize ans, une vieille chanson de corps-de-garde, et d'avoir recité l'*Ode à Priape* de Piron, connu à la cour par cette seule ode, et récompensé du roi par une pension de douze cents livres sur la cassette. Certainement le poing coupé, la langue arrachée, la torture ordinaire et extraordinaire, la roue et le bûcher n'étoient pas en raison directe du crime.

J'avois supplié le roi de Prusse de vous envoyer ou un passe-port pour d'Etallonde, dit Morival, ou une attestation de son général, qui servira de ce qu'elle pourra. Il me mande qu'il vous l'envoie, et peut-être avez-vous déjà reçu cette pancarte. Vous en ferez, après la Saint-Martin, l'usage que votre bienfaisance et votre sagesse vous conseilleront; rien ne presse. Ce jeune homme reste toujours chez moi, et madame Denis le gardera, si je meurs avant que son affaire soit consommée.

Le roi de Prusse me dit qu'il charge son ministre de recommander d'Etallonde au

garde-des-sceaux. Madame la duchesse d'Enville a déjà disposé M. de Miroménil à être favorable à d'Etallonde. Nous avons, dans l'ancien parlement et dans le nouveau, des hommes sages et justes, qui m'ont donné parole de faire réparer, autant qu'il sera en eux, l'arrêt des cannibales qui d'un trait de plume ont assassiné la Barre en personne, et d'Etallonde en peinture; arrêt qui, par parenthèse, ne passa que de deux voix (*).

Il reste à voir s'il faut, ou qu'il fasse juger son procès, ou qu'il demande des lettres honteuses de grâce. Je suis absolument pour la révision, parce que j'ai vu les charges: une grâce n'est que l'aveu d'un crime. Il seroit bien beau à la philosophie de forcer l'ancienne magistrature à expier ses atrocités, ou d'obtenir de la pauvre nouvelle compagnie une réparation solennelle des infamies punissables de l'autre tripot. Ce problème des deux corps est aussi digne d'être résolu par vous que le problème des trois corps.

Nous en parlerons dans quelque temps. Je recommande aux deux Bertrands cette bonne œuvre; Raton mourant n'est plus bon à rien.

Ne voyez-vous pas quelquefois monsieur d'Argental? il connoît cette affaire, il a un grand zèle.

Tout cela n'est pas trop académique, mais cela est humain et digne de vous. Ce n'est plus Damilaville *minor* dont je vous parle; j'espère qu'il ne vous importunera plus.

(*) J'avois cru et j'avois dit de cinq.

Adieu, digne homme.

N. B. Un fils du comte de Romanzof vient de faire des vers françois, dont quelques-uns sont encore plus étonnans que ceux du comte de Schouvalof. C'est un dialogue entre Dieu et le R. P. Hayer, auteur du *Journal chrétien*. Dieu lui recommande la tolérance, Hayer lui répond :

Ciel ! que viens-je d'entendre ! Ah ! ah ! je le vois bien
Que vous-même, Seigneur, vous ne valez plus rien.

Tout n'est pas de cette force.

Du même.

7 novembre 1774.

MON digne philosophe, aussi humain que sage, je viens encore de recevoir une lettre du roi de Prusse sur l'affaire de ce jeune homme. *J'ai chargé, dit-il, le ministre que j'ai en France, d'intercéder pour lui, sans trop compter sur le crédit que je puis avoir à cette cour.* Et moi, j'y compte beaucoup, et encore plus sur votre humanité et sur votre sagesse.

Vous savez bien qu'il ne sera pas à propos qu'une certaine compagnie sache que c'est vous qui protégez un infortuné, livré à la fureur des hypocrites et des fanatiques. Je ne saurois trop vous répéter combien ce jeune homme mérite vos bontés. Il apprend à force son métier d'ingénieur ; il est parvenu en très-peu de temps à lever des plans, et à dessiner parfaitement. Il se rendra

très-utile dans le service où il est. Rien ne presse encore pour son affaire ; il faut voir auparavant à quel parlement il devra s'adresser. Mon avis est toujours qu'il demande à faire juger son procès. Je n'aime point qu'on demande grâce quand on doit demander justice. Je m'en rapporterai à votre opinion et à celle de M. le marquis de Condorcet. C'est à des philosophes tels que vous deux à venger l'humanité, sans vous compromettre.

Si nous ne réussissons pas, je me flatte que le roi de Prusse n'en sera que plus déterminé à favoriser un bon sujet, et qu'il l'avancera d'autant plus, qu'il sera secrètement offensé du peu d'égard qu'on aura eu pour sa recommandation.

Le ministère d'ailleurs paroît trop sage pour refuser à un roi, tel que celui de Prusse, une petite satisfaction qui n'intéresse en rien la politique.

Il est vrai, mon cher ami, que M. le maréchal de Richelieu ne m'a point payé depuis cinq ans la rente qu'il me doit ; mais je n'impute cette négligence qu'à ses grandes affaires, et non pas à un manque de bonne volonté. Cinquante ans d'intimité sont une chose si respectable, que je ne crois pas devoir me plaindre. Je me flatte que lui et d'autres grands seigneurs, entre les mains de qui j'avois mis ma fortune, ne me laisseront pas mourir sans me mettre en état d'achever ce que j'ai commencé pour ce jeune homme si malheureux.

J'ai lu les mémoires de madame de Saint-

Vincent et du major. Il me paroît clair qu'on a fait de faux billets. Cette affaire est très-grave pour madame de Saint-Vincent, et très-triste pour M. de Richelieu.

Adieu, mon cher ami ; les pattes toutes brûlées et toutes retirées du pauvre Raton embrassent les mains des heureux Bertrands.

Du même.

Ferney, 21 novembre 1774.

MESSEIERS les deux Ajax, qui combattez pour la raison et pour l'humanité, voici le fait.

Je vous écrivis, au commencement du mois, une lettre très-intéressante pour des cœurs comme les vôtres, et dans laquelle je vous priois hardiment de vous adresser à M. Turgot, parce qu'il est juste et humain.

Un M. Bacon, ci-devant substitut du ci-devant procureur-général, M. de Fleury, étoit en possession de se charger de toutes mes lettres, que je lui envoyois sous l'enveloppe de M. le procureur-général, et qu'il faisoit passer fidèlement à leurs adresses. Ma lettre arriva tout juste dans le temps du voyage de M. de Fleury à Maubeuge. Elle est probablement sous le scellé avec ses autres papiers. Voici, autant qu'il m'en souvient, ce qu'elle contenoit à peu-près.

Je vous disois que le jeune gentilhomme d'Abbeville, nommé d'Etallonde, ayant été condamné, à l'âge d'environ seize ans, avec le chevalier de la Barre, à la question ordi-

naire et extraordinaire, au supplice de la langue arrachée avec des tenailles, de la main coupée, et le reste du corps jeté vivant dans le feu, comme accusé d'avoir mis son chapeau devant des capucins pendant la pluie, d'avoir chanté une mauvaise chanson, faite il y a cent ans, et d'avoir récité à deux autres jeunes gens l'*Ode à Priape* de Piron, pour laquelle ce Piron avoit obtenu une pension de douze cents francs sur la cassette ; que ce jeune d'Etallonde, dis-je, avoit prévenu, par une prompte fuite, l'exécution de sa sentence ; que mourant de faim, il s'étoit fait soldat à Vesel dans les troupes du roi de Prusse ; qu'en ayant été informé par un officier prussien qui vint chez moi, et ayant su que c'étoit un enfant de très-bonnes mœurs, et qui remplissoit tous ses tristes devoirs, je pris la liberté d'en instruire le roi son maître, qui voulut bien le faire officier sur-le-champ.

Je vous disois que le roi de Prusse avoit eu la bonté de me l'envoyer, et de lui accorder un congé beaucoup plus long qu'il ne les donne ordinairement.

Je vous certifiois qu'il étudioit chez moi les mathématiques, qu'il apprenoit les fortifications, qu'il levoit déjà des plans avec une facilité et une propreté singulière ; que sa sagesse, sa circonspection, son assiduité au travail, et son extrême politesse, lui avoient gagné les cœurs de tous ceux qui sont à Ferney, et le nombre n'en est pas petit.

Je vous avouois avec douleur que son père, président d'Abbeville, avoit obtenu la confiscation du bien que cet enfant avoit de sa

mère, et ne lui en faisoit pas la plus légère part.

Je vous parlois du dessein de cet infortuné si estimable, d'obtenir en France sa réhabilitation, moins pour jouir de son bien, qui est très-peu de chose, que pour se laver d'un arrêt que le sot peuple appelle un opprobre, et qui n'est un opprobre que pour ses juges.

Je vous disois que j'avois une partie de la procédure, mais qu'il falloit que je l'eusse toute entière; que cette abominable affaire n'avoit été que l'effet d'une tracasserie de province, entre un dévot d'Abbeville et madame de Brou, abbesse de Villancourt, près d'Abbeville, tante de M. le chevalier de la Barre.

Je répondois que d'Etallonde n'étoit point chargé dans la partie du procès criminel qui m'a été remise.

Je vous exposois mon idée d'obtenir des lettres d'attribution au parlement de Paris, pour juger, en premier et dernier ressort, ce procès aussi exécrationnel que ridicule. Je pensois et je pense qu'il vaut mieux purger la contumace au parlement, que de demander des lettres de grâce, parce que grâce suppose crime, et que certainement ce jeune homme d'un rare mérite, brave officier, et de mœurs irréprochables, n'a point commis de crime.

Enfin, je vous priois d'implorer pour lui la protection de M. Turgot, dans un moment de loisir, s'il peut en avoir; mais je ne pouvois ni ne voulois rien hasarder avant d'avoir vu toute la procédure, que j'attends avec quelque impatience.

Voilà donc ce que je vous mandois, et probablement ce que vous n'avez pas reçu. Si ma lettre a été saisie dans les papiers de M. Joly de Fleury, je ne vois pas qu'il y ait un grand risque. On saura seulement que M. d'Alembert et M. le marquis de Condorcet ont pitié d'un infortuné innocent. On verra qu'il faut proportionner les peines aux délits, et qu'il y a eu parmi nous des hommes beaucoup plus absurdes et beaucoup plus cruels que les cannibales.

Plus je fais mon examen de conscience, et moins je me souviens d'avoir mis dans ma lettre un seul trait qui pût compromettre personne. J'espère que celle-ci sera plus heureuse.

Je supplie M. d'Alembert de garder l'attestation que le roi de Prusse lui a envoyée en faveur de d'Etallonde, *dit* Morival, officier dans le régiment d'Eickmann, à Vesel. Je le supplie de ne point faire agir le ministre du roi de Prusse avant que nous sachions quelle route nous devons tenir. Mais ce qui est très-essentiel, et ce qui est bien dans le caractère de M. d'Alembert, c'est qu'il employe toute la supériorité de son esprit à rendre cette affaire aussi intéressante pour le roi de Prusse qu'elle l'est pour nous. Il faut que ce prince y mette son honneur. Dès qu'il a fait une démarche, il ne doit pas reculer. Il a assez affligé l'humanité, il faut qu'il la console. Il avoit pris d'abord la chose un peu légèrement et en roi; je veux qu'il la consomme en philosophe et en homme sensible, d'une manière ou d'une autre. Je lui écris dans cette

idée. M. d'Alembert fera beaucoup mieux et beaucoup plus que moi.

Raton met ses vieilles petites pattes entre les mains habiles des deux Bertrands; il remet tout à leur généreuse amitié.

Du même.

9 décembre 1774.

LE vieux malade a reçu une lettre du 1^{er} de décembre de M. Bertrand, le secrétaire des sciences, et une du 3 de décembre de l'autre secrétaire. Il n'importe à qui des deux Bertrands bienfaisans le Raton aux pattes russes écrive. Tout ira bien, encore une fois, et rien ne presse. Il faut laisser passer le froid mortel que nous éprouvons. Nous sommes entourés de neiges et de glaces, et persécutés d'un vent du nord qui nous met en Sibérie. Nous ne nous occupons, au coin du feu, qu'à rendre grâce aux deux sages et généreux Bertrands: mais voyez ce que c'est que de nous! voyez, mon très-cher sage, dans quelle prodigieuse erreur vous êtes tombé; dans quel tome des *Mille une nuits* avez-vous pris que je parois avoir envie d'employer dans cette affaire le crédit d'un de nos académiciens? il faudroit que la tête m'eût tourné, pour que j'eusse une telle envie. Je vous ai mandé que je devois respecter une ancienne liaison et d'anciens bons offices; mais certainement il n'a jamais été ni dans ma pensée ni au bout de ma plume, que j'eusse dessein de me servir de lui dans notre affaire. Je me flatte qu'avec votre secours,

et celui de l'autre Bertrand, elle réussira d'une manière ou d'une autre. Nous ne mettrons dans la confidence que les personnes qui y sont déjà. Nous ne compromettrons qui que ce puisse être. On ne rejettera sûrement pas la demande d'un grand prince. Madame la duchesse d'Enville nous appuiera de toute la chaleur qu'elle met dans sa profession de faire du bien.

J'ignore lequel des deux Bertrands a le bonheur d'être lié avec elle. Peut-être ont-ils tous deux cet avantage, tant mieux. Il faut que tous les honnêtes gens se tiennent bien serrés par la main. Ce que j'aime de madame la duchesse d'Enville, c'est qu'elle a un peu d'enthousiasme dans sa vertu courageuse. Je suis comme cet autre qui disoit, à ce qu'on prétend, qu'il n'aimoit pas les tièdes, et qu'il les vomissoit de sa bouche. L'expression n'est ni noble ni juste, mais cela lui arrive souvent.

La personne qui veut bien avoir la bonté de vous faire parvenir la lettre de Raton, a bien autre chose à faire qu'à la lire. Il a un furieux fardeau à porter, mais il le portera toujours heureusement, ou je me trompe fort.

Philosophiez, réjouissez-vous, aimez-moi comme je vous aime.

RATON.

Du même.

28 janvier 1775.

LE jeune écolier qui vous adresse ce chiffon, mon cher philosophe, craint beaucoup de

vous ennuyer. Cependant il y a dans ce fatras une petite pointe de vérité et de philosophie, qui pourra obtenir votre indulgence pour mon jeune étourdi.

Il se sert d'abord de la permission que lui a donnée M. de Rosni-Colbert-Turgot, de lui adresser de petits paquets pour vous et pour M. de Condorcet.

N. B. Jecrois avoir découvert les manœuvres infernales dont se servit un dévot pour perdre madame l'abbesse de Villancourt, le chevalier de la Barre et d'Etallonde. Si je vis encore six mois, nous verrons beau jeu.

Du même.

8 février 1775.

UN secrétaire de l'Académie devrait bien avoir ses ports francs. Je suis persuadé, mon cher et vrai philosophe, qu'il vous en coûte par an, en lettres inutiles, beaucoup plus que votre secrétariat ne vous rapporte. Cependant il faut que je vous mande, par la poste, que je suis très en peine d'un ministre à qui j'ai adressé quatre paquets de rogatons pour vous, parmi lesquels rogatons il y a quelques marrons de Raton pour les Bertrands.

Je m'aperçois, par une lettre de M. de Condorcet, que ni vous ni lui n'avez reçu aucun de ces rogatons académiques. Cependant la première chose qu'avoit faite le ministre, étoit de me dire : Envoyez-moi tous les marrons pour les Bertrands, et je les leur

ferai tenir. Je vois que vous ne tenez rien, et que vous n'avez pas perdu grand'chose.

Dites donc à M. de Condorcet qu'il aille à l'office, et qu'il se fasse rendre son plat et le vôtre; car lorsque je brûle mes pattes pour vous, je veux du moins que vous mangiez un peu de mon plat.

Je ne doute pas que vous n'ayez écrit à Luc beaucoup de bien de mon jeune homme que vous ne connoissiez pas, et que vous aimeriez si vous le connoissiez; car il est devenu un très-bon géomètre praticien, et c'est assurément tout ce qu'il faut dans son métier. On n'ouvre point une tranchée, on ne bat point en brèche avec des *xx*. Le maréchal de Vauban n'auroit pas résolu le problème de trois corps, mais Euler conduiroit peut-être fort mal un siège.

Ut ut est, je ne quitte pas prise; j'écris lettre sur lettre à son maître Luc. Je ne démordrai de mon entreprise qu'en mourant. Vous me direz que je mourrai bientôt: cela est vrai; donc il faut se hâter: cela est conséquent.

Raton vous embrasse bien vivement, bien tendrement, du fond de son trou et du milieu de ses neiges.

Du même.

26 février 1775.

CHER seigneur et maître, cher Bertrand, il y a long-temps que je n'ai pu vous dire combien je vous aime, combien je vous suis obligé d'avoir écrit en faveur de mon jeune

homme. J'ai été très-malade, je le suis encore, et je crois que je pourrai bientôt laisser une place vacante dans l'Académie que vous rendez si respectable. On dit que vous avez *élogié* l'abbé de Saint-Pierre : c'est l'expression des gazettes de Berne, ma voisine. On dit que le prédicateur est fort au-dessus de son saint, et que votre discours est charmant. Vraiment je le crois bien. Vraiment vous avez ressuscité notre Académie ; elle étoit morte sans vous. Voilà bientôt, ce me semble, le temps de se passer des docteurs de sorbonne, qui ne sont pas faits pour juger de la prose et des vers.

Croyez-vous que ce fût aussi le temps de donner, pour sujet des prix, non des éloges, dans lesquels il y a toujours de la déclamation, de l'exagération, et qui par-là ne passeront jamais à la postérité ; mais des discours tels que vous en savez faire, des jugemens sur les grands-hommes, à la manière de Plutarque ? rien ne seroit, ce me semble, plus instructif ; rien ne formeroit plus le jugement et le goût de nos jeunes écrivains.

Je vous envoie la seconde édition de *don Pèdre* que je reçois dans le moment. Je vous prie de jeter un coup-d'œil sur la note qui est à la fin de *la Tactique*. Elle ne corrigera personne sur la rage de faire la guerre ; mais pourrons-nous corriger les monstres qui assassinent gravement l'innocence en temps de paix ?

Le pauvre Raton vous embrasse comme il peut avec ses misérables pattes.

Du même.

8 avril 1775.

Raton à MM. Bertrands.

RATON a reçu la petite histoire de *Jean-Vincent-Antoine*, et remercie MM. Bertrands.

Mais Raton est désespéré qu'on lui impute, pour la troisième fois, depuis si peu de temps, des marrons qu'il n'a jamais tirés du feu, et qui peuvent causer de terribles indigestions.

La dernière aventure du chevalier de Morton et du comte de Tressan est aussi ridicule que dangereuse. Il est bien indécent que ce chevalier de Morton veuille se cacher visiblement sous la fourrure du vieux Raton. Il est bien mal informé, quand il parle des petits soupers d'Epicure-Stanislas qui ne soupa jamais, et qui empêcha long-temps ses commensaux de souper.

Il est bien extraordinaire que le comte de Tressan ait attribué cette pièce à Raton, et lui ait répondu en conséquence avec des notes.

Le grand référendaire, dont Raton a un besoin extrême dans le moment présent, doit réprouver cette brochure, et être très-piqué contre l'auteur indiscret. Les pastophores vont s'assembler, et tout est à craindre. Cette saillie, très-mal placée dans le temps où nous sommes, peut surtout faire un tort irréparable au jeune homme à qui MM. Bertrands

s'intéressent. Raton est très-affligé, et a grande raison de l'être.

On auroit bien dû empêcher M. de Tressan de faire une si dangereuse équipée. On est obligé de suspendre tout dans l'affaire de notre jeune ingénieur, devenu aide-de-camp du roi son maître. Il faut se taire pendant quelque temps ; mais surtout il est absolument nécessaire de rendre justice à Raton, et de ne lui point imputer un ouvrage si mal conçu, si mal rimé, dans lequel il y a quelques beaux vers, à la vérité, mais qui sont absolument hors de saison, et qui ne peuvent que gêner des affaires très-sérieuses.

Raton prie instamment MM. Bertrands de détourner de lui un calice si amer ; ses vieilles pattes sont assez brûlées. Ils sont conjurés de ne pas faire brûler le reste de son maigre corps. Sa nièce est très-mal, et lui aussi ; il faut qu'il meure en paix.

Du même.

1^{er}. mai 1775.

A messieurs les deux secrétaires.

JE comptois envoyer aujourd'hui à l'un des Bertrands l'ouvrage très-utile *sur le commerce des blés*. Je ne conçois pas pourquoi on ne m'a pas envoyé encore l'imprimé.

L'un de ces Bertrands me mande qu'on ne sait point ce que c'est que ce Jean-Vincent-Antoine. Cependant j'ai reçu un mémoire concernant Jean-Vincent-Antoine Ganganelli, écrit de la même main, et envoyé sous le

le même contre-seing que l'écrit *sur la liberté du commerce des blés*. Mais certainement on ne fera nul usage de l'histoire de Jean-Vincent-Antoine.

On se confie entièrement au zèle généreux des Bertrands, au sujet de l'officier prussien. D'Ornoi s'obstine, pour disculper sa compagnie, à vouloir des lettres de grâce, que ce brave officier rejette avec horreur. Il manqueroit d'ailleurs essentiellement au roi son maître, et il se déshonoreroit s'il alloit faire entériner à genoux ces lettres de grâce par ses bourreaux, en portant l'habit uniforme des vainqueurs de Rosbac. La seule idée d'une telle infamie fait bondir le cœur. Il ne veut absolument qu'un mot de consultation. Trois avocats de Paris ne peuvent refuser ce mot en 1775, après que huit avocats ont signé, en 1766, la même chose que nous demandons.

Voilà l'unique point sur lequel nous insistons. Il ne s'agit que d'un oui ou d'un non, de la part de ces avocats. S'ils refusent, il n'y aura autre chose à faire qu'à nous renvoyer le mémoire à consulter. On pourra en adresser un autre au roi très-chrétien en personne, ou s'en tenir uniquement à ce qu'on doit espérer du roi son maître.

Voilà tout ce qu'on peut dire sur cette exécrationnable affaire.

À l'égard de celle du chevalier de Morton et du comte de Tressan, elle est très-ridicule et très-dangereuse dans les circonstances présentes. M. de Condorcet est très-instamment supplié d'imposer silence, s'il le peut, à ceux

qui exposent ainsi les fidèles à la persécution. On met Raton dans la cruelle nécessité de montrer publiquement que ce Morton est absurde, et ne sait pas la langue française. Il en faudra venir nécessairement à ce scandale, pour peu que la malheureuse épître de ce Morton soit connue. En vérité, cette disparate est la chose la plus désespérante. Il seroit affreux d'immoler son ami à la démanaison d'imprimer des vers.

M. de Tressan n'a-t-il pas dû sentir que cet imprimé ne pouvoit faire qu'un effet affreux ?

Voici la lettre qu'on écrit au maître de ce malheureux officier persécuté par le bœuf-tigre.

L'article *Monopole* sera envoyé le 3 de mai.

Du même.

7 juillet 1775.

Vous n'avez probablement point reçu, mon cher philosophe, une lettre que je vous avois écrite il y a près d'un mois, sous l'enveloppe de M. de Vaines. Je vous priois de dire un petit mot au roi de Prusse au sujet de M. d'Etallonde de Morival. Ce monarque vient de combler nos vœux et de surpasser nos espérances. Il appelle M. de Morival auprès de lui, il le fait son ingénieur et capitaine, il lui donne une pension. Cela vaut mieux, ce me semble, que d'aller se mettre à genoux à Paris devant *messieurs*, et de leur avouer qu'on est un impie qui vient faire entériner sa grâce.

Le roi de Prusse, en faisant cette belle

action, m'écrivit la lettre la plus touchante et la plus philosophique.

Je vous envoie la requête au roi très-chrétien, par laquelle M. de Morival ne lui demande rien.

Du même.

17 juillet 1775.

Mon cher ami, mon cher philosophe, je suis bien affligé. Votre lettre du 11 de juillet me pétrifie. Vous me dites qu'il y a long-temps que vous n'avez reçu de mes nouvelles. Je vois que mes paquets envoyés à M. de Vaines n'ont point été rendus à leurs adresses. Il y en avoit un pour vous, et un autre pour M. de Condorcet.

Vous avez bien voulu vous intéresser tous deux au jeune homme qui a été si long-temps victime. Je vous mandois que son maître l'appeloit auprès de lui, l'honoroit d'une place distinguée, et lui donnoit une pension. Le paquet contenoit surtout une espèce de requête à un autre maître, dans laquelle il ne demandoit rien. Il se contentoit de démontrer la vérité, et d'essayer de faire rougir ses persécuteurs.

Il vaut mieux, sans doute, ne rien demander que de solliciter sa grâce quand on n'est point coupable ; mais peut-être que cette requête un peu fière ne seroit pas bien reçue dans le moment présent. Elle est plus faite pour être lue par des hommes éclairés et justes que par des gens de robe ; et peut-être même ne faudroit-il pas qu'elle fût connue des gens

d'église : c'est un petit monument secret qui doit rester dans vos archives, ou je suis bien trompé.

M. Turgot est le seul homme d'état à qui on ait osé envoyer un exemplaire. Il n'aura pas le temps de le lire ; les édits qu'il prépare pour le bonheur de la nation, ne doivent pas lui laisser de temps pour les affaires particulières.

Je vous demande en grâce de vous informer chez M. de Vaines des paquets que je lui ai envoyés pour vous, depuis plus d'un mois. Vous ne sauriez croire combien j'en suis inquiet ; cela tire à conséquence.

J'ignore si M. de Condorcet est à Paris ou en Picardie. Probablement mes lettres ne lui sont pas parvenues plus qu'à vous. Je me trouve dans le même cas avec M. d'Argental. Me voilà comme un pestiféré à qui toute communication est interdite.

Luc me paroît changé en bien. Madame Denis est condamné à un triste régime, et moi à mourir bientôt.

Deo consecratori est de la basse latinité. On dit que Jérôme s'est servi le premier de ce mot. Vous pourriez charger M. Melon de ce jeton. Nous ferons bien mal les honneurs de Ferney à M. Melon et à son Anglois, mais ce sera de bon cœur. Le nom de Melon m'est cher, c'est une race de philosophes.

Je vous embrasse tendrement, mon illustre ami. Tirez-moi d'inquiétude. Je ne sais plus où est Mords-les.

Du même.

29 juillet 1775.

Vous ferez assurément une très-bonne action, mon cher philosophe, d'écrire au roi de Prusse, et de lui donner cent coups d'encensoir, qui seront cent coups d'étrivières pour les assassins de nos deux jeunes gens. Soyez sûr que l'homme en question sera encouragé par vos éloges ; il les regardera comme les récompenses de la vertu, et il s'efforcera d'être vertueux, surtout quand il ne lui en coûtera rien, ou que du moins il n'en coûtera que très-peu de chose. Il mettra sa gloire à réparer les crimes des fanatiques, et à faire voir qu'on est plus humain dans le pays des Vandales que dans celui des Velches.

Le mémoire de d'Etallonde est trop extrajudiciaire pour l'envoyer à tout le conseil ; d'ailleurs on ne fera jamais rien pour lui en France, et il peut faire une fortune honnête en Prusse. Il la fera, si vous fortifiez le roi son maître dans ses bons desseins. Il est comme Alexandre, qui faisoit tout pour être loué dans Athènes. Soyez persuadé que ce sera à vous que mon pauvre jeune homme devra son bien-être. Je le ferai partir pour Potsdam, dès que vous aurez écrit.

Je viens de lire *Le Bon sens*. Il y a plus que du bon sens dans ce livre ; il est terrible. S'il sort de la boutique du *Système de la nature*, l'auteur s'est bien perfectionné. Je ne sais si de tels ouvrages conviennent dans le moment présent, et s'ils

ne donneront pas lieu à nos ennemis de dire : Voilà les fruits du nouveau ministère.

Votre bon sens, mon cher ami, tire très-habilement son épingle du jeu. Vous avez raison de ne jamais vous compromettre. Il faut aussi que les deux Bertrands prennent toujours pitié des pattes de Raton. Il faut qu'on laisse mourir le vieux Raton en paix. Il y a une chose qu'il préféreroit à cette paix, ce seroit de vous embrasser avant de quitter ce monde.

DE D'ALEMBERT.

mardi 15 août 1775.

JE ne sais, mon cher et illustre maître, par quelle fatalité je n'ai reçu que samedi au soir, 12, votre lettre du 19. J'ai écrit dès le lendemain au roi de Prusse une lettre telle que vous pouvez la désirer, et cette lettre a dû partir par le courrier d'hier. Je souhaite à cet honnête et intéressant jeune homme tout le succès et le bonheur qu'il mérite, et je n'oublierai rien pour entretenir son auguste protecteur dans les sentimens de bonté qu'il a pour lui. Voilà ce que j'ai fait à votre prière et à sa considération, et dont je vous donne avis sans délai par le courrier le plus prochain, afin que vous preniez vos mesures en conséquence. Êtes-vous content de moi ? c'est au moins bien sûrement mon intention.

Vous l'êtes sans doute de ce que M. de La-

harpe vient de remporter, pour la quatrième fois, le prix d'éloquence, et pour la quatrième fois encore le prix de poésie, et pour la seconde fois les deux prix dans le même jour, et de plus encore le premier accessit en vers. Le voilà comblé de gloire, et ses ennemis de rage ; aussi ne s'endorment-ils pas, et ils lui suscitent, en ce même moment, une affaire désagréable pour un article du *Mercur*, où sa faute, s'il en a fait une, est bien légère, mais sera bien grossie par l'envie et par la haine.

Je pense comme vous sur ce *Bon sens*, qui me paroît un bien plus terrible livre que le *Système de la nature*. Si on abrégéoit encore ce livre (ce qu'on pourroit aisément, sans y faire tort), et qu'on le mît au point de ne coûter que dix sous, et de pouvoir être acheté et lu par les cuisinières, je ne sais comment s'en trouveroit la cuisine du clergé, qui dans ce moment feroit bien des sottises, si quelques évêques raisonnables ne l'empêchoient. Adieu, mon cher maître ; vous avez peut-être actuellement à Ferney madame la duchesse de Châtillon et M. le comte d'Anzely, à qui j'ai donné pour vous une lettre dont ils n'auront pas besoin quand vous les connoîtrez. Nous attendons mille bonnes choses des ministres vertueux qui entourent le trône, et nous espérons de n'être pas trompés. *Vale iterum.*

Du même.

Paris, 28 auguste 1775.

M. François (de Neufchâteau), que je ne connoissois pas, vint hier chez moi, mon cher et illustre ami. Il me parut indigné de cette infamie que l'ombre de la Beaumelle, menée par le squelette de Fréron, vient de publier contre la *Henriade*; et il me dit qu'il avoit fait un mémoire où il rendoit plainte contre cette atrocité que je ne connois que par ce qu'il m'en a dit; car je fais justice de ces rapsodies, en n'en lisant jamais aucune. Il m'a dit vous avoir écrit pour vous prier de l'autoriser à poursuivre cette canaille morte et vivante, et m'a prié de vous en écrire aussi. J'ai fort applaudi à l'honnêteté et au zèle de ce jeune homme, et je lui ai répondu de votre reconnoissance, et de celle de tous les gens de lettres dignes de porter ce nom. Il seroit temps, ce me semble, qu'on fît justice de pareils maraudeurs. A quoi serviroit-il d'avoir tant d'honnêtes gens dans le ministère, si les gredins triomphoient encore? M. François attend, mon cher maître, une lettre de vous qui l'encourage, et dont il est bien digne. Je désire beaucoup et la publication et le succès du mémoire qu'il prépare, et j'espère que les Velches même, tout Velches qu'ils sont, y applaudiront pour le moins autant qu'à l'opéra comique. Adieu, mon cher et illustre maître; je vous embrasse, et

vous souhaitez autant de santé et d'années que vous avez de gloire.

BERTRAND l'aîné.

DE VOLTAIRE.

24 auguste 1775.

MON cher ami, mon cher soutien de la raison et du bon goût, mon cher philosophe, mon cher Bertrand, le vieux Raton, quoique n'en pouvant plus, a reçu de son mieux M. d'Anzely et madame la duchesse de Châtillon. Il a fait son compliment à votre aide-de camp Laharpe, sur les deux batailles qu'il vient de gagner. Il lève toujours les mains au Seigneur pour le succès de la bonne cause; mais il n'est pas heureux à la guerre. Il vient de perdre le procès de douze mille agriculteurs nécessaires à l'état, contre vingt moines inutiles au monde. Le parlement de Besançon a condamné aux dépens et à la servitude douze mille sujets du roi qui ne vouloient dépendre que de lui, et non d'un couvent de moines. Nous verrons comment M. Turgot et M. de Malesherbes jugeront ce jugement de Besançon. Cette aventure m'attriste. Il faut passer toute sa vie à combattre; mais je ne combattrai point Fréron; il ne faut pas attaquer à-la-fois toutes les puissances.

Si vous voyez M. François, dites-lui, je vous en prie, combien je suis touché de son amitié courageuse; mais détournez le du dessein d'intenter un procès qui seroit très-ridicule. Il se peut très-bien que Fréron

et la Beaumelle aient fait une *Henriade* meilleure que la mienne ; rien n'est plus aisé. Il n'y a pas moyen de présenter requête au conseil pour obtenir qu'on préfère ma *Henriade* à celle de Fréron : cette démarche seroit d'ailleurs contre les principes de M. Turgot, qui donne toute liberté aux marchands de livres comme aux marchands de blé.

Considérez encore, s'il vous plaît, que la loi du talion est en vigueur dans la république des lettres. Je me suis tant moqué de l'ami Fréron, qu'il est bien juste qu'il me le rende. Si M. François veut prendre mon parti, et combattre en ma faveur en champ clos, dans le *Mercur* ou dans quelque autre des mille et un journaux qui paroissent toutes les semaines, cela pourra faire un très-grand effet sur l'esprit de trois ou quatre lecteurs désintéressés, et je lui en témoignerai ma juste reconnaissance.

Je renvoie ces jours-ci au roi de Prusse son capitaine-ingénieur, et je crois lui faire un très-bon présent. Je vous remercie mille fois, mon cher ami, de la bonté que vous avez eu de recommander ce jeune homme ; c'est une de vos bonnes actions. Le roi de Prusse cherchera toujours à mériter votre suffrage, et toutes les fois qu'il agira en prince généreux et bienfaisant, c'est à vous qu'on en aura l'obligation.

Laharpe me succédera bientôt dans votre Académie. J'ai eu une nourrice qui disoit à mon âge : *Les De profundis me battent les fesses.*

Je vous embrasse bien tendrement.

Du même.

5 novembre 1775.

Vous devez être surchargé continuellement de lettres, mon cher et grand maître. Je n'augmenterai pas long-temps le fardeau. J'ai reçu il y a quelque temps un petit avertissement de la nature qui m'a dit : *Dispone domi tuæ, cras enim morieris.*

M. d'Argental m'a envoyé de petits billets charmans de mademoiselle de l'Espinasse. Je ne me sens pas encore la tête assez forte pour oser la remercier de la part qu'elle a daigné prendre à ma petite personne. Vous lui parlerez bien mieux que je ne lui écrirois. Dites-lui, je vous en prie, combien je suis pénétré de ses bontés. Je ne veux pas mourir ingrat.

D'Etallonde est actuellement à Potsdam ; le roi l'a très-bien accueilli, très-bien traité, très-encouragé, et lui a dit qu'il auroit soin de sa fortune. Le jeune homme s'est conduit et a parlé avec la plus grande prudence. Il réussira beaucoup, ou je suis fort trompé. Cela fait voir qu'il ne faut pas tant se presser de couper le poing et la langue à un enfant, de lui donner la question ordinaire et extraordinaire, et de le jeter tout vivant dans un bûcher composé d'une corde de bois et d'une grande charrette de fagots ; car on ne sait jamais ce qu'un enfant deviendra. Un homme qui est aujourd'hui un ministre d'état cher à la France, et qui passe pour un des meilleurs généraux de l'Europe, commença par être camarade du P. Adam dans la ville

de Dole; et le prince Eugène, à dix-sept ans, s'enivroit avec Dancourt, et couchoit avec le reste de la famille.

Vous savez que le roi de Prusse vient d'essuyer un terrible accès de goutte aux quatre membres, c'est actuellement la mode des grands hommes (M. Turgot).

Le roi établit donc à l'Académie des sciences un prix pour du salpêtre. J'avois, en vérité, gagné ce prix; car j'avois équipé pour ma part un vaisseau qui amenoit du salpêtre du Bengale en France. Notre salpêtre a été fondu par l'eau de la mer qui est entrée dans le vaisseau, et je n'aurai point le prix. Je ne m'étonne point que les Chinois aient inventé la poudre quinze cents ans avant nous; leur terre est pleine d'un salpêtre excellent, et nous ne savons encore que gratter des caves.

On dit que des bonzes ont voulu depuis peu faire du mal aux disciples de Confucius, et que le jeune empereur Kam-hi (Louis XVI), a tout apaisé avec une sagesse au-dessus de son âge: cela donne envie de vivre encore quelque temps; cependant il faut bien s'aller rejoindre à l'Être des êtres.

Raton embrasse avec révérence les deux Bertrands de ses deux petites pattes moitié grillées, moitié desséchées.

Du même.

6 février 1776.

JE vous avertis, illustre secrétaire de notre Académie, que M. Poncet, l'un des plus célèbres sculpteurs de Rome, vient exprès à

Paris pour faire votre buste en marbre. Il s'est, en passant, essayé sur moi pour arriver jusqu'à vous par degré. Ce n'est pas un simple artiste qui copie la nature, c'est un homme de génie qui donne la vie et la parole.

Prêtez - lui votre visage pour quelques heures, et conservez votre amitié pour votre très-humble et très-obéissant serviteur et confrère.

Du même.

8 février 1776.

NOTRE maître à tous, notre grand Bertrand, vous abandonnez votre vieux Raton, depuis que vous êtes secrétaire du clergé, sous le nom de secrétaire de l'Académie. Je ne suis plus l'heureux Raton à qui vous faisiez quelquefois tirer les marrons du feu. Je ne tire que les marrons de mon petit pays de Gex; et, dans cette aventure, j'ai plus brûlé les griffes des fermiers-généraux que je n'ai brûlé mes pattes. Il est bien doux d'avoir délivré ma nouvelle petite patrie de la rapacité de soixante-dix-huit alguazils qui n'étoient que soixante-dix-huit voleurs de grand chemin, au nom du roi.

Vous souvenez-vous de celui qui disoit à Jacques-Auguste de Thou: *Je travaille comme un diable, pour avoir quelque part dans votre histoire?* Je pourrais vous en dire autant, puisque vous vous amusez quelquefois à faire passer vos confrères à la postérité.

A propos de postérité, je vous avertis, mon cher philosophe, que vous aurez bientôt

un sculpteur de Rome, qui vient exprès à Paris pour faire votre statue en marbre. Je lui ai donné une lettre pour vous, et je vous prévien que je ne vous trompe pas dans cette lettre, quand je vous dis qu'il donne la vie et la parole.

Il auroit aussi une grande envie de sculpter M. Turgot : *Consule Fabricio, dignumque numismate vultum.*

M. Turgot succédera-t-il dans notre Académie à M. le duc de Saint-Aignan, qui étoit, je pense, son beau-frère ? et si vous ne choisissez pas M. Turgot, prendrez-vous M. de Laharpe ? il nous faut un homme qui ose penser, soit ministre, soit poète tragique.

Je ne peux pas vous dire au juste quand ma place sera vacante ; mais je vous confie qu'il y a quelques fanatiques d'un tripot remis en honneur, qui feront tout ce qu'ils pourront pour me rendre les mêmes honneurs qu'ils ont rendus au chevalier de la Barre et à d'Etallonde. Un misérable libraire, nommé Bardin, s'est avisé d'annoncer une édition en quarante volumes, sous mon nom. Il ne se contente pas de m'étouffer sous ce tas énorme de sottises qu'il m'attribue, il veut encore me faire brûler avec elles. Le scélérat m'impute hardiment tous les ouvrages de milord Bolingbroke, le *Catéchumène* de M. de Bordes, académicien de Lyon, le *Dîner* de Boulainvilliers, des extraits de Boulanger et de Fréret, et cent autres abominations de cette force. Ce procédé est punissable ; mais que faire à un libraire qui demeure dans une république où tout le monde

est ouvertement socinien, excepté ceux qui sont anabaptistes ou moraves ? figurez-vous, mon cher ami, qu'il n'y a pas actuellement un chrétien de Genève à Berne : cela fait frémir. Il n'y a pas long-temps que les polissons, qu'on nomme ministres ou pasteurs, on présenté une requête aux polissons de je ne sais quel conseil de Genève, pour obtenir une augmentation de leur pension, et une diminution du nombre de leurs prêches, attendu, disoient-ils, que personne ne venoit plus les entendre. Nous n'avons plus de défenseurs de la religion que dans la sorbonne et dans la grand'chambre ; mais aussi il ne faut pas que ces messieurs persécutent ceux que le libraire Bardin calomnie si indignement. Je ne plaisante point ; je sens combien il est dangereux d'être accusé, et combien il est ridicule de se justifier. Je sens aussi qu'il seroit bien triste, à mon âge de quatre-vingt-deux ans, de chercher une nouvelle patrie comme d'Etallonde. J'aime fort la vérité, mais je n'aime point du tout le martyre.

Je vous embrasse très-tendrement ; consolez-moi, je vous prie, si cela peut vous amuser quelques minutes.

Du même.

16 mars 1776.

Mon cher philosophe, il me paroît démontré par convenance, plus justice, moins bavarderie et ennui, plus intérêt du corps, divisé par véritable esprit et véritable éloquence, qu'il faut absolument que M. de

Condorcet soit des nôtres, sans quoi notre Académie sera un jour aussi méprisée que la sorbonne. Nous avons été si touchés sur notre frontière de Suisse, des remontrances de votre parlement de Paris, que nous en avons fait aussi dans notre province; je vous les envoie. Ces pauvretés amusent un moment; mais moi je vous relis toujours, et je vous aime de même.

Je reçois dans ce moment une lettre de votre digne ami, M. de Condorcet, du 10 mars. Voici le siècle de Marc-Aurèle, ou je suis bien trompé.

Mais que dites-vous de *messieurs*?

DE D'ALEMBERT.

Paris, 21 mars 1776.

BERTRAND plaint très-sincèrement Raton de se croire obligé de se taire au sujet de Rossinante-Childebrand; pour Bertrand qui n'a jamais vu Childebrand Adonis, qui ne l'a jamais cru Mars, mais tout au plus Mercure, il ne peut que se réjouir, avec tous les honnêtes Bertrands, de voir Childebrand dans l'opprobre qu'il mérite.

Chabanon passe sa vie à dire des injures de l'Académie, et à désirer d'en être. Il réussiroit mieux avec moins d'injures et plus de bons ouvrages.

J'ai lu la lettre de Raton à Cormoran; cette lettre est charmante, et Bertrand en fera l'usage que Raton désire. Il auroit pu l'augmenter d'un article intéressant; c'est que

que *messieurs* se proposoient, il y a peu de temps, de faire revivre, par leurs arrêts, les principes si raisonnables de la sorbonne, au sujet de l'intérêt de l'argent: c'étoit à l'occasion d'une affaire où ils vouloient faire regarder M. Turgot comme *fauteur de l'usure*. Vous jugez du succès qu'auroit en cette adroite imputation. Heureusement on leur a imposé silence sur cette affaire, et on leur a épargné le ridicule dont ils alloient se couvrir.

Le rêve de Bailly sur ce peuple ancien, qui nous a tout appris, excepté son nom et son existence, me paroît un des plus creux qu'on ait jamais eus; mais cela est bon à faire des phrases, comme d'autres idées creuses que nous connoissons, et qui font dire qu'on est *sublime*. J'aime mieux dire avec Boileau, en philosophie comme en poésie: *Rien n'est beau que le vrai*.

Ce Poncet est venu chez moi avec une lettre de vous. Je lui ai demandé quels étoient les Italiens, si jaloux d'avoir ma figure, qui désiroient que je me soumise encore à l'ennui de la faire modeler. Il m'a dit que c'étoit un *secret*. J'en ai conclu que ce grand sculpteur étoit encore un plus grand hableur, et je l'ai remercié de sa bonne volonté, en lui disant qu'un sculpteur célèbre de ce pays-ci venoit de faire mon buste, et qu'il pouvoit le copier s'il le vouloit. Adieu, mon cher et illustre maître; je crois que Laharpe va enfin être de l'Académie; nous en avons grand besoin. Ce n'est pas que nous manquions de postulans pour s'enrôler, mais ils ne sont pas de taille. *Vale et me ama.*

DE VOLTAIRE.

12 avril 1776.

Vous vous moquez toujours du poëte ignorant
Qui de tant de héros a choisi Childebrand.

Mais ce Childebrand a été vingt ans Adonis ;
il a été Mars. Je lui ai eu , dans deux occasions de ma vie, les plus grandes obligations ; je dois donc me taire. Je souffre un peu de la disgrâce qu'il éprouve , car il me doit de l'argent ; seconde raison pour me taire. Je lui avois conseillé de ménager des gens de lettres qui sont écoutés dans Paris ; ce conseil lui a déplu , troisième raison pour me taire.

Vous savez , mon très-cher philosophe , que Chabanon a la plus grande envie d'être des nôtres ; mais , comme les octogénaires de notre tripot ne sont pas encore morts , ni moi non plus , j'attends pour vous en parler que ma place soit vacante.

Je devrois me taire encore sur un homme qui m'a fait du mal , et qui vous a fait un très-petit bien ; mais il faut que je vous en parle. J'apprends qu'il y a quelques copies dans Paris d'une lettre que je lui ai écrite ; ces copies sont toutes défigurées , et c'est ce qui arrive fort souvent. Je me crois obligé en conscience de vous envoyer une copie très-fidelle , où il n'y a pas un mot de changé , afin que , dans l'occasion , mon cher Bertrand puisse rendre à Raton la justice qui lui est due.

Je vous prie , quand vous serez de loisir , de me mander si vous croyez que les brachmanes aient autrefois reçu une astronomie complète d'un peuple qui n'existe plus. Monsieur Bailly , votre confrère , me paroît fort attaché à cette opinion ; il a beaucoup d'esprit et de sagacité ; son livre est un roman céleste. Pour l'anneau de Saturne , cela passe mes forces.

Ce qui ne passe pas ma portée , c'est de sentir une partie de votre mérite , de le révéler de loin , ce qui me fâche beaucoup , et de vous aimer de tout mon cœur , ce qui fait ma consolation.

Vous ne m'avez point mandé si ce sculpteur , nommé Poncet ou Poncetti , avoit obtenu de vous la permission de faire votre buste. Son ambition étoit de sculpter M. Turgot et vous.

Du même.

25 avril 1776.

Mon cher ami , on me mande que mademoiselle de l'Espinasse est très-dangereusement malade. J'en suis très-affligé , car je la connois mieux que personne , puisque je la connois par l'estime et par l'amitié que vous avez pour elle. Je vous prie , si vous avez le temps d'écrire un mot , de vouloir bien m'informer au plus vite du retour de sa santé.

Je vous embrasse bien tendrement , mon très-cher philosophe.

Du même.

10 juin 1776.

C'est pour le coup, mon cher ami, que la philosophie vous a été bien nécessaire. Je n'ai appris que tard, et par d'autres que par vous, la perte que vous avez faite. Voilà toute votre vie changée. Il sera bien difficile que vous vous accoutumiez à une telle privation. On dit que le logement que vous habitez peut-être déjà, est triste. Je crains pour votre santé. Le courage sert à combattre, mais il ne sert pas toujours à rendre heureux.

Je ne vous parle point, dans votre perte particulière, de la perte générale que nous avons faite d'un ministre digne de vous aimer, et qui n'étoit pas assez connu chez les Velches de Paris. Ce sont à-la-fois deux grands malheurs auxquels j'espère que vous résisterez.

Je n'ai point de nouvelles de M. de Condorcet. On le dit non-seulement affligé, mais en colère. Lorsque vous aurez arrangé toutes vos affaires et fini votre déménagement; lorsque vous aurez un moment de loisir, mandez-moi, je vous prie, s'il y a quelque chose à craindre pour cette malheureuse philosophie qui est toujours menacée. Ah! que nous avons à souffrir de la nature, de la fortune, des méchants et des sots! Je quitterai bientôt ce malheureux monde, et ce sera avec le regret de n'avoir pu vivre avec vous. Ménagez votre existence le plus long-temps que vous pourrez. Vous êtes aimé et considéré,

c'est la plus grande des ressources. Il est vrai qu'elle ne tient pas lieu d'une amie intime; mais elle est au-dessus de tout le reste.

Adieu, mon vrai philosophe; souvenez-vous quelquefois d'un pauvre vieillard mourant qui vous est aussi tendrement dévoué qu'aucun de vos amis de Paris.

DE D'ALEMBERT.

24 juin 1776.

JE ne vous ai point appris mon malheur, mon très-cher et très-digne maître; d'abord parce que je n'avois pas la force d'écrire, et ensuite parce que je n'ai pas douté que nos amis communs ne vous en instruisissent. Je ne m'apercevrai du secours de la philosophie, que lorsqu'elle aura pu réussir à me rendre le sommeil et l'appétit que j'ai perdus. Ma vie et mon ame sont dans le vide, et l'abyme de douleur où je suis me paroît sans fond. J'essaie de me secouer et de me distraire, mais jusqu'à présent sans succès. Je n'ai pu m'occuper, depuis un mois que j'ai essuyé cet affreux malheur, qu'à un éloge que j'ai lu à la réception de Laharpe, et dans lequel il y avoit plusieurs choses relatives à ma situation, que le public a bien voulu sentir et partager. Ce succès n'a fait qu'augmenter mon affliction, puisqu'il sera ignoré pour jamais de la malheureuse amie qu'il auroit intéressée.

Adieu, mon cher maître; quand ma pauvre ame sera plus calme et moins flétrie, je vous parlerai des autres chagrins que je partage

avec vous, mais qui, en ce moment, sont étouffés par une douleur plus vive et plus pénétrante. Conservez-vous, et aimez toujours *tuum ex animo*.

DE VOLTAIRE.

Ferney, 26 juillet 1776.

SECRÉTAIRE du bon goût plus que de l'Académie, mon cher philosophe, mon cher ami, à mon secours. Lisez mon *factum* contre notre ennemi M. Letourneur; faites-le lire à M. Marmontel et à M. Laharpe, qui y sont intéressés. Voyez si vous pourrez, et si vous osez m'écrire une lettre ostensible, un mot de votre secrétairerie, en réponse de ma requête.

Je suis un peu indigné contre ce Letourneur; mais il faut retenir sa colère, quand on plaide devant ses juges. On veut nous faire trop Anglois, et je plaide pour la France. J'ai dit exactement la vérité; c'est ce qui fait que je m'adresse à vous.

Je vous crois actuellement très-occupé des prix, mais je vous demande un demi-quart d'heure d'audience. Je suis bien malheureux de vous la demander de cent lieues loin. Conservez-moi un peu d'amitié; elle est la consolation des derniers jours de ma vie. Je ne sais si la vôtre est heureuse; la mienne seroit moins déplorable, si je pouvois vous embrasser.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 4 août 1776.

J'AI lu hier à l'Académie, mon cher et illustre confrère, l'excellent ouvrage que vous m'avez adressé pour elle. Elle l'a écouté avec le plaisir que lui fait toujours ce qui vient de vous. Vos réflexions sur Shakespeare nous ont paru si intéressantes pour la littérature en général, et pour la littérature françoise en particulier, si utiles surtout au maintien du bon goût, que nous sommes persuadés que le public en entendroit la lecture avec la plus grande satisfaction, dans la séance du 25 de ce mois, où les prix doivent être distribués. Mais, comme nous ne pouvons disposer ainsi de votre ouvrage sans votre agrément, la compagnie m'a chargé de vous le demander, et je m'acquitte, avec empressement, d'une commission qui m'est si agréable. Vous sentez cependant, mon cher et illustre confrère, que cet écrit, dans l'état où il est, auroit besoin de quelques légers changemens, sinon pour être imprimé, au moins pour être lu dans une assemblée publique. Il est indispensable de taire le nom du traducteur que vous attaquez, et de mettre seulement à la place le nom général de *traducteurs*; car ils sont en effet au nombre de trois. Il seroit convenable encore, même en ne nommant point ces traducteurs, de supprimer tout ce qui pourroit avoir l'air de personnalité offensante. Il seroit nécessaire enfin

de retrancher, dans les citations de Shakespeare, quelques traits un peu trop libres pour être hasardés dans une pareille lecture. L'Académie désire donc, mon cher et illustre confrère, ou que vous nous autorisiez à faire ces corrections, dans lesquelles nous mettrons à-la-fois toute la sobriété et toute la prudence possibles, ou, ce qui seroit mieux encore, que vous fissiez vous-même ces légers changemens, l'ouvrage ne pouvant que gagner de toute manière à être revu et corrigé par vous. J'attends incessamment votre réponse à ce sujet, et vous renouvelle, du fond de mon cœur, les assurances bien vives du tendre et respectueux attachement avec lequel je suis, depuis tant d'années, mon cher et illustre confrère,

Votre, &c.

P. S. Après vous avoir parlé au nom de l'Académie, permettez-moi, mon cher maître, de vous parler pour mon compte, et seulement entre vous et moi. Votre ouvrage, excellent en lui-même, me paroît plus excellent encore pour être lu dans une assemblée publique de l'Académie, comme une réclamation, au moins indirecte, de cette compagnie, contre le mauvais goût qu'une certaine classe de littérateurs s'efforce d'accréditer. Je m'attends bien que vous donnerez votre consentement à cette lecture, et que vous m'écrirez une lettre honnête pour l'Académie. Vous pourriez, au lieu de grossièretés (inlisibles publiquement) que vous citez de Shakespeare, y substituer quelques autres passages ridicules et lisibles, qui ne vous man-

queront pas. Vous pourriez même ajouter à votre diatribe tout ce qui peut contribuer à la rendre piquante, quoiqu'elle le soit déjà beaucoup. Par malheur, le temps nous presse un peu; car notre assemblée publique est d'aujourd'hui en trois semaines; et il seroit bon que votre diatribe corrigée me parvînt avant le lundi, 19 de ce mois. Pour abrégér le temps, envoyez-moi, si vous voulez, vos additions, en cas que vous en ayez à faire, et je me chargerai des retranchemens qui ne sont pas difficiles, et qui ne feront rien perdre à l'ouvrage. Au reste, si vous consentez à la lecture publique, comme je l'espère, il sera bon que l'ouvrage ne soit pas imprimé avant le 25, qui sera le jour de cette lecture.

Réponse, mon cher maître, sur tous ces points, et la plus prompte qu'il sera possible. Je vous embrasse tendrement.

DE VOLTAIRE.

10 août 1776.

Mon très-cher grand homme, premièrement, je vous supplie de présenter mes remerciemens et mes profonds respects à l'Académie.

Souffrez à présent que je vous dise que vous ne pouvez trop vous dissiper, et que ma guerre contre l'Angleterre vous amusera. Ceci devient sérieux. Letourneur seul a fait toute la préface, dans laquelle il nous insulte avec toute l'insolence d'un pédant qui régenté des écoliers. Voyez, mon cher ami, le ton

de Letourneur, qui est aussi ennuyeux que l'auteur de l'*Année sainte*, et qui est beaucoup plus impertinent. J'ai été inondé de lettres de Paris; tous les honnêtes gens sont irrités contre cet homme; plusieurs ont retiré leurs souscriptions. Il faudroit mettre au pilori du Parnasse un faquin qui nous donne, d'un ton de maître, des Gilles anglois pour mettre à la place des Corneille et des Racine, et qui nous traite comme tout le monde doit le traiter.

Ayez donc la bonté de ne point prononcer son vilain nom. A l'égard des turpitudes qu'il est nécessaire de faire connoître au public, et de ces gros mots de la canaille angloise qu'on ne doit pas faire entendre au Louvre, seroit-il mal de s'arrêter à ces petits défilés, de passer le mot en lisant, et de faire désirer au public qu'on le prononçât, afin de laisser voir le divin Shakespeare dans toute son horreur, et dans son incroyable bassesse? si c'est vous qui daignez lire, vous saurez bien vous tirer de cet embarras qui, après tout, est assez piquant. *Fils de p.....* est dans Molière. Quand vous le trouverez dans les additions que je vous envoie, il ne vous en coûtera pas beaucoup de le supprimer; mais conservez, je vous en supplie, l'endroit où je demande justice à la reine, je combats pour la nation. Je ressemble à M. Roux de Marseille, qui fit la guerre aux Anglois, en 1756, en son propre et privé nom. Donnez-moi permission d'aller en course; cela s'appelle, je crois, des lettres de marque.

J'ignore si la séance commencera ou finira

par cette bagatelle. Je souhaiterois qu'elle fût lue au début, et qu'on pelotât en attendant partie.

Adieu; je me console de ma triste existence en vous fournissant un moment pour vous amuser. Je me recommande à tous mes confrères qui voudront bien se ressouvenir de moi, et soutenir un François contre quelques Velches.

Du même.

13 auguste 1776.

JE sens bien, mon cher ami, que je n'ai pas assez travaillé ma déclaration de guerre à l'Angleterre, elle ne peut réussir que par votre art, très-peu connu, de faire valoir le médiocre, et d'escamoter le mauvais par un mot heureusement substitué à un autre, par une phrase heureusement accourcie, par une expression sous-entendue, enfin par tous les secrets que vous avez.

Tout le plaisant de l'affaire consiste assurément dans le contraste des morceaux admirables de Corneille et de Racine, avec les termes du bordel et de la halle que le divin Shakespeare met continuellement dans la bouche de ses héros et de ses héroïnes. Je suis toujours persuadé que, quand vous avertirez l'Académie qu'on ne peut pas prononcer au Louvre ce que Shakespeare prononçoit si familièrement devant la reine Elisabeth, l'auditeur qui vous saura bon gré de votre retenue, laissera aller son imagination beaucoup au-delà des infamies angloises qui resteront sur le bout de votre langue.

Le grand point, mon cher philosophe, est d'inspirer à la nation le dégoût et l'horreur qu'elle doit avoir pour Gilles-le-Tourneur, préconiseur de Gilles-Shakespeare, de retirer nos jeunes gens de l'abominable bournier où ils se précipitent, de conserver un peu notre honneur, s'il nous en reste. Je remets tout entre vos mains. Soyez aujourd'hui mon Raton; coupez, taillez, rognez, surtout effacez. Mais je vous conjure de laisser subsister mon invocation à la reine et à nos princesses. Il faut les engager à prendre notre parti. Je dois surtout prendre la reine pour ma protectrice, puisqu'elle a daigné renoncer à Lekain, pendant un mois, en ma faveur. Elle aime le théâtre tragique; elle distingue le bon du mauvais, comme si elle *mangeoit du beurre et du miel*; elle sera le soutien du bon goût.

Je vous prierai de me renvoyer la diatribe, quand vous aurez daigné la lire et l'embellir. J'y retravaillerai encore; j'ai des matériaux, et je vous la renverrai par M. de Vaines. Je crois que c'est au libraire de l'Académie d'imprimer ce petit morceau. Il augmentera le nombre de mes ennemis; mais je dois mourir en combattant, quand vous êtes mon général.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 20 août 1776.

Vos ordres seront exécutés, mon cher et illustre maître; je vous lirai, à l'assemblée de

dimanche prochain, et je vous lirai de mon mieux, quoique vos ouvrages n'aient pas besoin d'être aidés par le lecteur. Je regarde ce jour comme un jour de bataille, où il faut tâcher de n'être pas vaincus comme à Crécy et à Poitiers, et où le sous-lieutenant Bertrand secondera, de ses faibles pattes, les griffes du feld-maréchal Raton. Bertrand est seulement bien fâché qu'on ait été obligé de couper quelques-unes de ces griffes, par révérence pour les dames; mais l'imprimeur les rétablira, et Raton est prié de les aiguïser encore. Au reste, Bertrand ne pense pas qu'en laissant, comme d'habitude, subsister ces griffes, la grave Académie puisse s'en charger, même à l'impression. Il vaudroit mieux imprimer l'ouvrage sans retranchemens, en se contentant d'avertir qu'on en a retranché à la lecture publique, par respect pour l'assemblée et pour le Louvre, ce que le *divin Shakespeare prononçoit si familièrement devant la reine Elisabeth*. Enfin, mon cher maître, voilà la bataille engagée, et le signal donné. Il faut que Shakespeare ou Racine demeure sur la place. Il faut faire voir à ces tristes et insolens Anglois que nos gens de lettres savent mieux se battre contre eux que nos soldats et nos généraux. Malheureusement il y a, parmi ces gens de lettres, bien des déserteurs et des faux-frères; mais les déserteurs seront pris et pendus. Ce qui me fâche, c'est que la graisse de ces pendus ne sera bonne à rien, car ils sont bien secs et bien maigres. Adieu, mon cher et illustre ami; je crierai dimanche, en allant à la charge :

Vive Saint-Denis-Voltaire, et meure George-Shakespeare.

Du même.

Paris, 27 août 1776.

M. le marquis de Villeveille a dû, mon cher et illustre maître, partir pour Ferney hier de grand matin. Il se proposoit de crever quelques chevaux de poste, pour avoir le plaisir de vous rendre compte le premier de votre succès. Il a été tel que vous pouviez le désirer. Vos réflexions ont fait très-grand plaisir, et ont été fort applaudies. *Les citations de Shakespeare, la Chronique de Metz, le roi Borboduc, &c.* ont fort diverti l'assemblée. On m'en a fait répéter plusieurs endroits, et les gens de goût ont surtout écouté la fin avec beaucoup d'intérêt. Je n'ai pas besoin de vous dire que les Anglois qui étoient là, sont sortis mécontents, et même quelques François qui ne se contentent pas d'être battus par eux sur terre et sur mer, et qui voudroient encore que nous le fussions sur le théâtre. Ils ressemblent à la femme du médecin malgré lui, *je veux qu'il me batte, moi*; mais heureusement tous vos auditeurs n'étoient pas comme cette femme et comme eux. Je vous ai lu avec tout l'intérêt de l'amitié, tout le zèle que donne la bonne cause; j'ajoute même avec l'intérêt de ma petite vanité; car j'avois fort à cœur de ne pas voir rater ce canon, lorsque je m'étois chargé d'y mettre le feu. J'ai eu bien regret aux petits retranchemens qu'il a fallu faire,

pour ne pas trop scandaliser les dévots et les dames; mais ce que j'avois pu conserver a beaucoup fait rire, et a fort contribué, comme je l'espérois, au gain complet de la bataille. Je vais faire mettre au net l'ouvrage tel que je l'ai lu, afin de vous le renvoyer comme vous le désirez. Vous y ferez les additions que vous jugerez à propos; mais je vous préviens qu'il sera nécessaire de retrancher les ordures de Shakespeare, si vous voulez que l'Académie fasse imprimer l'ouvrage par son libraire; et peut-être l'ouvrage y perdrait-il quelque chose. Au reste, donnez-moi là-dessus vos ordres; et quoique l'Académie doive entrer en vacances le 1^{er} de septembre, je prendrai mes mesures auparavant pour que cette impression puisse se faire de son aveu. Adieu, mon cher maître; je suis très-flatté que vous m'ayez choisi pour sonner la charge sous vos ordres, et en vérité assez content de la manière dont je m'en suis acquitté. Je vous embrasse aussi tendrement que je vous aime.

DE VOLTAIRE.

3 septembre 1776.

Mon général, mes troupes ne peuvent actuellement recevoir leurs ordres immédiatement de vous. J'ai changé un peu mon ordre de bataille, et on imprime actuellement la campagne que j'ai faite sans vous. Je suis toujours émerveillé qu'une nation, qui a produit des génies pleins de goût, et même

de délicatesse, aussi bien que des philosophes dignes de vous, veuille encore tirer vanité de cet abominable Shakespeare, qui n'est, en vérité, qu'un Gilles de village, et qui n'a pas écrit deux lignes honnêtes. Il y a, dans cet acharnement de mauvais goût, une fureur nationale dont il est difficile de rendre raison.

Je vois que M. Laharpe fait la guerre, de son côté, avec beaucoup de succès, contre messieurs les faiseurs de drames en prose. Il rend en cela un très-grand service à la saine littérature, et je l'exhorte à ne jamais mettre les armes bas. Mais quel sera le brave chevalier qui nous délivrera des monstres chimériques dont on accable la physique? Je vois des folies pires que celles de la matière subtile et de la matière rameuse, pires que les imaginations de Cyrano de Bergerac et de M. Ouffle, se débiter avec le plus grand succès, et marcher le front levé. Je vois les auteurs de ces extravagances aller à la fortune et à la gloire, comme s'ils avoient raison. Chaque genre a donc son Shakespeare; et on n'aura pas même la liberté de siffler ce qui est sifflable. Prions Dieu pour la résurrection du sens commun. Raton se met, tant qu'il peut, sous la patte de son cher et digne Bertrand. Raton n'en peut plus; il est bien malade, il fera place bientôt à un nouveau quarantième.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 1^{er}. octobre 1776.

SI vous désirez, mon cher maître, des nouvelles littéraires, j'en ai d'intéressantes à vous apprendre. Moureau, à qui j'ai donné votre lettre à l'Académie, comme vous m'en aviez chargé, l'a imprimée sur-le-champ, ne doutant point qu'on ne lui accordât la permission de la vendre. Monsieur le garde des sceaux a refusé cette permission; *quod erat primum*.

Nous avions demandé au roi, notre protecteur, 1,500 liv. par an pour augmenter nos prix, et exciter l'émulation des jeunes gens. Le roi nous a refusé cette somme; *quod erat secundum*. On dit que les dévots de Versailles lui ont persuadé que votre morceau sur Shakespeare étoit injurieux à la religion, quoiqu'on ait retranché soigneusement à la lecture publique tous les passages indécens du tragique anglois; *quod erat tertium*. Et, sur ce, je vous embrasse tendrement, en gémissant avec vous du crédit des hypocrites calomniateurs; *quod erat quartum*. Et je suis fâché qu'ils nous empêchent d'apprendre aux gens de lettres que le roi désire de les encourager; *quod erat quintum*.

DE VOLTAIRE.

7 octobre 1776.

LE vieux Raton, le malheureux Raton est tout ébaubi d'avoir cette fois-ci brûlé ses pattes dans une occasion si honnête. Il n'y entend rien; il soupçonne que monsieur le traducteur ne sachant comment se défendre, aura dit au hasard à l'homme dont il dépend: Monseigneur, il y a là de l'hérésie, du déisme, de l'athéisme, car il y en a par tout. On l'aura cru sur sa parole, sans lire l'ouvrage; car on ne lit point.

Je vois bien que ni vous ni vos amis vous n'avez reçu les exemplaires que je vous avois envoyés. Je ne sais plus comment faire; toute voie m'est interdite. La mauvaise volonté est plus forte que jamais. Je meurs désagréablement, mais je mourrai en vous aimant, mon très-cher philosophe. J'aurai vu mourir la littérature en France; vivez pour la ressusciter.

J'avois projeté une seconde lettre plus intéressante que la première, mais il ne m'appartient de faire aucun projet.

Je vous embrasse douloureusement.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 15 octobre 1776.

IL faut que Bertrand rassure un peu Raton, qui ne sera pas absolument brûlé, mais seule-

ment pendu, par la clémence des juges. On a levé apparemment la défense de rien dire contre le théâtre anglois et contre Shakespeare; car je vis, il y a quelques jours, la lettre exposée en vente aux Tuileries. Mais il n'est pas moins vrai que l'imbécille calomnie a persuadé à Versailles que cette lettre étoit un ouvrage impie, et qu'en conséquence on nous a refusé l'augmentation des prix que nous demandions, pour avoir une occasion (qui ne se présentera pas sitôt) de remercier et de louer le ministère présent, qui apparemment ne s'en soucie guère. Grand bien lui fasse! en attendant, je vais pousser, comme je pourrai, le temps avec l'épaulé, jusqu'au printemps où j'irai revoir votre ancien disciple, qui m'a écrit deux lettres charmantes sur la perte que j'ai faite, et qui mérite bien que j'aie l'en remercier. Je suis à la veille de faire une autre perte qui m'est bien sensible, celle de madame Geoffrin, et d'autant plus sensible, que madame de la Ferté-Imbault sa fille, qui joue la dévotion, mais qui ne joue pas la sottise, a écarté du lit de sa mère tout ce qu'on appelle philosophes, et qui n'ont pas plus d'envie que de besoin de parler de religion à sa mère en l'état où elle est. On peut dire de la philosophie ce que Despréaux disoit de Dieu, en entendant déraisonner deux sots athées: *Vous avez de sots ennemis*. Mais ces ennemis sont aussi méchans que sots, et aussi dangereux par leurs calomnies que méprisables par leur imbécillité. Que le ciel nous assiste et les confonde! mais le ciel n'en fera rien, et je ferai comme l'abbé

Terrasson faisoit, à ce qu'il disoit, de la Providence, *je m'en passerai*; et je vous exhorte, mon cher Raton, à vous en passer aussi, et surtout à ne pas nous priver de votre seconde lettre, dussions-nous être condamnés à ne plus couronner de mauvaise prose et de mauvais vers. Adieu; je baise bien tendrement vos pattes, et je les exhorte à ne se laisser ni brûler ni engourdir.

DE VOLTAIRE.

22 octobre 1776.

RATON n'a plus ni pattes, ni griffes, ni barbe, ni dents. Le pauvre Raton est plus malingre que jamais; il est presque dans l'état d'un contrôleur-général. C'est assez là le cas, comme vous dites, de se passer de la Providence. Madame Geoffrin est réellement une perte. Je ne crois pas qu'elle soit de mon âge, mais la mort consulte rarement les extraits baptistères.

Si je suis encore en vie, mon cher philosophe, à votre retour de Berlin, n'oubliez pas, je vous en prie, votre vieux Raton.

Votre doyen m'avoit vanté un livre intitulé *les Erreurs et la vérité*; je l'ai fait venir pour mon malheur. Je ne crois pas qu'on ait jamais rien imprimé de plus absurde, de plus obscur, de plus fou et de plus sot. Comment un tel ouvrage a-t-il pu réussir auprès de M. le doyen? vous me le direz. Dites-moi aussi, je vous prie, quel est le chrétien qui a fait trois volumes de lettres à moi adressées sous

le nom de trois juifs; tâchez de vous en informer. Je viendrai à lui quand j'aurai achevé d'étriller Shakespeare. Je suis comme Beaumarchais: *A vous, M. Marin, à vous, M. Baculard*. Dieu merci, pour me consoler, j'ai lu Pascal-Condorcet; cela doit tenir lieu d'une bibliothèque entière. Rien n'est plus propre à instruire ceux qui veulent penser, à fortifier ceux qui pensent, et à raffermir ceux qui chancellent. On avoit un grand besoin de cet ouvrage.

Adieu, mon cher ami; si vous m'écrivez, n'oubliez pas de me dire des nouvelles de la santé de M. le contrôleur-général, de qui dépend, à ce que je crois, la faveur de vos quinze cents francs, pour encourager la jeunesse. Dites-moi aussi quelque chose de M. de Maurepas. Je suis honteux de paroître encore m'intéresser un peu à ce qui se passe dans le monde.

Je ne vous demande plus des nouvelles de la santé de M. de Clugny, attendu qu'il est mort; mais je vous prie de me dire le nom d'un ancien recteur du collège du Plessis, auteur de trois volumes de lettres sous le nom de quelques juifs. Cet homme est un des plus mauvais chrétiens, et des plus insolens qui soient dans l'église de Dieu.

Vous savez que les troupes du docteur Francklin ont été battues par celles du roi d'Angleterre. Hélas! on bat les philosophes par tout. La raison et la liberté sont mal reçues dans ce monde. Allons, courage, mon très-cher philosophe.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 5 novembre 1776.

LE triste Bertrand au malingre Raton, salut. Raton, tout malingre qu'il est, fera très-bien de continuer à égratigner Gilles-Shakespeare, quoique les coups de patte qu'il lui a donnés aient fait couper les vivres à la *jeunesse studieuse* (*studiosae juventuti*). Il faut qu'au moins la philosophie et la raison fassent justice dans leur petit domaine, puisqu'elles sont battues à la Nouvelle-Yorck; mais on aura beau faire, cette chienne de philosophie sera, comme le prince d'Orange, souvent battue et jamais défaite.

Quand Gilles-Shakespeare aura été dûment étrillé, Raton fera très-*chattement* d'en venir aux lettres des juifs portugais, qui ne valent pas les *Lettres portugaises*, même pour de pauvres diables éreintés comme Raton et Bertrand. Le secrétaire de ces juifs est un pauvre chrétien nommé Guenée, ci-devant professeur au collège du Plessis, et aujourd'hui balayeur ou sacristain de la chapelle de Versailles. On dit que ses lettres lui ont valu quelques *pour-boire* du cardinal de la Roche-Aymon, un des plus dignes prélats qui soient dans l'église de Dieu, et à qui il ne manque rien que de savoir lire et écrire. On assure que ce Saint-Ambroise qui, par humilité, a oublié d'apprendre l'orthographe (ce qui nous a empêché de lui donner un de nos fauteuils dont il avoit grande envie, et nous fort peu);

on assure donc que ce Chrysostôme non lettré a représenté au gouvernement que, choisir pour ministre des finances un homme qui ne va pas à la messe, est un crime qui tient de la *bestialité*: on lui a répondu que sa remontrance tenoit de la *bêtise*, et on l'a renvoyé dire la messe, et Guenée la servir.

Bertrand reçoit journellement de l'ancien disciple de Raton de la prose charmante, et des vers qui ne valent pas tout-à-fait sa prose. Il me mande qu'il m'attend à Berlin l'année prochaine; et Bertrand ira très-volontiers faire avec lui de la prose, et même des vers sur tout ce qui se passe, depuis la Nouvelle-Yorck jusqu'au Kamtchatka. En attendant, Bertrand finit ici sa prose à Raton, et l'exhorte à faire main-basse, en vers et en prose, sur les sots dont ce meilleur des mondes fourmille.

DE VOLTAIRE.

8 novembre 1776.

VOUS ne vous vantez pas des faveurs de votre maîtresse, mais elle s'en vante. Le roi de Prusse, mon cher philosophe, m'a envoyé la belle épître qu'il vous a adressée. Je suis, malgré vous, le confident de vos amours; c'est le seul rôle que je puisse jouer à mon âge. Ce redoublement de coquetterie entre vous et Frédéric me fait juger que vous l'irez voir au printemps, comme vous me l'avez mandé. J'espère, si je suis en vie, que Ferney sera une de vos auberges dans votre voyage; mais je ne vous réponds pas que ma vieille

et frêle machine puisse durer jusqu'au printemps. Qui sera notre secrétaire pendant votre absence ? il eût été bien nécessaire que M. de Condorcet fût des nôtres. Je me flatte que, si je meurs cet hiver, j'aurai le plaisir de le voir remplir ma place. Je veux même croire que la noble liberté avec laquelle il a écrit, ne lui fermeroit pas la porte de l'Académie.

Raton vous prie encore une fois de lui faire savoir le nom de ce docte janséniste qui a fait imprimer, chez Moutard, trois scientifiques volumes contre lui, sous le nom de six juifs. Il me traite comme Antiochus, il me donne six Machabées à combattre. M. Laharpe, qui a fait un petit extrait, ou plutôt qui a donné une simple notice de son livre, doit savoir le nom de l'auteur. Parlez-en, je vous en prie, à M. Laharpe ; il est bon de savoir à qui l'on a affaire.

Je suis fâché que M. de Vaines quitte sa place ; c'est une très-belle action, si elle est absolument volontaire ; mais elle me paroît triste pour la littérature. Restez-nous fidelle, mon cher ami :

*Cum tu inter scabiem tantam et contagia lucri
Nil parvi sapias, et adhuc sublimia cures.*

Souvenez-vous, au printemps, que Ferney est sur votre route. Raton vous embrasse bien tendrement de ses pauvres pattes.

Du même.

18 novembre 1776.

MON très-cher philosophe, on m'engage à vous prier de faire donner à M. l'abbé d'Espagnac la charge de panégyriste de Saint-Louis, pour l'année prochaine. Si vous le pouvez, vous ferez une bonne action dont je vous serai très-obligé. S'il est vrai que vous soyez déjà engagé avec un autre concurrent, je retiens place pour l'année suivante. Ce jeune abbé d'Espagnac a eu les honneurs d'accessit à l'apothéose du maréchal de Castinat. Il a beaucoup d'esprit, il est né éloquent ; car, à mon avis, il faut naître éloquent comme naître poète. Son père est un homme d'un rare mérite ; il est de plus neveu d'un conseiller de grand'chambre, qui rabat quelquefois les coups que le fanatisme porte à cette philosophie tant persécutée.

Raton joue actuellement avec la souris nommée Guenée, mais ses pattes sont bien foibles. Je ne sais si ce combat du chat et du rat d'église pourra amuser les spectateurs. Le parti du rat est bien fort ; il est toujours prêt à étrangler Raton, et on viendroit le prendre dans sa chatière, si on ne disoit pas quelquefois que ce n'est pas la peine, et que Raton est mort, ou autant vaut.

J'ai lu les deux lettres bien étonnantes que vous avez reçues d'un grand roi, plus étonnant encore. Le petit billet du marquis de Condorcet à M. Laharpe rend la philosophie



Dziś

Znak

18 Nov.

bien respectable ; je ne sais point de plus belle époque pour elle. En vérité, il n'y a rien au-dessus de la considération dont vous jouissez ; c'est-là ce qui doit faire frémir le fanatisme : il est écrasé sous votre char de triomphe.

Une autre gloire pour la philosophie, c'est que M. de Condorcet paroît tranquille dans les révolutions ministérielles. Je voudrois bien savoir de vous ce qu'il fait et ce qu'il pense.

Je voudrois bien encore que M. de Vaines restât en place. Je voudrois bien aussi que vous me mandassiez votre avis sur tout cela, si vous avez un moment de loisir. Les pattes de Raton se raniment un moment pour vous embrasser le plus tendrement du monde.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 23 novembre 1776.

Nos lettres, mon cher maître, se sont croisées sans doute. Vous avez dû recevoir, peut-être le même jour que vous m'avez écrit, celle où je vous apprenois le nom du pauvre chrétien devenu juif, qui voudroit vous faire circoncrire bien plus que le prépuce, s'il en étoit le maître. Je vous ai dit qu'il se nomme Guenée, ci-devant professeur de basses classes dans un collège de Paris, et aujourd'hui sous-sacristain de je ne sais quelle chapelle à Versailles. Je vous apprenois aussi, dans ma lettre, les nouvelles galanteries du roi de Prusse, et les vers qu'il m'a adressés. Mon projet est bien en effet de l'aller voir au printemps prochain, et de passer l'été avec

lui. En allant ou en revenant, j'irai vous embrasser. M. de Condorcet a lu, à la rentrée de la Saint-Martin, un éloge charmant du P. Leseur, un des deux minimes commentateurs de Newton, et ami de notre pauvre P. Jacquier. Vous savez le triste état où est madame Geoffrin depuis trois mois. Sa fille, madame de la Ferté-Imbault, vendue à la cabale dévote, dont elle est la servante, a trouvé moyen d'écarter d'auprès de sa mère tous ses anciens et meilleurs amis, à commencer par moi. Elle m'a écrit à ce sujet une lettre qui ne vaut pas celles du roi de Prusse, mais qui est une pièce rare pour l'insolence et la bêtise (*). Croiriez-vous que je ne sais quelle canaille vient de faire imprimer une comédie intitulée *le Bureau d'esprit*, où cette pauvre femme mourante est fort dénigrée, à la vérité si platement, que cela ne se peut lire ? on m'assure que cette rapsodie se trouve chez votre protégé Moureau, sur le quai de Gèvres. Ces libraires vendent de tout pour gagner de l'argent. Oh, que de canailles, grandes et petites, dans ce meilleur des mondes possibles ! ce que je trouve de plus fâcheux, c'est qu'il fait un temps du diable, et qu'il faut attendre six mois les beaux jours pour vous aller voir. Adieu, mon cher, et illustre, et ancien ami ; je vous embrasse *corde et animo*.

(*) Voyez tome XIV, page 251.

8 décembre 1776.

C'EST à votre lettre du 30 de novembre, mon très-cher philosophe, que je réponds aujourd'hui, et nous ne nous croiserons plus. Je vous remercie de votre bonne volonté pour l'apprenti prêtre et apprenti évêque d'Espagnac. J'ai quelque lieu d'espérer qu'un jour il sera un prélat assez philosophe. Vous pouvez lui confier St.-Louis pour l'année 1778. Je crois qu'il a trop d'esprit pour justifier les croisades devant l'Académie. Il me semble qu'il avoit parlé de la philosophie de Catinat avec effusion de cœur.

Luc est un singulier corps. Profitez de l'extrême envie qu'il a de vous plaire. Il seroit homme à faire comme Hume, si on avoit le malheur de le perdre.

Le secrétaire juif, nommé Guenée, n'est pas sans esprit et sans connoissances; mais il est malin comme un singe, il mord jusqu'au sang, en faisant semblant de baiser la main. Il sera mordu de même. Heureusement un prêtre de la rue Saint-Jacques, desservant d'une chapelle à Versailles, qui se fait secrétaire des juifs, ressemble assez à l'aumônier Poussatin du comte de Grammont. Tout cela fera rire le petit nombre de lecteurs qui peut s'amuser de ces sottises.

Savez-vous bien que nos ennemis sont déchaînés contre nous, d'un bout de l'univers à l'autre. Connoissez-vous le jésuite Ko, rési-

dant actuellement à Pékin? c'est un petit Chinois, enfant trouvé, que les jésuites amenèrent, il y a environ vingt-cinq ans, à Paris. Il a de l'esprit; il parle françois mieux que chinois, et il est plus fanatique que tous les missionnaires ensemble. Il prétend qu'il a vu beaucoup de philosophes à Paris, et dit qu'il ne les aime, ni ne les estime, ni ne les craint. Et où dit-il cela? dans un gros livre dédié à monseigneur Bertin. Il paroît persuadé que Noé est le fondateur de la Chine. Tout cela est plus dangereux qu'on ne pense. Son livre, imprimé à Paris, chez Nyon, ne peut être connu de mon grand poète Kien-long, empereur de la Chine, et il est difficile de l'en instruire. Les jésuites qu'il a eu la bonté de conserver à Pékin, sont plus convertisseurs que mathématiciens; ils aiment à travailler de leur métier. Il ne faut que deux ou trois têtes chaudes pour troubler tout un empire. Il seroit assez plaisant d'empêcher ces malfaiteurs-là de faire du mal à la Chine. On pourroit y parvenir par le moyen de la cour de Pétersbourg; mais commençons par songer à Paris.

Raton se jette en mourant entre les bras de Bertrand.

Paris, 28 décembre 1776.

VOTRE protégé d'Espagnac, mon cher et illustre maître, m'a bien l'air d'attendre au moins l'année 1778 pour débiter devant notre

Académie les sottises ordinaires sur l'atroce absurdité des croisades, et sur ce roi plus moine que roi, qui vouloit donner la moitié de son corps aux *frères prêcheurs*, et l'autre aux *frères mineurs*, et qui disoit à Joinville qu'il ne falloit répondre aux hérétiques qu'en *leur enfonçant l'épée dans le ventre jusqu'à la garde*. Il eût été digne de protéger et d'ordonner, comme a fait le roi d'Espagne, son centième petit-fils, ce qui vient de se passer à Cadix. Vous savez que l'inquisition, que le roi d'Espagne a remise en honneur et en vigueur plus que jamais, vient de faire une belle procession, plus magnifique et plus solennelle qu'elle n'avoit été depuis long-temps; que le peuple, prosterné dans les rues pendant cette belle cérémonie, crioit en se frappant la poitrine : *Viva la fè di Dios*; qu'ensuite on a publié les bulles de Paul IV et de Pie V, ces deux marauds de papes qui ont tant fait brûler d'hérétiques, et qui déclarent que tout le monde sera soumis à l'*inquisition*, sans excepter le souverain. C'est dommage qu'après cette insolence, cette canaille d'inquisiteurs n'ait pas donné les écrivains au roi d'Espagne, comme le pape les donna autrefois à notre Henri IV, sur le dos du cardinal du Perron, et comme les Algériens les ont données l'an passé à sa très-fidèle majesté catholique, qui leur avoit déclaré la guerre par ordre du puant récollet son confesseur. *O tempora! ô mores!* Voilà, mon cher ami, le fruit des lumières que tant d'écrits ont répandues! voilà le fruit de l'expulsion de ces gueux de jésuites, remplacés

par des gueux plus insolens! voilà où tant de princes en sont encore dans le siècle de la philosophie! Je crois que votre ancien disciple rira bien de tant de sottises, s'il n'en est pas encore plus indigné; et j'espère, dans quelques mois, lui entendre dire de fâcheuses vérités sur quelques-uns de ses chers confrères. En attendant, je vous recommande le prépuce de Jacob-Ephraïm Guenée, et même ce qui tient à son prépuce, et dont ce prêtre circoncis n'a sûrement que faire. Vous ne feriez pas mal aussi de recommander à votre ami Kien-long, par votre autre amie Catherine, le jésuite-mandarin qui écrit tant de sottises. Pour moi, je commence à être las et honteux de toutes celles que j'entends dire, que je vois faire, et que j'ai le malheur de lire. Je serois bien tenté d'en dire et d'en faire aussi quelques-unes, mais je m'abstiens d'être lu, de peur d'être brûlé. Savez-vous bien que je craindrois pour vous si vous étiez à Collioure au lieu d'être à Ferney, que la sainte hermandad ne vous fît enlever contre le droit des gens, pour vous brûler suivant toutes les règles du droit canon? hélas! je ris et je n'en ai guère envie. Il vaut mieux finir par où j'aurois dû commencer, par me taire et par vous embrasser avec douleur et tendresse.

DE VOLTAIRE.

4 janvier 1777.

MON très-cher philosophe, il y a dans ma petite colonie un homme qui a passé vingt ans en Espagne, et qui m'assure que la cavalcade de la sainte inquisition est une cérémonie qui se pratique tous les ans, pour vendre au peuple la bulle de la cruzade, moyennant laquelle on obtient le droit de manger gras les vendredis et samedis de l'année, et trois jours de la semaine en carême. Cela est consolant; mais si M. Benavidès ou Olavidès, qui est un philosophe très-instruit et très-aimable, est dans les prisons de l'inquisition, avec l'agrément de sa majesté catholique, il sera difficile de me consoler. Il a passé, il y a long-temps, huit jours aux Délices; cela m'attendrit pour lui: mais ne nous pressons pas de gémir, il n'y a peut-être pas un mot de vrai à tout ce qu'on nous dit.

Ce qui est très-vrai, c'est que le *Pascal*, ou plutôt l'*anti-Pascal*, d'un homme très-supérieur à Pascal, a le succès qu'il mérite auprès des gens de bien qui ont eu le bonheur de le lire; cela ne doit pas vous décourager. Le petit nombre des élus subsistera toujours. Il est probable qu'il ne sera jamais puissant, mais il sera indestructible. Je voudrais bien savoir quel est le protecteur du bon goût et de la probité, qui a forcé MM. Palissot et Clément à augmenter le nombre des journaux. Nous avons, dieu merci, plus de journaux
que

que de livres, c'est avoir plus de juges que de plaideurs.

Je suis bien malade, mon cher ami, quoique nous ayons dans notre retraite M. de Villevieille qui nous parle de vous et de M. de Condorcet. Je n'en peux plus au moment que je vous écris, et je finis parce que la tête me tourne; mais je vous embrasse aussi tendrement que si je me portois bien.

Du même.

15 février 1777.

MON cher et grand philosophe, vous avez déchiré mon vieux cœur en m'apprenant que je m'étois trompé sur l'Espagne. Je l'avois crue raisonnable, mais je vois bien qu'il faut attendre encore trois ou quatre cents ans. Je présume qu'en attendant cette époque, on pourra bien être aussi sage à Versailles qu'à Buenretiro. Il faudra bien qu'un jour les honnêtes gens gagnent leur cause; mais avant que ce beau jour arrive, que de dégoûts il faudra essayer! que de sourdes persécutions, sans compter les chevaliers de la Barre, dont on fera des auto-da-fé de temps en temps!

On n'est point en état de lire le *Pascal-Condor....* à Madrid; mais il y a encore bien des gens dignes de le lire à Paris, et même en province: voilà ma consolation. Il seroit bon qu'il y en eût une édition un peu plus répandue. Je me flatte qu'à la fin le journal de M. Laharpe aura la faveur qu'il doit avoir; c'est le seul de tous les journaux où l'on trouve du goût et de la raison; mais ne fera-

t-on pas quelque jour justice des comètes qui forment une terre avec une échancrure du soleil, des enfans qui se font avec des molécules organiques, des alpes et des apennins qui s'élèvent par un coup de mer ? je ne vois par tout que du charlatanisme. Votre prédécesseur, l'abbé d'Olivet, disoit toujours, quand il voyoit de tels livres, cela ne fait mal à personne. Je ne suis point de son avis, cela fait grand mal ; car ces lectures rendent l'esprit faux, et donnent de l'humeur au petit nombre de ceux qui n'aiment que le vrai.

Adieu, mon cher ami ; quand vous irez voir des rois, n'oubliez pas, en passant, le vieux chat-huant qui se meurt dans son trou au milieu des neiges.

Du même.

25 février 1777.

Voici, mon sage maître, la lettre ostensible, écrite à qui vous voudrez. Je me meurs de maladie et de chagrin. On n'est pas plus maître de chasser le chagrin que la fièvre. Ménagez votre santé. Dites avec Horace :

Gratia, fama, valetudo contingit abundè.

Pour moi je suis persécuté sur la fin de ma vie comme dans ma jeunesse. On dit que c'est le sort des gens de lettres. Cela est-il vrai ? mon sort est de vous aimer tant que je vivrai.

RATON.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 6 mars 1777.

JE suis bien persuadé comme vous que le Pascal-Condor (vous savez que le Condor est le plus grand et le plus fort des oiseaux) vaudra beaucoup mieux que le Pascal janséniste, et qu'il est destiné à jouer le rôle le plus distingué dans les sciences et dans les lettres. Ce qui m'enchanté, c'est qu'on a cru lui faire grâce en le choisissant pour secrétaire de l'Académie des sciences, qui est plus heureuse qu'elle ne mérite, d'avoir un tel secrétaire. Celui-là ne parlera ni d'éclaboussures du soleil, ni de molécules organiques, ni des taupières apennines. Je ris, ainsi que vous, de ces sottises, et du style ampoulé ou empoulé dont on nous les étale ; mais je ne ris pas moins d'un gros volume de lettres qui viennent de vous être adressées, et où l'on nous donne le feu central et le refroidissement de la terre comme des idées comparables au système de la gravitation. Supplément de génie que toutes ces pauvretés ; vains et ridicules efforts de quelques charlatans qui, ne pouvant ajouter à la masse des connoissances une seule idée lumineuse et vraie, croient l'enrichir de leurs idées creuses, et nous persuader de l'existence d'un peuple qui nous a tout appris, excepté son histoire et son nom. Adieu, mon cher maître. En lisant tout ce qui s'imprime aujourd'hui (qu'heureusement pour moi je ne lis guère),

je pourrois dire comme Pourceaugnac : *Jamais je n'ai été si soûlé de sottises*. Continuez de nous en consoler en vivant, en vous portant bien, et en écrivant. *Tuus ex animo*.

BERTRAND.

DE VOLTAIRE.

8 avril 1777.

RATON n'a pu répondre à la lettre du 6 mars de ce vrai philosophe Bertrand, au sujet de l'ancienne anecdote touchant feu Cartouche-Fréron. La raison de son silence est qu'il reçut, il y a un mois, un avertissement de la nature qui le somma de comparoître bientôt au tribunal devant qui ce maraud de Fréron étale actuellement son ânerie littéraire. Il n'est pas encore bien rétabli de son accident, et il se trouve même bien hardi, dans l'état où il est, d'oser écrire à Bertrand.

Les anecdotes dont il est question sont quelque chose de si bas, de si misérable, de si crasseux; c'est un ramas si dégoûtant d'aventures de halles et de sacristies, qu'il n'y a qu'un bédeau ou un crocheteur qui ait pu écrire une pareille histoire. J'en ai quelque part un exemplaire que Thiriot le fureteur m'envoya; et, dès que je pourrai retrouver ce rogaton, je le ferai parvenir à M. Laharpe. Je ne conçois pas pourquoi son journal a moins de vogue que celui de Linguet. Je suis persuadé qu'à la fin on préférera la raison et le bon goût à des paradoxes de forcené.

On m'a envoyé *la Philosophie de la nature*, prétendue troisième édition en six volumes; et on m'apprend que l'auteur a été condamné par le châtelet au bannissement perpétuel, et qu'il est à présent au cachot, les fers aux pieds et aux mains. On m'a envoyé aussi les noms des juges. On ne sait pas encore à quoi ils seront condamnés.

Je ne sais pas quel opéra comique divise actuellement tout Paris. Je sais seulement que je mourrai bientôt, et que je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

DE D'ALEMBERT.

2 mai 1777.

Vous avez cru, mon cher maître, aller voir les sombres bords, et moi j'ai un estomac qui, je crois, m'y mènera bientôt. Je viens d'écrire à votre ancien disciple que cet estomac maudit ne me permettoit plus de projeter d'autres voyages que celui de l'autre monde (si autre monde y a), et que j'irois bientôt attendre sa majesté sur les rives du Styx, en faisant néanmoins des vœux, comme de raison, pour ne l'y pas voir sitôt. J'ai autant de peine à digérer ce que je mange, que ce que je vois et ce que j'entends; et je ferai mes adieux, sans beaucoup de regret, à un monde où il se fait et se dit tant de sottises. Le pauvre Delisle est actuellement *aux pieds de la cour*; nous attendons son jugement qui suivra de près celui de votre Childebrand et de sa gueuse. Je suis quelquefois tenté de

croire à la Providence, quand je vois le sort de Cartouche-Fréron, et de Mandrin-Childebrand; mais je change d'avis quand je vais à la garde-robe. Quelque chose qu'elle fasse, je lui pardonnerai, mon cher et illustre ami, tant qu'elle vous conservera. Nous avons ici le comte de Falkenstein; je ne sais s'il viendra à nos Académies; il est déjà venu voir nos portraits, et peut-être aimera-t-il mieux nos portraits que nos personnes. Il est bien le maître, et peut-être aura-t-il raison. Adieu, mon cher et illustre philosophe; je vous aime mieux que tous les comtes, tous les empereurs et tous les rois, et je vous embrasse bien tendrement.

Tuus BERTRAND.

DE VOLTAIRE.

9 mai 1777.

VOTRE estomac, mon cher ami et mon cher philosophe, ne peut pas être en pire état que ma tête. Ma petite apoplexie, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, vaut bien vos déjections à l'âge de quarante ans. Mettons l'un et l'autre, dans le même plat, vos entrailles et mes méninges, et présentons-les à la philosophie. Je meurs accablé par la nature qui m'attaque par en-haut, quand elle vous lutine par le bas; je meurs persécuté par la fortune qui s'est moquée de moi dans la fondation de ma colonie; je meurs poursuivi par les mauvais livres qui pleuvent; je meurs aboyé par les dogues qui déchirent ce Delisle. Je sais

qu'étant en curée, ils veulent me dévorer aussi; mais ils feront mauvaise chère. Je suis un vieux cerf plus que dix cors, et je leur donnerai de bons coups d'andouillers avant d'expirer sous leurs dents. La cervelle me tinte si prodigieusement, à l'heure que je vous écris, que l'*amanuensis* et moi ne nous entendons plus. Mon cœur est encore sain, il sera à vous jusqu'au dernier moment.

Adieu, sage, adieu; mes complimens à Pascal-Condorcet; il jouera un grand rôle. Adieu, cher Bertrand; souvenez-vous de Raton.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 25 juin 1777.

IL y a un siècle, mon cher et illustre ami, que je ne vous ai ennuyé de mon bavardage; je suis bien sûr au moins de ne pas vous ennuyer aujourd'hui. Celui qui vous portera ma lettre, la rendra intéressante pour vous: c'est M. Delisle, qui a pensé être la victime du fanatisme atroce et absurde de ces plats jansénistes du châtelet, qui mériteroient bien d'y être enfermés. Il va, comme les anciens chrétiens après les persécutions, vous présenter les cicatrices des fers qu'il a portés et des coups qu'il a reçus; et il sera plus glorieux, et avec plus de raison, de vous montrer ces honorables marques de ce qu'il a souffert pour la raison, que ne l'étoient, au concile de Nicée, ces évêques qui monstroient, avec complaisance, leurs oreilles

coupées *pour la foi*, et qui méritoient bien de les montrer *toutes entières*. M. Delisle joint à ses talens, à ses vertus et au mérite d'avoir été persécuté, un caractère et une douceur de mœurs qui vous le rendront encore plus cher, et qui intéressent pour lui tous ceux qui le connoissent, à moins qu'ils ne soient jansénistes.

Vous aurez déjà appris que nous avons perdu Gresset, si le mot de *perdu* n'est pas trop fort pour un homme qui ne disoit plus que des *oremus*. Je ne sais quel successeur nous lui donnerons. Je ne connois qu'un homme qui en soit digne; mais il a des raisons pour ne pas se présenter en ce moment, et je crois qu'il fait bien. Il est bien fâcheux qu'ayant à prendre Pascal, nous soyons forcés de lui substituer quelque Danchet ou quelque Flamen. Heureusement l'Académie vient de décider qu'attendu l'absence de plusieurs d'entre nous, l'élection ne se feroit qu'au mois de novembre, après Fontainebleau; et peut-être arrivera-t-il, dans cet intervalle de temps, quelque circonstance favorable à ce que je désire. *Multa quae provideri non possunt, fortuito in melius cadent*. J'ai quelques raisons pour l'espérer, et je serois au comble de mes vœux, ainsi que vous.

On assure que cette canaille jésuitique va être rétablie en Portugal, à l'exception de l'habit. Cette nouvelle reine me paroît une superstitieuse majesté, dirigée par des prêtres et par des moines. Si le roi d'Espagne vient à mourir, je ne répons pas que ce royaume n'imité le Portugal. Cette canaille ressemble

aux vers de terre, fort aisés à couper, mais fort difficiles à mourir. C'en est fait de la raison, si l'armée ennemie gagne cette grande bataille. Adieu, mon cher et illustre ami; je ne vous recommande pas M. Delisle; il est tout recommandé pour vous, et par sa personne, et par ses amis, et par ses ennemis. J'espère qu'il m'apportera de bonnes nouvelles de votre santé. Pour moi, je n'aurai bientôt plus ni tête ni estomac. Je pourrai bien ne pas tarder à aller joindre Gresset. Je ne serai guère plus seul en l'autre monde que je ne le suis en celui-ci, après la perte que j'ai faite, et qui m'est aussi nouvelle que le premier jour. Adieu; conservez-vous et aimez-moi.

D E V O L T A I R E.

3 auguste 1777.

NOTRE martyr ne vous reverra pas sitôt, mon cher et sage confesseur. Il s'en va à Paris par Strasbourg et par Nancy, ce qui n'est pas le plus court chemin. J'ai imaginé que son véritable refuge devoit être à Sanssouci. Il me semble que c'est à Julien à prendre soin de Libanius, d'autant plus que Julien, second du nom, vient de faire un petit ouvrage beaucoup plus fort que tous ceux de son brave prédécesseur, et qu'il doit être bien content d'avoir un tel officier dans son armée. Il faut absolument que ce soit vous, mon très-cher philosophe, qui lui ouvriez les portes de ce sanctuaire.

Dieu vous a conservé pour secourir ceux qui souffrent pour son nom et pour sa gloire. J'ai actuellement avec Julien une petite affaire qui ne me permet pas de lui écrire sur d'autres objets. Je ne pourrai lui écrire sur M. Delisle que dans cinq ou six semaines. Je vous supplie de commencer cette sainte négociation. Ce n'est pas assez de fuir loin de MM. Clément et compagnie, il faut vivre à son aise.

*Nam si Libanio puer et tolerabile desit
Hospitium,*

Libanius ne pourra peut-être plus servir si bien la bonne cause. Les stoïciens, quoi qu'on en dise, ont des besoins comme les autres hommes.

Ayez donc la bonté, mon cher ami, de dire à Luc que, n'ayant pu le venir voir, vous lui envoyez un de vos disciples. Dès que vous aurez bien voulu m'instruire que votre lettre sera partie, je presserai Luc, je le conjurerai *per patrem suum Julianum, per omnes apostolos nostros, et per sanctum evangelium nostrum*, et encore plus par son propre intérêt, d'admettre auprès de lui un homme aimable qui lui sera nécessaire; car, après tout, Luc devient vieux, il a besoin d'un homme qui l'entende et qui l'amuse, qui lui serve quelquefois de secrétaire, de bibliothécaire.

Est-il vrai que nous serons assez heureux pour être renforcés par Pascal-Condor...? si vous venez à bout de cette grande affaire, les

portes de l'enfer ne prévaudront plus contre nous. *Vale et miserere mei.*

Du même.

22 septembre 1777.

JE vous prie, mon véritable et cher philosophe, d'avoir pitié de votre pauvre Suisse. Votre santé est, dit-on, raffermie, quand la mienne est rongée par le temps. Je vous ai écrit pour ce Delisle qui me paroît un si bon enfant, et tout fait pour votre royal ami des bords de la Sprée.

Je ne sais si votre protégé est à Paris, s'il vous a vu, si vous avez écrit en sa faveur, s'il veut que j'écrive. Je n'entends parler ni de vous ni de lui.

J'ignore ce que c'est que M. Remy. Je ne connois point son ouvrage; mais il faut qu'il soit le philosophe le plus éloquent du royaume, puisqu'il l'a emporté sur le concurrent que vous connoissez. Comment cela s'est-il fait? a-t-on eu tort, a-t-on eu raison? cassera-t-on le jugement de l'Académie? cette étrange aventure nous privera-t-elle d'un confrère dont nous avons tant de besoin? mettez-moi, je vous en prie, au fait avant que je meure. Je ne me soucie point des querelles sur la musique, je ne songe et je ne songerai à mon agonie qu'à la bonne cause, dont il paroît qu'on ne se soucie plus guère. Chacun a pris son parti tout doucement, et je crois qu'on en restera là. Les charlatans en tout genre débiteront toujours leur orviétan; les sages en petit nombre s'en moqueront; les fripons

adroits feront leur fortune : on brûlera de temps en temps quelque apôtre indiscret. Le monde ira comme il est toujours allé ; mais conservez-moi votre amitié, mon très-cher philosophe.

Du même.

Ferney, 27 octobre 1777.

JE vous écris n'en pouvant plus, mon très-cher et très-grand philosophe. M. Bitaubé l'homérique est venu à Ferney comme Ulysse alla voir les ombres dans l'Odyssée ; je n'ai jamais été si ombre qu'à présent. A peine ai-je eu la force de m'entretenir avec M. Bitaubé de ce qui s'est passé autrefois à Troyes. Je suis encore plus étranger à tout ce qui se fait aujourd'hui à Paris. J'entre passionnément dans vos vues sur le panégyriste très-raisonnable de Pascal. Je ne me flatte pas de les seconder ; mais je crois que nous n'avons de salut à espérer qu'en ayant pour notre confrère cet homme supérieur que je ne compare qu'à vous.

Quoiqu'il ne soit pas rare que les gens de lettres oublient leurs amis, cependant il est assez étonnant que le martyr Duchâtelet ait si fort oublié des gens qui ne l'ont pas mal reçu, et qui se sont empressés de le servir.

Je vous embrasse de bien loin, mon cher ami. Je ne compte plus vous embrasser de près. Ma vie n'aura été qu'une longue mort.

Du même.

26 novembre 1777.

NON, vous n'êtes plus Bertrand, vous êtes Caton ; vous êtes juste et intrépide... ; mais je suis très-fâché de tout ce qui se passe.

A l'égard d'un des martyrs de la raison, condamné par les petits pédans, et à peine sauvé par les grands, je me joins à vous auprès de Julien *minor* ou *major* que vous appelez mon ancien disciple. Je lui écris le plus fortement qu'il m'est possible en faveur du martyr dont j'espère de nouvelles homélies, moins longues, moins dé cousues, plus solides, plus neuves et plus dignes d'un homme qui sera auprès de Julien. La belle bibliothèque qu'a fait bâtir cet homme amoureux de toute sorte de gloire, est une belle occasion de placer Delisle très-avantageusement. Julien est en train de faire du bien. Il vient de m'accorder deux grandes bontés ; l'une a été de daigner être mon solliciteur auprès de son neveu le duc régnant de Wirtemberg, sur lequel j'ai placé tout mon bien, et qui veut que je meure de faim, moi qui ne voulois mourir que de vieillesse.

Je m'occupe actuellement de la conversion de M. de Villette, à qui j'ai fait faire le meilleur marché qu'on puisse jamais conclure. Il a épousé, dans ma chaumière de Ferney, une fille qui n'a pas un sou, et dont la dot est de la vertu, de la philosophie, de la candeur, de la sensibilité, une extrême beauté, l'air le plus noble, le tout à dix-neuf ans.

Les nouveaux mariés s'occupent jour et nuit à me faire un petit philosophe. Cela me ragillardit dans mes horribles souffrances, et cela ne m'empêche pas de vous regretter tous les jours de ma vie. Vous savez que ma plus grande consolation est de vous aimer.

Du même.

19 décembre 1777.

MON très-cher philosophe, j'ai lu *la Bienfaisance prouvée par les faits*. On a dit jusqu'à présent que la philosophie n'est pas sensible, vous démontrez bien le contraire. Vous et l'abbé Morellet m'apprenez des choses dont on ne se doutoit pas à Genève. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'exemple dans Paris de tant de générosité. Une femme de Saint-Gobin a fait plus de bien qu'aucune reine de France, et a fait ce bien avec une raison supérieure, qui n'est pas toujours le partage de ces reines. Vous rendez son nom immortel, tandis que nous avons de grands seigneurs qui aspirent aux premières charges de l'état, en friponnant au jeu, et en volant dans la poche.

On dit qu'il paroît un troisième éloge fait par M. Thomas. Je ne l'ai point encore. Je serai relire ce trio respectable, et vous serez à la tête. Je ne puis trop vous remercier, mon cher ami, de m'avoir fait lire le chef-d'œuvre de votre cœur. Je ne sais pas encore si vous avez réussi auprès de Frédéric pour le martyr du châtelet. Vous avez pourtant bien pris votre temps; car en bâtissant une très-belle

bibliothèque, il a besoin d'un bibliothécaire, et Delisle est tout propre pour cet emploi. J'ai écrit à Frédéric dans cette idée, je n'ai point encore de réponse; mais sûrement Frédéric vous répondra, car il est coquet, il veut vous plaire. Vous avez dans Paris une voix prépondérante, et Alexandre vouloit plaire aux Athéniens. Je ne sais si c'est en donnant douze cents francs de pension qu'il s'écrioit : *O gens d'Athènes, voyez ce qu'il m'en coûte pour être loué de vous !*

M. de Villette a consommé son mariage dans la chaumière que vous avez daigné habiter quelque temps. C'est une belle conversion, et qui fera grand honneur à la philosophie, si elle dure.

Je vous embrasse de toutes mes forces, et je suis fâché que ce soit de si loin.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 27 décembre 1777.

MA négociation pour M. Delisle n'a pas été heureuse, mon cher maître. Le roi de Prusse me répond sèchement et laconiquement qu'il n'y a point de place à Berlin qui lui convienne, et qu'il lui conseille d'aller en Hollande, où il pourra faire le métier de tant d'autres qui lui ressemblent. Je vous adouciss même les termes de sa lettre dont vous croyez bien que je n'ai pas regalé le pauvre Delisle. Notre Salomon a de l'humeur, et je le crois mécontent ou malade. Sa réponse est de nature à ne pas me permettre d'insister, et vous

pouvez me dire comme Châtillon à Nérestan :

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine.

Peut-être, au reste, M. Delisle n'auroit-il pas été heureux dans la place que nous voulions lui procurer. Vous savez, ainsi que moi, à quel maître il auroit eu à faire, sans compter qu'il eût été pour tous les entours un grand objet de jalousie, et par conséquent de calomnie. Voyez si vous jugez à propos de faire, pour votre compte, une nouvelle tentative. On craindra plus de vous désobliger que moi, mais je doute que vous ne soyez pas éconduit, sans doute avec politesse. Je suis étonné que M. Thomas ne vous ait pas envoyé ce qu'il a écrit sur notre vertueuse et respectable amie. Je crois que, si elle revenoit au monde et qu'elle lût ses trois éloges, son esprit seroit content de Thomas, son ame de l'abbé Morrellet, et son cœur de moi ; et il est bien vrai que c'est le cœur seul qui m'a dicté cette petite lettre.

Nous avons préféré, ne pouvant pas avoir Pascal-Condorcet, à Lemièrre et Chabanon, Eutrope-Millot, qui a du moins le mérite d'avoir écrit l'histoire en philosophe, et de ne s'être jamais souvenu qu'il étoit jésuite et prêtre. C'est moi qui suis chargé de le recevoir. Buffon, directeur, s'en va à Montbar. Le prince Louis, chancelier, a des affaires ; c'est comme dans le chapitre des rats :

L'un dit je n'y vas pas, je ne suis pas si sot,

L'autre, je ne saurois ;

si bien que me voilà endossé de l'oraison
funèbre

funèbre de Gresset. Je me tirerai de tout cela comme je pourrai.

On dit que vous aurez chez vous tout l'hiver M. et madame de Villette. Ce catéchumène a besoin, pour assurer sa conversion, de passer quelques mois dans votre église, et d'aller chez vous au catéchisme. Je désire fort que vos instructions achèvent cette cure.

Adieu, mon cher et illustre ami ; je vous embrasse tendrement, et suis plus que jamais
tuus ex animo.

BERTRAND.

DE VOLTAIRE.

4 janvier 1778.

CE héros, mon cher philosophe, n'aime pas la métaphysique, et peut-être n'a-t-il pas grand tort ; mais croyez-moi, il n'aime pas davantage la géométrie : il me mande à-peu-près les mêmes choses qu'à vous.

Je crois qu'il se trompe sur notre pauvre Delisle, et que ce seroit un sujet dont il seroit fort content. Il est laborieux et exact, *ad nutus aptus heriles*. Il seroit assurément plus satisfait de lui que d'un petit laquais qu'il me prit autrefois pour en faire son secrétaire.

Que voulez-vous, mon cher ami ; il faut prendre les rois comme ils sont, et Dieu aussi. Il est triste que Delisle ne puisse prétendre à rien, et que Sabotier et Polissot aient fait une fortune ; cela est capable de dégoûter les honnêtes gens. Peut-être se trouvera-t-il à Paris quelque soi-disant grand seigneur qui aura

besoin d'un précepteur pour son fils. Le président de Maisons prit chez lui Dumarsais sur ce qu'on disoit qu'il étoit athée ; Delisle qui n'est que déiste pourroit trouver pratique.

J'ai lu les trois éloges , et surtout le vôtre , avec plaisir. Il me semble que le grand Condé et M. de Turenne n'avoient eu que deux oraisons funèbres. Il est beau qu'une simple citoyenne en ait eu trois ; aussi avoit-elle fait beaucoup plus de bien qu'aucune de vos princesses , et même de vos reines. Cet exemple unique sera-t-il imité ? je ne crois pas que ce soit par sa fille.

Je ne suis ni fâché ni bien aise que le rédacteur des mémoires de Noailles soit des nôtres ; mais je voudrois bien mourir confrère de Pascal-Condorcet , ou si vous voulez , d'anti-Pascal.

Je vous souhaite , comme on dit , la bonne année , et je suis bien étonné d'avoir vu finir l'année des trois sept.

J'ai donné à Villette la plus belle et la meilleure femme du monde. J'ose espérer qu'il en sera digne ; car après tout il a bien de l'esprit , et il est très-aimable dans la société. Vivez heureux , mon très-cher philosophe.

DE D'ALEMBERT.

Paris, 24 janvier 1778.

Mon cher et illustre confrère , vous recevrez vraisemblablement , avec cette lettre , le long *quonquam* que je viens de faire à

l'Académie pour la réception de l'ex-jésuite Millot , qui a du moins le mérite d'être tout-à-fait ex-jésuite , et dans tous les sens. J'aurois bien mieux avoir eu à recevoir le Pascal dont vous me parlez , qui vaut mieux que tous les ex-jésuites ensemble ; mais j'espère que nous ne tarderons pas à faire cet acte de justice , qui devoit être déjà fait , et qui le seroit déjà , si la chose ne dépendoit que de nous.

Vous croyez donc que le héros dont vous me parlez n'aime ni la métaphysique ni la géométrie ; j'ai bien peur , et j'ai plus d'une raison pour le craindre , qu'il ne pousse ses haines encore plus loin , et que la philosophie ne soit guère mieux sur ses papiers. Il ne lui a pas pardonné le *Système de la nature* , dont l'auteur en effet a fait une grande sottise de réunir , outre la philosophie , les princes et les prêtres , en leur persuadant , très-mal à propos selon moi , qu'ils font bourse et cause commune. Il y a par tout des gâtemétier , et cet écrivain en est un. Je vois que vous n'avez pas eu plus de crédit que moi pour ce pauvre diable de Delisle ; c'étoit pourtant bien l'homme qu'il falloit à votre disciple. Je suis fâché qu'à force d'humeur et de mauvaise santé qui en est la cause , il connoisse si mal ce qui peut lui convenir : ce sont ses affaires. Tout cela n'est rien , si vous continuez à vous bien porter , et surtout à m'aimer comme je vous aime.

La petite diatribe que je vous envoie a été fort applaudie à la *représentation* ; mais gare la *lecture* ! J'ai bien peur d'être comme le

fil de Dieu, triomphant le dimanche sur un âne, crucifié le vendredi, et enterré le samedi, pour ne pas ressusciter comme lui dans la huitaine.

Si ce rogaton ne vous ennuie pas à la mort (car c'est-là toute mon ambition),

Sublimi feriam sidera vertice.

Adieu, mon cher et illustre maître. Votre Bertrand embrasse bien tendrement les pattes de son cher et respectable Raton.

DE VOLTAIRE.

Paris, 19 mars 1778.

J'AIME à voir par vos vitres, mon cher maître, et surtout à voir par vos yeux. Vous êtes mon voyant. Tout mort que je suis, je compte venir aujourd'hui à l'Académie. Je tâcherai de bien voir, et de faire bien voir, et de commencer dès demain à travailler sans discontinuer (*). Je veux mourir en m'éclairant avec vous, et en vous servant.

Du même.

le même jour.

TRÈS-AIMABLE chef de notre Académie, je vous prie de m'apprendre si cette épître dé-

(*) Au nouveau *Dictionnaire* de l'Académie française.

dicatoire de la tragédie d'*Irène* n'est pas indigne d'elle et de vous, et si je pourrais espérer qu'elle fût de quelque utilité. Je voulois courir à l'Académie, deux maladies cruelles me retiennent.

Mon très-cher secrétaire et maître perpétuel, je vous recommande, et à mes respectables confrères, les vingt-quatre lettres de l'alphabet.

FIN DU SEIZIÈME VOLUME.



Детал
Знак
1121 XVI

